LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

BV
2290
A2
1761
v. 17

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DES INDES.

TOME DIXIEME.

BOSTON COLLEGE
DOMESTIC
LIBRARY
HIGH SCHOOL

A PARIS,

Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



PRÉFACE
DES MÉMOIRES
DE L'INDE.

La Miſſion de l'Inde offre encore un vaſte champ à notre curioſité & à notre édification. Ce pays autrefois ſi connu par ſes richeſſes & même par ſes lumieres, étoit preſque oublié de l'Europe ; ce n'étoit que par de longs détours qu'on pouvoit y arriver, & la Perſe étoit comme le canal & l'unique entrepôt de ſes épiceries, de ſes toiles, de ſes pierreries, &c.

Les Portugais qui dans les 15^e & 16^e ſiecles ſe ſignalerent par tant de découvertes & d'entrepriſes, pénétrerent dans ces con-

trées par une route plus courte & plus facile.

Leurs conquêtes bruſques & rapides étonnerent des peuples lents, timides, & la plûpart mécontens de l'eſpece d'eſclavage dans lequel ils gémiſſoient ; il y en eut qui pour en être délivrés ſe jetterent entre leurs bras. Mais ces nouveaux Colons, preſque tous aventuriers, qui n'avoient d'eſtimable que leur bravoure, appeſantirent encore leur joug, & encherirent quelquefois ſur les vexations, ſur la cruauté des Maures & des Marattes, qui ravageoient tour-à-tour ces belles & fertiles régions. Ils ne reſpecterent point aſſez les uſages & les préjugés nationaux, ils attenterent plus d'une fois à la liberté, à l'honneur, à la vie même de leurs hôtes malheureux.

Auſſi les habitans de l'Inde en conçurent-ils une haine, un mépris, une horreur qui s'eſt conſer-

vée & qui dure encore contre les Européens, qu'ils confondent tous indiſtinctement avec les Portugais.

L'Inde, une des plus vaſtes contrées de l'Aſie, tire ſon nom du fleuve *Indus*, qui prenant ſa ſource vers le mont Caucaſe, après l'avoir traverſé du nord au midi, va ſe jetter dans la mer des Indes. Elle a pour bornes au nord la Grande Tartarie, dont elle eſt ſéparée par le mont Caucaſe, la Chine à l'orient, au midi l'Océan oriental, & la Perſe à l'occident. On la diviſe en trois parties, qui ſont l'Inde ſeptentrionale ou l'Empire du Mogol, appellé communément l'Indouſtan; la preſqu'iſle occidentale deçà le Gange, & la preſqu'iſle orientale delà le Gange.

Les Marattes régnoient autrefois dans ces deux dernieres parties; le Mogol les en a preſqu'entiérement chaſſés, mais l'on y voit encore quelques-uns des an-

ciens Souverains ſans ceſſe expoſés aux courſes déſaſtreuſes ou des Maures ou des Marattes.

Les Européens ſe ſont établis ſur les côtes, où ils ont des villes & des comptoirs qu'ils ont acquis ou envahis. Les richeſſes qu'y recueillirent les Portugais, & qu'ils firent paſſer en Europe après leurs premieres expéditions, devinrent l'objet de l'émulation ou plutôt de la cupidité de notre continent.

Mais on ignoroit la route qui conduiſoit dans ces régions, & pour y parvenir on ne tiroit aucune lumiere des Portugais, que l'intérêt & la politique empêchoient de publier les journaux de leurs voyages. On tenta cependant, on eſſaya de leur dérober ou du moins de partager un commerce ſi lucratif.

Il y eut dès le 16^e ſiecle pluſieurs aſſociations pour aller à la découverte. L'amour du gain ne

ſe rebuta pas des malheurs des premieres entrepriſes, & pluſieurs Puiſſances maritimes parvinrent enfin à ſe former des établiſſemens, ſoit aux dépens des Portugais, ſoit aux dépens des Princes qui régnoient dans ces contrées.

Nous y allâmes à la ſuite, & après beaucoup d'autres Nations de l'Europe, & la Compagnie des Indes y fit l'acquiſition de Pondichéry & de quelques autres Places dans le Bengale & ſur la côte de Coromandel.

Louis XIV qui n'avoit pas moins de zèle pour la religion que pour la perfection des arts & la ſûreté du commerce de ſes ſujets, s'occupa du ſoin d'y envoyer des Miſſionnaires chargés d'entretenir chez les François l'amour & le goût de la vertu, & de porter chez les Nations infidelles les lumieres de l'Evangile. M. Colbert, ce Miniſtre ſi ſage, ſi zélé pour la

gloire de ſon Maître & les intérêts de la Religion, regarda la converſion de tant de Peuples plongés dans les ténebres de la gentilité, comme une entrepriſe utile à la France, & glorieuſe au grand Prince qui l'honoroit de ſa confiance.

Il ſongeoit à faire paſſer dans l'Inde des Miſſionnaires animés du deſir du ſalut des ames & habiles dans les ſciences de l'Europe. La mort retarda l'exécution d'un ſi noble projet; mais M. le Marquis de Louvois, plein du même eſprit & de la même ardeur, voulut, quelques années après, ſe ſervir de l'occaſion de l'Ambaſſade qu'on envoyoit à un des plus puiſſans Rois des Indes (le Roi de Siam pour pourſuivre un ſi glorieux deſſein. Il demanda des Ouvriers apoſtoliques aux Supérieurs des Jéſuites; & comme leurs Colléges, ſur-tout ceux où les jeunes Jéſuites

faisoient leurs études de théologie, étoient comme autant de fervens Séminaires des Missions étrangeres, on trouva à Paris, dans le seul College de Louis-le-Grand, un beaucoup plus grand nombre de Missionnaires qu'il n'y avoit de places sur les vaisseaux.

On en choisit six que leur vertu & leur habileté dans les mathématiques rendoient propres pour cet important dessein. Louis XIV voulut qu'ils partissent avec le titre honorable d'Académiciens ; & par un privilege unique & qui ne devoit pas tirer à conséquence, les fit recevoir à l'Académie des Sciences avant leur départ. C'étoient les Peres Fontenay, Tachard, Gerbillon, Lecomte, Bouvet & Visdelou.

Le mérite de ces premiers Missionnaires fit qu'on en demanda bientôt un plus grand nombre. Sa Majesté eut la bonté d'en envoyer

quinze autres ; ceux-ci furent ſuivis quelque temps après par plus de ſoixante, qui ſe ſont répandus dans preſque tous les Royaumes des Indes, & qui ont été ſucceſſivement remplacés tant que la Société a ſubſiſté. Ce ſont leurs lettres que nous préſentons de nouveau au public, & que nous eſpérons qu'il accueillera & qu'il lira avec intérêt.

Chaque Miſſion a ſes peines, & eſt parſemée de croix qui lui ſont particulieres. Celle des Indes paroît les réunir toutes ; étude des langues, ſolitude, habitation incommode, climat brûlant, courſes fréquentes & dangereuſes, vie auſtere, uſages ſinguliers, privation de toutes les douceurs, de tous les agrémens & de preſque tous les beſoins néceſſaires en quelque ſorte à l'entretien de la vie, & par-deſſus tout, une prévention dans les Indiens qui rend

leur converſion extrêmement difficile. Pour y travailler avec quelque fruit, il faut devenir Indien ſoi-même, en prendre le ton, les manieres, l'habillement, la nourriture, & leur cacher ſur-tout qu'on eſt Européen.

C'eſt pour ſe mettre à couvert d'un pareil ſoupçon, qu'après avoir appris la langue & les coutumes du pays, ils s'habillent à la façon des Pénitens Indiens, & qu'ils ſe diſent *Sanias Romabouri*, c'eſt-à-dire, Prêtres ou Religieux Romains venant du nord. C'eſt pour cela qu'ils s'aſſujettiſſent à tous leurs uſages, quelques gênans & quelque rebutans qu'ils ſoient; qu'ils s'aſſeyent à terre les jambes croiſées, qu'ils mangent auſſi à terre, ſans rien toucher de la main gauche, ce qui ſeroit, ſelon l'opinion de ces Peuples, tout-à-fait contraire aux regles de la politeſſe & de la bienſéance; qu'ils obſervent un jeûne continuel, ne faiſant qu'un

seul repas par jour, qui consiste en quelques fruits, quelques légumes, & un peu de riz cuit à l'eau; car vous n'ignorez pas que le pain, le vin, la viande, les œufs & le poisson, qui sont les alimens ordinaires des autres Nations, sont absolumeut interdits à un Missionnaire des Indes. Si les premiers Missionnaires de Maduré eussent hésité à embrasser ce genre de vie dans toute sa rigueur, leur zèle eût été très-infructueux, & ils n'auroient pas converti, comme ils ont fait plusieurs Brames, & plus de cent cinquante mille Idolâtres. C'est en usant des mêmes moyens, & en prenant les mêmes précautions que s'est établie la Mission de Carnate.

On a de la peine à comprendre d'où peut venir aux Indiens cette aversion insurmontable qu'ils ont pour les Européens. Des personnes qui s'intéressent au progrès de la Religion dans les Indes, ont sou-

haité d'avoir là-deſſus un éclairciſſement que je me fais un plaiſir de leur donner, & qui ſervira à faire mieux connoître le génie & les mœurs de la nation Indienne.

Pour cela il faut ſuppoſer deux choſes qu'on a touché légérement dans pluſieurs lettres de ce recueil.

La premiere, que les Indiens ſont partagés en diverſes claſſes, auxquelles les Portugais ont donné le nom de Caſtes. Il y en a trois principales : la Caſte des *Brames*, qui eſt celle de la haute nobleſſe ; la Caſte des *Kchatrys* ou *Rajas*, qui répond à ce qu'on appelle en Europe la petite nobleſſe ; & la Caſte des *Choutres*, c'eſt-à-dire, des gens du commun.

Outre ces trois Caſtes qui ſont d'une grande étendue, il y en a une quatrieme, qu'on appelle la Caſte des *Parias*, qui comprend la pluvile populace ; elle eſt regardée de toutes les autres comme une Caſte infâme, avec laquelle on ne peut

avoir de commerce ſans ſe perdre d'honneur. L'horreur qu'on a pour un *Parias* va ſi loin, que tout ce qu'il touche devient ſouillé, & eſt hors d'état de ſervir : on ne leur parle que de loin ; il ne leur eſt pas permis d'habiter les villes, ils doivent s'en éloigner, & placer leurs villages à une certaine diſtance qui leur eſt preſcrite.

Chacune de ces Caſtes principales ſe partage en d'autres Caſtes qui lui ſont ſubordonnées, & dont les unes ſont plus nobles que les autres. La Caſte des *Choutres* renferme le plus de ces Caſtes ſubalternes : on comprend ſous le nom de *Choutres*, les Caſtes des Marchands, des Laboureurs, des Orfévres, des Charpentiers, des Maçons, des Peintres, des Tiſſerans, &c. Chaque métier eſt renfermé dans une même Caſte, & il n'y a que ceux de cette Caſte qui puiſſent s'y employer.

Ainſi un Charpentier ſeroit ri-

goureuſement puni s'il ſe mêloit du métier d'un Orfévre. Il y a pourtant certaines profeſſions auxquelles chacun peut s'appliquer, de quelque Caſte qu'il ſoit parmi les *Choutres*, telles que ſont celles de Soldat, de Marchand & de Laboureur. Mais il y en a d'autres qui raviliſſent infiniment ceux qui les exercent; par exemple, en pluſieurs endroits de l'Inde, on met au rang des *Parias*, les Pêcheurs, les Pâtres, les Cordonniers, & généralement tous ceux qui travaillent en cuir.

La ſeconde choſe qu'il eſt bon de remarquer, c'eſt qu'un Indien ne peut, ſans ſe dégrader, prendre ſes repas avec ceux d'une Caſte qui eſt inférieure à la ſienne, ni manger ce qui auroit été apprêté par un homme de cette Caſte. Ainſi il faut que ce ſoit un *Brame*, & non pas un *Choutre*, qui prépare à manger à un autre *Brame*.

Il en eſt de même du mariage,

que perſonne ne peut contracter hors de ſa Caſte. Celui qui ſe ſeroit allié avec ceux d'une Caſte inférieure, ſeroit déshonoré à jamais, regardé comme un infâme, & chaſſé pour toujours de ſa propre Caſte.

Enfin on ne peut exprimer juſqu'où va l'entêtement que les Brames ont pour leur nobleſſe, l'eſtime qu'ils font de leurs coutumes, & le mépris qu'ils ont pour les loix & pour les uſages de toutes les autres Nations.

Il eſt aiſé de voir maintenant ce qui a pu donner aux Indiens cette horreur pour les Européens, dont il n'eſt pas poſſible qu'ils reviennent jamais. Lorſque les Portugais vinrent pour la premiere fois aux Indes, ils n'obſerverent aucune des coutumes du pays, ils ne firent nulle diſtinction de Caſtes, ils ſe mêlerent indifféremment parmi les *Parias*, ils en prirent même à leur ſervice, & dès-lors le mépris que les Indiens avoient pour les *Parias*,

passa jusqu'aux Portugais, & s'est toujours perpétué depuis ce temps-là.

Quoique les autres Européens n'ignorassent pas la délicatesse des Indiens sur cet article, ils n'y ont pas eu plus d'égard que les Portugais; ils ont vécu aux Indes comme ils vivent en France, en Angleterre, & en Hollande, sans se contraindre & sans s'accommoder, autant qu'ils le pouvoient, aux usages de la Nation. A quoi l'on doit ajouter la licence de plusieurs d'entr'eux, leurs excès dans l'usage du vin, & la familiarité avec laquelle ils traitoient les Ministres de leur Religion; tout cela a choqué infiniment un Peuple naturellement sobre, retenu, & qui a le plus profond respect pour ceux qui leur tiennent lieu de Maîtres & de Docteurs.

Voilà principalement ce qui a inspiré aux Indiens, à l'égard des Européens, cette aversion extrême

dont il eſt parlé ſi ſouvent dans les lettres des Miſſionnaires. Ce ſont ces triſtes préjugés qui entretiennent dans ſon aveuglement un peuple qui paroît avoir d'ailleurs d'aſſez heureuſes diſpoſitions pour la vertu.

Les Miſſionnaires n'ont pas beaucoup de peine à convaincre les Indiens de la vérité de notre ſainte Religion, ni à leur faire ſentir l'extravagance de leurs ſuperſtitions; ils n'ont pas même de grands ſacrifices à leur demander; preſque tous ſont trop pauvres pour entretenir deux femmes, rien n'égale leur modération & leur ſobriété; ils ne ſont pas riches, ils craignent même de le paroître, & ils n'ont pas par conſéquent la plupart des vices que produiſent & qu'entretiennent le luxe & l'opulence. Mais le reſpect humain les arrête, ainſi que l'amour de leur *Caſte*, dont ils n'appréhendent rien tant que d'être chaſſés ou méconnus.

Cependant malgré ces obſtacles les Miſſionnaires avoient réuſſi à y établir pluſieurs Chrétiennetés ferventes & nombreuſes. A force de ſoins, de travaux, de patience, & ſur-tout de prieres à celui qui donne l'accroiſſement, & ſans le ſecours duquel on arroſeroit en vain de ſes ſueurs ces terres arides & incultes, ils avoient fait luire & goûter la vérité à une grande partie de ce bon peuple. Mais le nombre des ouvriers eſt bien diminué dans cette abondante moiſſon, Dieu veuille leur donner des coopérateurs, & enfin des ſucceſſeurs qui les remplacent, & qui les ſurpaſſent en vertu & en talens.

Au reſte il ne faut pas croire qu'il ſuffiſe d'avoir du zèle & de la piété pour travailler avec fruit dans les contrées de l'Inde. On doit y apporter de la diſpoſition pour l'étude des langues, beaucoup de pénétration & de préſence d'eſprit pour répondre aux objections des

Brames, qui ne manquent pas de ſubtilité, de la netteté, de la douceur, de la patience, & une ſorte d'induſtrie pour expoſer utilement & d'une maniere ſenſible, noble & frappante, nos dogmes ſacrés, des connoiſſances dans les mathématiques, dans la phyſique, & même dans la médecine, un eſprit d'obſervation & d'analyſe pour s'inſtruire ſoi-même & profiter de tout ce qu'on rencontre de nouveau & de ſingulier, & ſur-tout un grand courage qui ne s'étonne point des perſécutions, & qui ſçache ſe paſſer des ſuccès ſans ſe ralentir, ſans rien perdre de ſon ardeur.

Quels hommes pour les talens & pour la vertu que les Tachard, les Bouchet, les de la Fontaine, les Martin, les Mauduit, les Legac, & tant d'autres qui ont travaillé dans ces Miſſions, & qui nous les ont fait connoître.

Auſſi, quoi qu'on en diſe, quand il s'agiſſoit d'aller aux Miſſions

étrangeres, les Supérieurs des Jéſuites ſe refuſoient-ils preſque toujours aux inſtances de ceux qui n'avoient montré que des talens médiocres, perſuadés que quoique les ſuccès dans ce ſaint miniſtere dépendent principalement de la grace, ils devoient faire de leur côté tout ce qui dépendoit d'eux, pour coopérer & concourir à la bonne œuvre qu'on vouloit entreprendre.

J'ai cru devoir renvoyer à la fin de ces Mémoires tout ce que j'ai pu raſſembler ſur Manille & les nouvelles Philippines, pour ne pas interrompre ce que nous rapportent les Miſſionnaires de l'Inde proprement dite.

Ils nous apprennent avec aſſez de détail tout ce qu'on peut deſirer de ſçavoir de ces contrées, de leurs productions, de leurs manufactures, de leurs uſages, de leur Religion, de leur police.

On verra avec une sorte d'étonnement qu'un pays dont l'Europe tire tant de richesses, & où elle porte elle-même tant d'argent, n'est habité que par un peuple indigent & misérable; que l'or qu'on y amasse est presque tout enfoui, & qu'on n'y voit par-tout que l'image triste & dégoûtante de la plus extrême pauvreté.

Effets déplorables du despotisme & de l'anarchie; le Christianisme qui est opposé à tout ce qui est mauvais, est bien propre à les réparer. Il a adouci la condition des Indiens en leur apprenant à la supporter patiemment, & nous pouvons assurer que les moins malheureux sont ceux qui ont embrassé la doctrine évangélique, & qui en suivent fidélement les saintes & sublimes maximes.

LETTRE

LETTRES
EDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JESUS.

MÉMOIRES DES INDES.

LETTRE

Du Pere Lainez, de la Compagnie de Jesus, Supérieur de la Mission de Maduré, le 10 Février 1693, aux Peres de sa Compagnie qui travaillent dans la même Mission; traduite du Portugais, sur la mort du vénérable Pere Jean de Brito.

MES RÉVÉRENDS PERES,

P. C.

Je ne sçai, si nous devons nous affliger de la mort de notre cher Compagnon,

le Pere Jean de Brito, & pleurer la perte que cette Chrétienté vient de faire d'un Paſteur plein de zèle & d'un Miſſionnaire infatigable : ou ſi nous devons nous réjouir des avantages que cette Egliſe naiſſante retire de la mort d'un généreux Confeſſeur de Jeſus-Chriſt, qu'elle vient de donner au Ciel. Car s'il eſt vrai, comme dit un Pere, que le ſang des Martyrs eſt une ſemence féconde de nouveaux Chrétiens, n'avons-nous pas lieu d'eſpérer que cette Chrétienté va fructifier au centuple, & s'étendre dans tous ces vaſtes pays de l'Orient ?

Permettez-moi donc, mes Révérends Peres, de vous inviter à remercier Dieu avec moi, d'avoir donné des martyrs à cette Egliſe, & d'avoir fait la grace à un de nos frères de répandre ſon ſang pour la Religion de Jeſus-Chriſt. Cette faveur nous doit être beaucoup plus précieuſe que les plus grands ſuccès du monde. Quel bonheur pour nous, ſi nous étions deſtinés nous-mêmes à une ſemblable mort ! Tâchons de ne nous en pas rendre indignes par nos infidélités. Ranimons notre zèle, travaillons avec plus de courage & plus de ferveur que jamais au ſalut de ces infideles rache-

rés par le ſang du Sauveur ; & regardons le martyre de notre ſaint Compagnon, comme une vive exhortation que Dieu nous fait de nous préparer, & de nous tenir prêts pour recevoir peut-être la même grace.

Vous ſçavez qu'il y a environ ſix ans que *Ranganadadeven*, Prince de *Maravas* (1), après voir fait ſouffrir de très-cruels tourmens au Pere Jean de Brito, lui défendit, ſous peine de la vie, de demeurer & de prêcher l'Evangile dans ſes Etats. Il le menaça même de le faire écarteler, s'il n'obéiſſoit à ſes ordres. Le Serviteur de Dieu, qui étoit alors Supérieur de la Miſſion, pour ne pas irriter ce Prince infidele, ſe retira ſur le champ du *Maravas*, dans le deſſein pourtant d'y revenir bientôt. Car il ne pouvoit ſe réſoudre d'abandonner entiérement une nombreuſe Chrétienté qu'il avoit établie avec des ſoins & des fatigues incroyables; & bien loin de craindre les menaces qu'on lui faiſoit, il regardoit comme le plus grand bonheur qui lui pût arriver, l'honneur de mourir pour la défenſe de la foi. Mais Dieu ſe contenta alors de ſa

(1) Le *Maravas* eſt un petit Royaume entre le *Maduré* & la côte de la Pêcherie.

bonne volonté. Comme il étoit sur le point de retourner au *Maravas*, nos Supérieurs l'envoyerent en Europe en qualité de Procureur Général de cette Province. Il obéit, & arriva à Lisbonne sur la fin de l'année 1687.

Le Roi de Portugal, dont il étoit connu, & auprès duquel il avoit eu l'honneur d'être élevé, marqua beaucoup de joye de son retour, & voulut le retenir à sa Cour pour des emplois importans. Mais le saint homme, qui ne respiroit que la conversion des infideles, s'en excusa fortement. *Votre Majesté*, dit-il au Roi avec respect, *a dans ses Etats une infinité de personnes capables des emplois dont elle veut m'honorer : mais la Mission de Maduré a très-peu d'ouvriers : & quand il s'en présenteroit un grand nombre pour cultiver ce vaste champ, j'ai l'avantage par-dessus ceux qui s'y consacreroient, de sçavoir déja la langue du pays, de connoître les mœurs & les loix de ces peuples, & d'être accoutumé à leur maniere de vie, qui est fort extraordinaire.*

Le Pere de Brito, ayant ainsi évité le danger où il étoit de demeurer à la Cour de Portugal, & ayant terminé les affaires dont il étoit chargé, ne pensa plus

qu'à partir de Lisbonne, & qu'à retourner aux Indes. Dès qu'il fut arrivé à Goa (1), il prit des meſures pour revenir dans cette Miſſion, dont on l'avoit nommé viſiteur. Comme il brûloit du zèle de la maiſon de Dieu, il ne ſe donna pas le temps de ſe délaſſer des fatigues d'un ſi long voyage, ni de ſe remettre d'une dangereuſe maladie qu'il avoit eue ſur les vaiſſeaux. Tout ſon ſoin fut de remplir les devoirs de la nouvelle charge qu'on venoit de lui confier. Il commença par viſiter toutes les maiſons que nous avons dans le *Maduré*. Enſuite, il ſe rendit auprès des *Maravas*, ſes chers enfans en Jeſus-Chriſt, qui faiſoient toutes ſes délices. Il y a, comme vous ſçavez, pluſieurs Egliſes répandues dans les forêts de ce Pays. Il les parcourut toutes avec un zèle infatigable, & avec de grandes incommodités. Les Prêtres des Gentils ſe déchaînerent contre lui, & leur haine alla ſi loin, qu'il étoit chaque jour en danger de perdre la vie, & qu'il ne pouvoit demeurer deux jours de ſuite dans le même lieu, ſans courir de grands

(1) C'eſt la Ville capitale des états que les Portugais poſſédent dans les Indes.

riſques. Mais Dieu le ſoutenoit dans ces dangers, & dans ces fatigues, par les grandes bénédictions qu'il daignoit répandre ſur ſes travaux Apoſtoliques.

Dans l'eſpace de quinze mois qu'il a demeuré dans le *Maravas* depuis ſon retour d'Europe juſqu'à ſa mort, il a eu la conſolation de baptiſer huit mille Catéchumenes, & de convertir un des principaux Seigneurs du pays. C'eſt le Prince *Teriadeven*, à qui devroit appartenir la principauté de *Maravas ;* mais ſes ancêtres en ont été dépouillés par la famille de *Ranganadadeven*, qui y regne à préſent. Comme la naiſſance & le mérite de *Teriadeven* le font conſidérer, & aimer de tous ceux de ſa nation, ſa converſion fit beaucoup de bruit, & fut l'occaſion de la mort du Pere de Brito. Ce Prince étoit attaqué d'une maladie que les Médecins du pays jugeoient mortelle. Réduit à la derniere extrêmité, ſans eſpérance de recevoir aucun ſoulagement de ſes faux Dieux, il réſolut d'employer le ſecours du Dieu des Chrétiens. A ce deſſein, il fit pluſieurs fois prier le Pere de le venir voir, ou du moins de lui envoyer un Catéchiſte pour lui enſeigner la doctrine de l'Evangile, en la vertu duquel il avoit, diſoit-il, toute

ſa confiance. Le Pere ne différa pas à lui accorder ce qu'il demandoit. Un Catéchiſte alla trouver le malade, récita ſur lui le ſaint Evangile, & au même inſtant le malade ſe trouva parfaitement guéri.

Un miracle ſi évident augmenta le deſir que *Teriadeven* avoit depuis long-temps de voir le Prédicateur d'une loi ſi ſainte & ſi merveilleuſe ; il eut bientôt cette ſatisfaction. Car le Pere ne doutant plus de la ſincérité des intentions de ce Prince, contre lequel il avoit été en garde juſqu'alors, ſe tranſporta dans les terres de ſon Gouvernement, & comme ce lieu n'étoit point encore ſuſpect aux Prêtres des Idoles, il y demeura quelques jours pour y célébrer la fête des Rois. Cette ſolemnité ſe paſſa avec une dévotion extraordinaire de la part des Chrétiens, & avec un ſi grand ſuccès, que le Pere de Brito baptiſa ce jour-là de ſa propre main, deux cens Catéchumenes. Les paroles vives & animées du ſerviteur de Dieu, ſon zèle, la joie que faiſoient paroître les nouveaux Chrétiens, la majeſté des cérémonies de l'Egliſe, & ſur-tout la grace de Jeſus-Chriſt, qui voulut ſe ſervir de cette favorable conjoncture pour la converſion

de *Teriadeven*, pénetrerent ſi vivement le cœur de ce Prince, qu'il demanda ſur le champ le ſaint baptême. *Vous ne ſçavez pas encore*, lui dit le Pere, *quelle eſt la pureté de vie qu'il faut garder dans la profeſſion du Chriſtianiſme. Je me rendrois coupable devant Dieu, ſi je vous accordois la grace du Baptême, avant que de vous avoir inſtruit, & diſpoſé à recevoir ce Sacrement.*

Le Pere lui expliqua enſuite ce que l'Evangile preſcrit touchant le mariage. Ce point étoit ſur-tout néceſſaire, parce que *Teriadeven* avoit actuellement cinq femmes & un grand nombre de concubines.

Le diſcours du Miſſionnaire, bien loin de rebuter le nouveau Catéchumene, ne ſervit qu'à l'animer, & qu'à faire paroître ſa ferveur & ſon empreſſement pour le Baptême. *Cet obſtacle ſera bientôt levé*, dit-il au Pere, *& vous aurez ſujet d'être content de moi.* Au même inſtant, il retourne à ſon Palais, appelle toutes ſes femmes, & après leur avoir parlé de la guériſon miraculeuſe qu'il avoit reçue du vrai Dieu par la vertu du ſaint Evangile, il leur déclara qu'il étoit réſolu d'employer le reſte de ſa vie au ſervice d'un ſi puiſſant & d'un ſi bon maître; que

ce ſouverain Seigneur défendoit d'avoir plus d'une femme; qu'il vouloit lui obéir, & n'en avoir doreſnavant qu'une ſeule. Il ajouta, pour conſoler celles auxquelles il renonçoit, qu'il auroit ſoin d'elles, que rien ne leur manqueroit, & qu'il les conſidéreroit toujours comme ſes propres ſœurs.

Un diſcours ſi peu attendu, jetta ces femmes dans une terrible conſternation; la plus jeune fut la plus vivement touchée. Elle n'épargna d'abord ni prieres, ni larmes pour gagner ſon mari, & pour lui faire changer de réſolution; mais voyant que ſes efforts étoient inutiles, elle ne garda plus de meſures, & réſolut de venger ſur le Pere de Brito, & ſur les Chrétiens, l'injuſtice qu'elle ſe perſuada qu'on lui faiſoit. Elle étoit niece de *Ranganadadeven*, Prince ſouverain de *Maravas*, dont j'ai déja parlé. Elle le va trouver pour ſe plaindre de la légereté de ſon époux. Elle pleure, elle gémit, elle repréſente le triſte état où elle étoit réduite, & implore l'autorité & la juſtice de ſon oncle. Elle lui dit que la réſolution de *Teriadeven* ne venoit que de ce qu'il s'étoit abandonné à la conduite du plus déteſtable Magicien, qui fût dans l'orient; que cet

homme avoit enſorcelé ſon mari, & qu'il lui avoit perſuadé de la répudier honteuſement, & toutes ſes autres femmes, à la réſerve d'une ſeule. Mais afin de venir plus heureuſement à bout de ſon deſſein, elle parla d'une maniere encore plus vive & plus preſſante aux Prêtres des Idoles, qui cherchoient depuis long-temps, une occaſion favorable pour éclater contre les Miniſtres de l'Evangile.

Il y avoit parmi eux un *Brame* nommé *Pompavanan*, fameux par ſes impoſtures, & par la haine irréconciliable qu'il portoit aux Miſſionnaires, & ſur-tout au Pere de Brito. Ce méchant homme ravi de trouver une ſi belle occaſion, de ſe venger de celui qui détruiſoit l'honneur de ſes Idoles, qui lui enlevoit ſes Diſciples, & qui par là le réduiſoit avec toute ſa famille à une extrême pauvreté, aſſemble les autres *Brames*, & délibere avec eux ſur les moyens de perdre le ſaint Miſſionnaire, & de ruiner ſa nouvelle Egliſe. Ils furent tous d'avis d'aller enſemble parler au Prince. Le Brame *Pompavanan* ſe mit à leur tête, & porta la parole. Il commença par ſe plaindre qu'on n'avoit plus de reſpect pour les Dieux; que pluſieurs Idoles étoient ren-

verſées, & la plûpart des Temples abandonnés ; qu'on ne faiſoit plus de ſacrifices ni de fêtes, & que tout le peuple ſuivoit l'infame ſecte des Européens ; que ne pouvant ſouffrir plus longtemps les outrages qu'on faiſoit à leurs Dieux, ils alloient tous ſe retirer dans les Royaumes voiſins, parce qu'ils ne vouloient pas être ſpectateurs de la vengeance que ces mêmes Dieux irrités étoient prêts de prendre & de leurs déſerteurs, & de ceux qui devant punir ces crimes énormes, les toléroient avec tant de ſcandale.

Il n'en falloit pas tant pour animer *Ranganadadeven*, qui étoit déja prévenu contre le Pere de Brito, & vivement preſſé par les plaintes & par les larmes de ſa niéce, & qui d'ailleurs n'avoit pas, à ce qu'il croyoit, ſujet d'aimer le Prince *Teriadeven*. Il ordonna ſur le champ qu'on allât piller toutes les maiſons des Chrétiens, qui ſe trouvoient ſur ſes terres; qu'on fît payer une groſſe amende à ceux qui demeureroient fermes dans leur créance ; & ſur-tout qu'on brulât toutes les Egliſes. Cet ordre rigoureux s'exécuta avec tant d'exactitude, qu'un très-grand nombre de familles Chrétiennes furent entiérement ruinées, parce qu'elles ai-

merent mieux perdre tous leurs biens que de renoncer à la foi. La maniere, dont on en uſa avec le Pere de Brito, fut encore plus violente. *Ranganadedeven* qui le regardoit comme l'auteur de tous ces déſordres prétendus, commanda expreſſément qu'on s'en ſaiſît, & qu'on le lui amenât. Ce barbare prétendoit, par la rigueur avec laquelle il le traiteroit, intimider les Chrétiens, & les faire changer de réſolution.

Ce jour-là, qui étoit le huitieme de Janvier de cette année 1693, le ſaint Miſſionnaire avoit adminiſtré les Sacremens à un grand nombre de fideles, & ſoit qu'il ſe doutât de ce qu'on tramoit contre lui, ſoit qu'il en eût une connoiſſance certaine par quelque voie que nous ne ſçavons pas, il conſeilla pluſieurs fois aux Chrétiens aſſemblés de ſe retirer, pour éviter la ſanglante perſécution, dont ils étoient menacés. Quelques heures après, on lui vint dire qu'une troupe de ſoldats s'avançoit pour s'aſſurer de ſa perſonne ; il alla au-devant d'eux avec un viſage riant, & ſans faire paroître le moindre trouble. Mais ces impies ne l'eurent pas plutôt apperçu qu'ils ſe jetterent ſur lui impitoyablement, & le renverſerent par terre à force de coups. Ils

ne traiterent pas mieux un *Brame* Chrétien nommé Jean, qui l'accompagnoit ; ils lierent étroitement ces deux Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt, qui étoient bien plus touchés des blaſphêmes qu'ils entendoient prononcer contre Dieu, que de ce qu'on leur faiſoit ſouffrir. Deux jeunes enfans Chrétiens, qui avoient ſuivi le Pere de Brito, & dont le plus âgé n'avoit pas encore quatorze ans, bien loin d'être ébranlés par les cruautés qu'on exerçoit ſur lui, & par les opprobres dont on le chargeoit, en furent ſi animés & ſi affermis dans leur foi, qu'ils coururent avec une ferveur incroyable, embraſſer le ſaint homme dans les chaînes, & ne voulurent plus le quitter. Les ſoldats voyant que les menaces & les coups ne ſervoient de rien pour les éloigner, garotterent auſſi ces deux innocentes victimes, & les joignirent ainſi à leur pere & à leur Paſteur.

On les fit marcher tous quatre en cet état ; mais le Pere de Brito, qui étoit d'une complexion délicate, & dont les forces étoient épuiſées par de longs & pénibles travaux, & par la vie pénitente qu'il avoit menée dans le *Madure* depuis plus de vingt ans, ſe ſentit alors

extrêmement affoibli. Tout son courage ne put le soutenir que peu de temps. Bientôt il fut si las & si accablé, qu'il tomboit presque à chaque pas. Les Gardes, qui vouloient faire diligence, le pressoient, à force de coups, de se relever, & le faisoient marcher, quoiqu'ils visent ses pieds tout sanglans & horriblement enflés.

En cet état qui lui rappelloit celui où se trouva son divin maître allant au Calvaire, on arriva à un gros village nommé *Anoumandancouri*, où les Confesseurs de Jesus-Christ reçurent de nouveaux outrages. Car pour faire plaisir au peuple accouru en foule de toutes parts à ce nouveau spectacle, on les plaça dans un char élevé sur lequel les *Brames* ont coutume de porter par les rues leurs Idoles comme en triomphe, & on les y laissa un jour & demi exposés à la risée du public. Ils eurent là beaucoup à souffrir, soit de la faim & de la soif, soit de la pesanteur des grosses chaînes de fer, dont on les avoit chargés.

Après avoir ainsi contenté la curiosité & la fureur de ce peuple assemblé, on leur fit continuer leur route vers *Ramanadabouram*, où le Prince de *Mara-*

vas tient ſa Cour. Avant que d'y arriver, ils furent joints par un autre Confeſſeur de Jeſus-Chriſt. C'étoit le Catéchiſte *Moutapen*, qui avoit été pris à *Candaramanicom*, où le Pere l'avoit envoyé pour prendre ſoin d'une Egliſe qu'il y avoit fondée. Les ſoldats après s'en être ſaiſis, brûlerent l'Egliſe, abattirent les maiſons des Chrétiens, ſelon l'ordre qu'ils en avoient reçu, & conduiſirent ce Catechiſte étroitement lié à la ville de *Ramanadabouram*. Cette rencontre donna de la joye à tous les ſerviteurs de Dieu, & le Pere de Brito ſe ſervit de cette occaſion pour les animer à perſévérer avec ferveur, dans la confeſſion de la foi de JESUS-CHRIST. *Ranganadadeven*, qui étoit à quelques-lieues de ſa ville Capitale, lorſque ces glorieux Confeſſeurs y arriverent, ordonna qu'on les mît en priſon, & qu'on les gardât à vue juſqu'à ſon retour.

Cependant le Prince *Teriadeven*, ce zèlé Catéchumene, qui étoit l'occaſion innocente de toute la perſécution, s'étoit rendu à la Cour, pour y procurer la grace de celui à qui il croyoit être redevable de la vie du corps & de l'ame. Ayant appris la cruauté avec laquelle on avoit traité le Serviteur de Dieu

pendant tout le chemin, il pria les Gardes d'avoir plus de ménagement pour un prisonnier qu'il considéroit. On eut d'abord quelque égard à la recommandation de ce Prince. On ne traita plus le Pere avec la même rigueur, mais il ne laissa pas de souffrir beaucoup, & de passer même quelques jours sans prendre autre nourriture qu'un peu de lait qu'on lui donnoit une fois par jour.

Pendant ce temps-là, les Prêtres des idoles firent de nouveaux efforts pour obliger le Prince de *Maravas* à faire mourir les Confesseurs de Jesus-Christ. Ils se présenterent en foule au Palais, vomissant des blasphêmes exécrables contre la Religion Chrétienne, & chargeant le Pere de plusieurs crimes énormes. Ils demanderent au Prince, avec de grands empressemens, qu'il le fît pendre dans la place publique, afin que personne n'eût la hardiesse de suivre la loi qu'il enseignoit. Le généreux *Teriadeven*, qui étoit auprès du Prince de *Maravas*, lorsqu'on lui présenta cette injuste requête, en fut outré & s'emporta vivement contre les Prêtres des idoles qui en sollicitoient l'exécution. Il s'adressa ensuite à *Ranganadadeven*, & le pria de faire venir, en sa pré-

ſence, les *Brames* les plus habiles pour les faire diſputer avec le nouveau Docteur de la loi du vrai Dieu, ajoutant que ce ſeroit un moyen ſûr & facile de découvrir la vérité.

Le Prince ſe choqua de la liberté de *Teriadeven*. Il lui reprocha en colere qu'il ſoutenoit le parti infâme d'un Docteur d'une loi étrangere, & lui commanda d'adorer ſur le champ quelques idoles qui étoient dans la ſalle. *A Dieu ne plaiſe*, répliqua le généreux Catéchumene, *que je commette une telle impiété; il n'y a pas long-temps que j'ai été miraculeuſement guéri d'une maladie mortelle par la vertu du ſaint Evangile: comment, après cela, oſerois-je y renoncer, pour adorer les idôles, & perdre en même-temps la vie de l'ame & du corps?*

Ces paroles ne firent qu'augmenter la fureur du Prince; mais par des raiſons d'état, il ne jugea pas à propos de la faire éclater. Il s'adreſſa à un jeune Seigneur qu'il aimoit, nommé *Pouvaroudeven*, & lui fit le même commandement. Celui-ci, qui avoit auſſi été guéri par le baptême quelque temps auparavant, d'une très-facheuſe incommodité, dont il avoit été affligé durant neuf ans, balança d'abord; mais la crainte de dé-

plaire au Roi, qu'il voyoit furieusement irrité, le porta à lui obéir aveuglément. Il n'eut pas plutôt offert son sacrifice, qu'il se sentit attaqué de son premier mal, mais avec tant de violence, qu'il se vit en peu de temps réduit à la dernière extrémité. Un châtiment si prompt & si terrible le fit rentrer en lui-même; il eut recours à Dieu qu'il venoit d'abandonner avec tant de lâcheté. Il pria qu'on lui apportât un Crucifix; il se jetta à ses pieds; il demanda très-humblement pardon du crime qu'il venoit de commettre, & conjura le Seigneur d'avoir pitié de son ame en même-temps qu'il auroit compassion de son corps. A peine eut-il achevé sa priere qu'il se sentit exaucé; son mal cessa tout de nouveau, & il ne douta point que celui qui lui accordoit, avec tant de bonté, la santé du corps, ne lui fît aussi miséricorde, & ne lui pardonnât sa chûte.

Tandis que *Pouvaroudeven* sacrifioit aux Idoles, le Prince de *Maravas* s'adressa une seconde fois à *Teriadeven*, & lui ordonna avec menaces de suivre l'exemple de ce Seigneur; mais *Teriadeven* lui répartit généreusement qu'il aimeroit mieux mourir que de commettre une si

grande impiété, & pour lui ôter toute eſpérance de le gagner, il s'étendit ſur la vertu du ſaint Evangile, & ſur les louanges de la Religion Chrétienne. Le Prince, outré d'une réponſe ſi ferme, l'interrompit, & lui dit d'un ton moqueur : *Eh bien, tu vas voir quelle eſt la puiſſance du Dieu que tu adores, & quelle eſt la vertu de la loi que ton infâme Docteur t'a enſeignée. Je prétends que dans trois jours ce ſcélérat expire par la force ſeule de nos Dieux, ſans même qu'on touche à ſa perſonne.*

A peine eut-il dit ces paroles, qu'il commanda que l'on fît, à l'honneur des Pagodes, le ſacrifice qu'ils appellent *Patiragalipouci.* C'eſt une eſpece de ſortilége, auquel ces infideles attribuent une ſi grande force, qu'ils aſſurent qu'on n'y peut réſiſter, & qu'il faut abſolument que celui contre lequel on fait ce ſacrifice, périſſe. De-là vient qu'ils le nomment auſſi quelquefois *Santourove-ſangaram*, c'eſt-à-dire, deſtruction totale de l'ennemi. Ce Prince idolâtre employa trois jours entiers dans ces exercices diaboliques, faiſant pluſieurs ſortes de ſacrifices, pour ne pas manquer ſon coup. Quelques Gentils qui étoient préſens, & qui avoient quelquefois en-

tendu les exhortations du Confeſſeur de Jeſus-Chriſt, avoient beau lui repréſenter que toutes ſes peines ſeroient inutiles, que tous les maléfices n'auroient aucune vertu contre un homme qui ſe moquoit de leurs Dieux. Ces diſcours irriterent furieuſement ce Prince; & comme le premier ſortilége n'avoit eu aucun effet, il crut avoir manqué à quelque circonſtance, ainſi il recommença par trois fois le même ſacrifice, ſans pouvoir réuſſir.

Quelques-uns des principaux Miniſtres des faux Dieux voulant le tirer de l'embarras & de l'extrême confuſion où il étoit, lui demanderent permiſſion de faire une autre ſorte de ſacrifice, contre lequel, ſelon eux, il n'y avoit point de reſſource. Ce ſortilége eſt le *Salpechiam*, qui a, diſent-ils, une vertu ſi infaillible, qu'il n'y a nulle puiſſance, ſoit divine, ſoit humaine, qui en puiſſe éluder la force; ainſi ils aſſuroient que le Prédicateur mourroit immanquablement le cinquieme jour. Des aſſurances ſi poſitives calmerent un peu *Ranganadadeven*, dans le déſeſpoir où il étoit de ſe voir confondu, auſſi bien que tous ſes Dieux, par un ſeul homme qu'il tenoit dans les fers & qu'il mépriſoit.

Mais ce fut pour lui & pour les Prêtres des Idoles une nouvelle confuſion, lorſque les cinq jours du *Salpechiam* étant expirés, le ſaint homme qui devoit être entiérement détruit, n'avoit pas même perdu un ſeul de ſes cheveux.

Les *Brames* dirent au Tyran que ce Docteur de la nouvelle loi, étoit un des plus grands Magiciens qui fût au monde, & qu'il n'avoit réſiſté à la vertu de tous leurs ſacrifices, que par la force de ſes enchantemens. *Ranganadadeven* prit aiſément ces impreſſions; il fit venir devant lui le Pere de Brito, & lui demanda, en lui montrant ſon bréviaire qu'on lui avoit ôté, lorſqu'on le fit priſonnier, ſi ce n'étoit point de ce livre qu'il tiroit cette vertu, qui avoit rendu juſqu'alors tous leurs enchantemens inutiles? Comme le ſaint homme lui eût répondu qu'il n'en failoit pas douter: *Hé bien*, dit le Tyran, *je veux voir ſi ce livre te rendra auſſi impénétrable à nos mouſquets.* En même-temps il ordonna qu'on lui attachât le bréviaire au col, & qu'on le fît paſſer par les armes. Déja les ſoldats étoient prêts de faire leurs décharges, lorſque *Teriadeven*, avec un courage héroïque, ſe récria publiquement contre un ordre ſi tyrannique, &

se jettant parmi les soldats, il protesta qu'il vouloit lui-même mourir, si on ôtoit la vie à son cher maître. *Ranganadadeven*, qui s'apperçut de quelque émotion parmi les troupes, eut peur d'une révolte, parce qu'il ne doutoit pas que *Teriadeven* ne trouvât encore plusieurs partisans, qui ne souffriroient pas qu'on insultât ouvertement ce Prince. Ces considérations arrêterent l'emportement de *Ranganadadeven*, il fit même semblant de révoquer l'ordre qu'il avoit donné, & commanda qu'on remît en prison le Confesseur de Jesus-Christ.

Cependant, dès ce jour là même, il prononça la sentence de mort contre lui; & afin qu'elle fût exécutée sans obstacle, il fit partir le Pere secrétement sous une bonne garde, avec ordre de le mener à *Ouriardeven*, son frere, Chef d'une peuplade, située à deux journées de la Cour, pour le faire mourir sans délai. Quand on signifia cet Arrêt au serviteur de Dieu, la joie de se trouver si près de ce qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur, fut un peu modérée par la peine qu'il eut de quitter ses chers enfans en Jesus-Christ, qui étoient en prison avec lui. Cette séparation lui fut si sensible, qu'il ne put retenir ses

larmes en leur diſant adieu. Il les embraſſa tendrement tous quatre l'un après l'autre, & les anima chacun en particulier à la conſtance par des motifs preſſans, & conformes à la portée de leurs eſprits & à l'état où ils étoient. Enſuite leur parlant à tous enſemble, il leur fit un diſcours touchant & pathétique, pour les exhorter à demeurer fermes dans la confeſſion de la foi, & à donner généreuſement leur vie pour le véritable Dieu, de qui ils l'avoient reçue. Les Gentils, qui étoient préſens, en furent attendris juſqu'aux larmes, & ne pouvoient aſſez s'étonner de la tendreſſe que le ſerviteur de Dieu faiſoit paroître pour ſes diſciples, pendant qu'il paroiſſoit comme inſenſible aux approches de la mort qu'il alloit ſouffrir. Ils n'étoient pas moins ſurpris de la ſainte réſolution des quatre autres Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt, qui montroient tant d'impatience de répandre leur ſang pour l'amour de leur Sauveur. Ainſi, le Pere ſortit de la priſon de *Ramanadabouram*, ſuivi des vœux de ſes diſciples, qui demandoient avec inſtance de le ſuivre & de mourir avec lui.

Il partit ſur le ſoir avec les gardes qu'on lui donna; mais ſon épuiſement

étant plus grand encore qu'au voyage précédent, ce ne fut qu'avec des peines incroyables qu'il arriva au lieu de son martyre. On ne sçait si ce fut la crainte de le voir expirer avant son supplice, qui fit qu'on le mit d'abord à cheval ; mais on l'en descendit bientôt après. Il marchoit nuds pieds, & ses chûtes fréquentes lui déchirerent tellement les jambes qu'il avoit fort enflées, qu'on eût pu suivre ses pas à la trace de son sang. Il faisoit effort cependant pour avancer, jusqu'à ce que ses gardes voyant qu'il ne pouvoit plus du tout se soutenir, se mirent à le traîner impitoyablement le long du chemin.

Outre ces fatigues horribles, & ce traitement plein de cruauté, on ne lui donna pour toute nourriture durant le voyage, qui fut de trois jours, qu'une petite mesure de lait ; de sorte que les Payens même s'étonnerent qu'il eût pu se soutenir jusqu'au terme du voyage, & que les Chrétiens attribuerent la chose à une faveur particuliere de Dieu.

Ce fut en ce pitoyable état que cet homme vraiment Apostolique arriva le 31 de Janvier à *Orejour*, où devoit s'accomplir son martyre. *Orejour* est une grande

grande bourgade ſituée ſur le bord de la riviere de *Pambarou*, aux confins de la Principauté de *Maravas* & du Royaume de *Tanjaour*. Dès que *Ouriardeven*, frere du cruel *Ranganadadeven*, & encore plus inhumain que lui, eut appris l'arrivée du ſerviteur de Dieu, il ordonna qu'on le lui amenât. Ce barbare lui fit d'abord un accueil aſſez favorable. Il étoit depuis quelques années devenu aveugle & paralitique des pieds & des mains, & comme il avoit ſouvent ouï parler des merveilles que Dieu opéroit par le ſaint Evangile, il conçut quelque eſpérance que le Docteur de la nouvelle Loi étant dans ſon pouvoir, ne lui refuſeroit pas une grace que tant d'autres avoient reçue; c'eſt pourquoi, après lui avoir marqué aſſez de douceur dans cette premiere audience où l'on ne parla que de Religion, il lui envoya le lendemain toutes ſes femmes, qui ſe proſternerent aux pieds du Confeſſeur de Jeſus-Chriſt, pour le conjurer de rendre la ſanté à leur mari. Le Pere de Brito les ayant renvoyées ſans leur rien promettre, *Ouriardeven* le fit appeller en particulier pour l'engager, à quelque prix que ce fût, à faire ce miracle en ſa faveur. D'abord il promit,

s'il lui accordoit ce qu'il lui demandoit, que non-seulement il le tireroit de prison & le délivreroit de la mort, mais encore qu'il le combleroit de riches présens. *Ce ne sont pas de semblables promesses*, lui répartit le fervent Missionnaire, *qui pourroient m'obliger à vous rendre la santé, si j'en étois le maître ; ne pensez pas aussi que la crainte de la mort puisse m'y contraindre. Il n'y a que Dieu seul, dont la puissance est infinie, qui puisse vous accorder cette grace.*

Le barbare, choqué de cette réponse, commanda aussi-tôt qu'on ramenât le prisonnier à son cachot, & qu'on préparât incessamment les instrumens de son supplice. L'exécution fut pourtant encore différée de trois jours, pendant lesquels on lui donna beaucoup moins de nourriture qu'à l'ordinaire ; en sorte que si on ne se fût pas pressé de le faire mourir par le fer, apparemment qu'il fût mort de faim & de misere. Le troisieme Février, qui fut la veille de son martyre, il trouva le moyen de m'envoyer une lettre, qui étoit adressée à tous les Peres de cette Mission, & que je garde comme une précieuse relique. Il n'avoit alors ni plume ni encre, ainsi il se servit pour l'écrire d'une paille &

d'un peu de charbon détrempé avec de l'eau. Voici les propres termes de cette lettre.

MES RÉVÉRENDS PERES, & très-chers Compagnons,

P. C.

Vous avez ſçu du Catéchiſte *Canaguien* ce qui s'eſt paſſé dans ma priſon juſqu'à ſon départ. Le jour ſuivant, qui fut le 28 de Janvier, on me fit comparoître en jugement, où je fus condamné à perdre la vie à coups de mouſquets. J'étois déja arrivé au lieu deſtiné à cette exécution, & tout étoit prêt, lorſque le Prince de *Maravas* appréhendant quelque émotion, ordonna qu'on me ſéparât des autres Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt, mes chers enfans, pour me remettre entre les mains de ſon frere *Ouriardeven*, à qui on envoie ordre en même-temps de me faire mourir ſans différer davantage. Je ſuis arrivé avec beaucoup de peine à ſa Cour le dernier jour de Janvier, & ce même jour *Ouriardeven* m'a fait venir en ſa préſence, où il y a eu une grande diſpute : après qu'elle a été finie, on m'a

ramené en prison, où je suis encore à présent, attendant la mort que je dois souffrir pour mon Dieu. C'est l'espérance de jouir de ce bonheur qui m'a obligé à venir deux fois dans les Indes. Il est vrai qu'il m'en a coûté pour l'obtenir; mais la récompense que j'espere de celui pour qui je me sacrifie, mérite toutes ces peines, & de bien plus grandes encore. Tout le crime dont on m'accuse, c'est que j'enseigne la loi du vrai Dieu, & qu'on n'adore plus les Idoles. Qu'il est glorieux de souffrir la mort pour un tel crime! C'est aussi là ce qui fait ma joie, & ce qui me remplit de consolation en Notre Seigneur. Les soldats me gardent à vue, ainsi je ne puis vous écrire plus au long. Adieu, mes Peres, je vous demande votre bénédiction, & me recommande à vos saints sacrifices. De la prison d'*Ourejour*, le 3 de Février 1693.

De vos révérences,

Le très-humble serviteur en J. C.
JEAN DE BRITO.

C'étoit dans ces sentimens & avec ce grand courage, que l'homme de

Dieu attendoit l'heureux moment de ſon martyre. *Ouriardeven* qui avoit eu des ordres exprès de le faire mourir inceſſamment, voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir pour ſa guériſon, le mit entre les mains de cinq bourreaux pour le couper en pieces, & l'expoſer à la vue du peuple après qu'il ſeroit mort.

A une portée de mouſquet d'*Ourejour*, on avoit planté un grand pieu, ou une eſpece de poteau fort élevé au milieu d'une vaſte campagne, qui devoit ſervir de théâtre à ce ſanglant ſpectacle. Le 4^e^ Février, ſur le midi, on y amena le ſerviteur de Dieu pour achever ſon ſacrifice en préſence d'une grande multitude de peuple qui étoit accouru de toutes parts, dès que la nouvelle de ſa condamnation ſe fut répandue dans le Pays. Etant arrivé auprès du poteau, il pria les bourreaux de lui donner un moment pour ſe recueillir, ce qu'ils lui accorderent; alors s'étant mis à genoux en préſence de tout ce grand peuple, & étant tourné vers le poteau, auquel ſon corps, ſéparé de ſa tête, devoit être attaché, il parut entrer dans une profonde contemplation. Il eſt aiſé de juger quels pouvoient être les ſentimens de ce ſaint Religieux dans une ſembla-

ble conjoncture ; persuadé qu'il alloit dans quelques momens jouir de la gloire des Saints & s'unir éternellement avec son Dieu. Les Gentils furent si touchés de la tendre dévotion qui paroissoit peinte sur son visage, qu'ils ne purent retenir leurs larmes. Plusieurs même d'entre eux condamnoient hautement la cruauté dont on usoit envers ce saint homme.

Après environ un quart-d'heure d'oraison, il se leva avec un visage riant, qui montroit assez la tranquillité & la paix de son ame ; & s'approchant des bourreaux qui s'étoient un peu retirés, il les embrassa tous à genoux avec une affection & une joie qui les surprit. Ensuite s'étant relevé : *Vous pouvez à présent, mes freres*, leur dit-il, *vous pouvez faire de moi ce qu'il vous plaira*, ajoutant beaucoup d'autres expressions pleines de douceur & de charité qu'on n'a pu encore recueillir.

Les bourreaux à demi ivres se jetterent sur lui, & déchirerent sa robe, ne voulant pas se donner la peine ni le temps de la lui détacher. Mais ayant apperçu le reliquaire qu'il avoit coutume de porter au col, ils se retirerent en arriere, saisis de frayeur, & se disant

les uns aux autres, que c'étoit aſſurément dans cette boëte qu'étoient les charmes, dont il enchantoit ceux de leur Nation, qui ſuivoient ſa doctrine, & qu'il falloit bien ſe donner de garde de le toucher, pour n'être pas ſéduits comme les autres. Dans cette ridicule penſée, un d'eux prenant un ſabre pour couper le cordon qui tenoit le reliquaire, fit au Pere une large playe, dont il ſortit beaucoup de ſang. Le fervent Miſſionnaire l'offrit à Dieu comme les prémices du ſacrifice qu'il étoit ſur le point d'achever. Enfin ces barbares perſuadés que les charmes magiques des Chrétiens étoient aſſez puiſſans pour réſiſter au tranchant de leurs épées, ſe firent apporter une groſſe hache, dont on ſe ſervoit dans leurs temples pour égorger les victimes qu'on immoloit aux idoles; après quoi ils lui attacherent une corde à la barbe, & la lui paſſerent autour du corps pour tenir la tête panchée ſur l'eſtomac pendant qu'on lui déchargeroit le coup.

L'homme de Dieu ſe mit auſſi-tôt à genoux devant les bourreaux, & levant les yeux & les mains au Ciel, il attendoit en cette poſture la couronne du martyre, lorſque deux Chrétiens de

Maravas ne pouvant plus retenir l'ardeur dont leurs cœurs étoient embrasés, fendirent la presse & s'allerent jetter aux pieds du saint Confesseur, protestant qu'ils vouloient mourir avec leur charitable Pasteur, puisqu'il s'exposoit avec tant de zèle à mourir pour eux; que la faute, s'il y en avoit de son côté, leur étoit commune, & qu'il étoit juste qu'ils en partageassent avec lui la peine. Le courage de ces deux Chrétiens surprit étrangement toute l'assemblée, & ne fit qu'irriter les bourreaux. Cependant, n'osant pas les faire mourir sans ordre, ils les mirent à l'écart, & après s'en être assurés, ils retournerent au Pere de Brito, & lui couperent la tête. Le corps, qui devoit naturellement tomber sur le devant, étant panché de ce côté-là avant que de recevoir le coup, tomba néanmoins à la renverse avec la tête, qui y tenoit encore, les yeux ouverts & tournés vers le Ciel. Les bourreaux se presserent de la séparer du tronc, de peur, disoient-ils, que par ses enchantemens il ne trouvât le moyen de l'y réunir. Ils lui couperent ensuite les pieds & les mains, & attacherent le corps avec la tête au poteau qui étoit dressé, afin

qu'il fût expoſé à la vue & aux inſultes des paſſans.

Après cette exécution, les bourreaux menerent au Prince les deux Chrétiens qui s'étoient venu offrir au martyre. Ce barbare leur fit couper le nez & les oreilles, & les renvoya avec ignominie. Un d'eux, pleurant amerement de n'avoir pas eu le bonheur de donner ſa vie pour Jeſus-Chriſt, revint au lieu du ſupplice. Il y conſidéra à loiſir les ſaintes reliques, & après avoir ramaſſé dévotement les pieds & les mains qui étoient diſperſés de côté & d'autre, il les approcha du poteau, où étoient la tête & le corps, & y demeura quelque temps en prieres avant que de ſe retirer.

Voilà, mes Révérends Peres, quelle a été la glorieuſe fin de notre cher compagnon le Révérend Pere Jean de Brito. Il ſoupiroit depuis long-temps après cet heureux terme; il y eſt enfin arrivé. Comme c'eſt dans les mêmes vues que lui que nous avons quitté l'Europe, & que nous ſommes venus aux Indes, nous eſpérons avoir peut-être un jour le même bonheur que ce ſerviteur de Dieu. Plaiſe à la miſéricorde infinie de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt de nous en faire la grace, &

que de notre côté nous n'y mettions aucun obſtacle. La Chrétienté de *Maravas* ſe trouve dans une grande déſolation, par la perte de ſon ſaint Paſteur. Joignez donc, je vous conjure, vos prieres aux nôtres, afin que le ſang de ſon premier Martyr ne lui ſoit pas inutile, & qu'elle retrouve par les interceſſions de ce nouveau protecteur, d'autres Peres auſſi puiſſans que lui en œuvres & en paroles, qui ſoutiennent & qui achevent ce qu'il a ſi glorieuſement commencé.

Au moment que j'appris la nouvelle de la priſon de notre glorieux confeſſeur, je me mis en chemin pour aller au *Maravas* l'aſſiſter, & lui rendre tous les bons offices dont je ſuis capable. Je marchois avec une diligence incroyable, & j'avois déja fait une partie du voyage, lorſqu'on m'apporta des nouvelles ſures de ſon martyre. Je réſolus de paſſer outre; mais les Chrétiens qui m'accompagnoient, & les Gentils même qui ſe trouverent préſens, me repréſenterent que ſi j'entrois plus avant dans le *Maravas*, j'expoſerois, ſans eſpérance d'aucun ſuccès, cette Chrétienté déſolée à une nouvelle perſécution. Cette crainte me fit changer de deſſein, je me retirai

dans une bourgade voiſine, pour être plus à portée de ſecourir ceux qui étoient encore en priſon, & pour tâcher de retirer les reliques du ſaint Martyr, ou de les faire décemment enſevelir.

Si je vous marque ici, mes Révérends Peres, moins de choſes que vous n'en deſireriez ſçavoir, ſoyez aſſurés que je ne vous mande rien que je n'aye appris de gens dignes de foi, qui en ont été témoins oculaires. Si je découvre dans la ſuite quelque choſe de plus, je ne manquerai pas de vous en faire part. Je me recommande cependant à vos ſaints ſacrifices, & ſuis avec reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Pierre Martin, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere de Villette de la même Compagnie.

A Balaſſor, dans le Royaume de Bengale, le 30 Janvier 1699.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

On m'a remis entre les mains les lettres que vous vous êtes donné la peine de m'écrire. Je ne vous dirai pas le plaiſir que j'ai reſſenti en recevant ces marques de votre cher ſouvenir. Il eſt plus doux que vous ne penſez d'apprendre, dans ces extrémités du monde, que nos amis ne nous oublient point, & que pendant que nous combattons, ils levent les mains au Ciel, & nous aident de leurs prieres. J'en ai eu, je vous aſſure, un très-grand beſoin depuis que je vous ai quitté, & je me ſuis trouvé dans des occaſions qui vous paroîtroient bien

délicates & bien difficiles, ſi je pouvois vous les marquer ici.

Je ſuis venu dans les Indes par l'ordre de mes Supérieurs. Je vous avouerai que je n'ai eu aucun regret de quitter la Perſe, mon attrait étant pour une autre Miſſion, où je croyois qu'il y avoit encore plus à ſouffrir & plus à travailler. J'ai trouvé ce que je cherchois plutôt que je n'euſſe penſé. Dans le voyage je fus pris par les Arabes, & retenu priſonnier pour n'avoir pas voulu faire profeſſion du Mahometiſme. Quelque envie qu'euſſent ces infideles de ſçavoir qui nous étions le Pere Beauvollier mon compagnon & moi, ils n'en purent venir à bout, & ils crurent toujours que nous étions de Conſtantinople. Ce qui les trompoit, eſt qu'ils nous voyoient lire des livres Turcs & Perſans. Nous les laiſsâmes dans cette erreur juſqu'à ce qu'un d'entr'eux s'aviſa d'exiger de nous la profeſſion de leur maudite ſecte. Alors nous nous déclarâmes hautement pour Chrétiens, mais toujours ſans dire notre pays. Nous parlâmes même très-fortement contre leur impoſteur Mahomet; ce qui les mit de ſi mauvaiſe humeur contre nous, qu'ils ſaiſirent le vaiſſeau, quoiqu'il appartînt

à des Maures. Ils nous menerent à terre, & nous mirent en prison. Ils nous firent comparoître plusieurs fois, le Pere & moi, devant les Magistrats, pour tâcher de nous séduire; mais nous trouvant toujours, par la miséricorde de Dieu, fermes & constans, ils se lasserent enfin de nous tourmenter, & envoyerent un exprès au Gouverneur de la Province pour sçavoir ce qu'ils feroient de nous. On leur ordonna de nous mettre en liberté, pourvu que nous ne fussions pas *Franquis*, c'est-à-dire, Européens. Ils ne soupçonnerent presque pas que nous le fussions, parce que nous parlions toujours turc, & que le Pere Beauvollier ne lisoit que des livres Arabes, & moi des livres Persans. Ainsi le Seigneur ne nous jugea pas dignes, dans cette occasion, de souffrir la mort pour la gloire de son saint nom, & nous en fûmes quittes pour la prison, & pour quelques autres mauvais traitemens.

De-là nous vînmes à *Surate* (1) où le Pere Beauvollier demeura pour être Supérieur de la maison que nous y

(1) C'est la plus fameuse ville des Indes Orientales pour le commerce. Elle appartient au Grand Mogol.

avons. Pour moi, je ne m'y arrêtai pas, mais je paſſai dans le *Bengale* (7), après avoir couru riſque plus d'une fois de tomber entre les mains des Hollandois.

Si-tôt que je fus arrivé dans ce beau Royaume, qui eſt ſous la domination des Mahométans, quoique preſque tout le peuple y ſoit idolâtre, je m'appliquai ſérieuſement à apprendre la langue Bengale. Au bout de cinq mois je me trouvai aſſez habile pour pouvoir me déguiſer, & me jetter dans une fameuſe Univerſité de Brames (1). Comme nous n'avons eu juſqu'à préſent que de fort légeres connoiſſances de leur Religion, nos Peres ſouhaitoient que j'y demeuraſſe deux ou trois ans pour pouvoir m'en inſtruire à fond. J'en avois pris la réſolution, & j'étois prêt de l'exécuter, lorſqu'il s'éleva tout-à-coup une ſi furieuſe guerre entre les Mahometans & les Gentils, qu'il n'y avoit de ſureté en aucun lieu, ſur-tout pour les Européens. Mais Dieu, dans l'occaſion, donne une force qu'on ne comprend

(1) Ce Royaume eſt à l'orient de l'Indouſtan, & appartient au Grand Mogol.

(2) Ce ſont les Docteurs des Indiens.

238 19

pas. Comme je n'appréhendois presque pas le danger, mes Supérieurs me permirent d'entrer dans un Royaume voisin nommé *Orixa* (1), où dans l'espace de seize mois j'eus le bonheur de baptiser près de cent personnes, dont quelques-unes passoient l'âge de soixante ans.

J'espérois, avec la grace de Dieu, faire dans la suite une récolte plus abondante ; mais tout ce que nous pûmes obtenir, fut d'avoir soin d'une espece de Paroisse érigée dans la principale habitation que la royale Compagnie de France a dans le Bengale.

Comme cette Mission ne manque pas d'ouvriers, nos Supérieurs résolurent de m'envoyer avec trois de nos Peres à *Pondichery* (2), l'unique place un peu fortifiée que les François aient dans les Indes. Il y a environ cinq ans que les Hollandois s'en rendirent les maîtres. Nous y avons une assez belle Eglise, dont nous allons nous remettre en possession en même temps que les François rentreront dans la place.

(1) Ce Royaume est sur le golphe de Bengale, en-deçà du Gange.

(2) Elle est située au milieu de la côte de Coromandel.

Nous ſerons là, mon cher Pere, à la porte de la Miſſion de *Maduré* (1), la plus belle, à mon ſens, qui ſoit au monde. Il y a ſept Jéſuites, preſque tous Portugais, qui y travaillent infatigablement avec des fruits & des peines incroyables. Ces Peres me firent propoſer, il y a plus de dix-huit mois, de me donner à eux pour aller prendre part à leurs travaux. Si j'euſſe pu diſpoſer de moi, j'aurois pris volontiers ce parti; mais nos Supérieurs ne l'ont pas jugé à propos, parce qu'ils veulent que nous établiſſions de notre côté des Miſſions Françoiſes, & que dans ces vaſtes Royaumes nous occupions les pays que nos Peres Portugais ne peuvent cultiver à cauſe de leur petit nombre. C'eſt ce que notre Supérieur général le Révérend Pere de la Breüille, qui eſt préſentement dans le Royaume de *Siam*, vient de me marquer dans ſa derniere lettre. Il me charge de la Miſſion de *Pondichery*, & me fait eſpérer qu'en peu de temps il me permettra d'entrer dans les terres, ce que je ſouhaite depuis long-temps.

(1) *Maduré* eſt un Royaume ſitué au milieu des terres, dans la grande Peninſule de l'Inde, qui eſt en-deçà du Gange.

Par les dernieres lettres qu'on a reçues d'Europe, on mande qu'on me destine pour la Chine; mais je renonce sans peine à cette Mission, sur la parole qu'on me donne de me faire passer incessamment dans celle de *Maduré*, qui a, je vous l'avoue, depuis long-temps bien des charmes pour moi. Dès que j'étois en Perse, je portois souvent mes vœux vers ce pays-là, sans avoir alors aucune espérance de les voir exaucés. Mais je commence à juger que ces desirs si ardens & conçus de si loin, ne venoient que d'une bonne source. Je les ai toujours senti croître & s'augmenter à mesure que je m'approche de cet heureux terme. Vous n'aurez pas de peine à comprendre pourquoi je m'y sens si fort attiré, si je vous dis qu'on compte dans cette Mission plus de cent cinquante mille Chrétiens, & qu'il s'y en fait tous les jours un très-grand nombre. Le moins que chaque Missionnaire en baptise par an est mille. Le Pere Bouchet, qui y travaille depuis dix ou douze ans, écrit que cette derniere année il en a baptisé deux mille pour sa part, & qu'en un seul jour il a administré ce premier sacrement à trois cens; ensorte que les bras lui tomboient de foiblesse & de

laſſitude. Au reſte, ce ne ſont pas, dit-il, des Chrétiens comme ceux du reſte des Indes. On ne les baptiſe qu'après de grandes épreuves, & trois & quatre mois d'inſtruction. Quand une fois ils ſont Chrétiens, ils vivent comme des Anges, & l'Egliſe de *Maduré* paroît une vraie image de l'Egliſe naiſſante. Ce Pere nous proteſte qu'il lui eſt quelquefois arrivé d'entendre les confeſſions de pluſieurs villages, ſans y trouver perſonne coupable d'un péché mortel. Qu'on ne s'imagine pas, ajoute-t-il, que ce ſoit l'ignorance ou la honte qui les empêche d'ouvrir leur conſcience à ce ſacré tribunal; ils s'en approchent auſſi bien inſtruits que des Religieux, & avec une candeur & une ſimplicité de Novice.

Le même Pere marque qu'il eſt chargé de la conduite de plus de trente mille ames, de ſorte qu'il n'a pas un moment de repos, & qu'il ne peut même demeurer plus de huit jours dans un même quartier. Il lui ſeroit impoſſible, auſſi bien qu'aux autres Peres, vu leur petit nombre, de vacquer à tout par eux-mêmes. C'eſt pourquoi ils ont chacun huit, dix, & quelquefois douze Catéchiſtes, tous gens ſages & parfai-

tement instruits de nos mysteres & de notre sainte Religion. Ces Catéchistes précedent les Peres de quelques jours, & disposent les peuples à recevoir les sacremens; ce qui en facilite beaucoup l'administration aux Missionnaires. On ne peut retenir ses larmes de joye & de consolation, quand on voit l'empressement qu'ont ces peuples pour la parole de Dieu, le respect avec lequel ils l'écoutent, l'ardeur avec laquelle ils se portent à tous les exercices de piété, le zèle qu'ils ont pour se procurer mutuellement tous les secours nécessaires au salut, pour se prévenir dans leurs besoins, pour se devancer dans la sainteté, où ils font des progrès merveilleux. Ils n'ont presque aucun des obstacles qui se trouvent parmi les autres peuples, parce qu'ils n'ont point de communication avec les Européens, dont quelques-uns ont gâté & corrompu par leurs débauches & par leurs mauvais exemples presque toute la Chrétienté des Indes. Leur vie est extrêmement frugale, ils ne font point de commerce, se contentant de ce que leurs terres leur donnent pour vivre & pour se vêtir.

La vie des Missionnaires ne sçauroit

être plus auſtere ni plus affreuſe, ſelon la nature. Ils n'ont ſouvent pour tout habit qu'une longue piece de toile dont ils s'enveloppent le corps. Ils portent aux pieds des ſandales bien plus incommodes que les ſoques des Récollets; car elles ne tiennent que par une eſpece de groſſe cheville à tête, qui attache les deux premiers doigts de chaque pied à cette chauſſure. On a toutes les peines du monde à s'y accoutumer. Ils s'abſtiennent abſolument de pain, de vin, d'œufs, & de toutes ſortes de viande, & même de poiſſon. Ils ne peuvent manger que du ris & des légumes ſans nul aſſaiſonnement, & ce n'eſt pas une petite peine de conſerver un peu de farine pour faire des hoſties, & ce qu'il faut de vin pour célébrer le ſaint ſacrifice de la Meſſe. Ils ne ſont pas connus pour être Européens: ſi l'on croyoit qu'ils le fuſſent, il faudroit qu'ils quittaſſent le pays; car ils n'y feroient abſolument aucun fruit. L'horreur des Indiens pour les Européens a plus d'une cauſe. On a fait ſouvent de grandes violences dans leur pays. Ils ont vu des exemples affreux de toutes ſortes de débauches & de vices; mais ce qui les frappe

particulierement, c'eſt que les *Franquis*, ainſi qu'ils les nomment, s'enivrent & mangent de la chair, choſe ſi horrible parmi eux, qu'ils regardent comme des perſonnes infames ceux qui le font.

Ajoutez à la vie auſtere que menent les Miſſionnaires, les dangers continuels où ils ſont de tomber entre les mains des voleurs, qui ſont là en plus grand nombre que parmi les Arabes mêmes. Ils n'oſeroient preſque tenir rien de fermé à clef, de peur de donner du ſoupçon qu'ils euſſent des choſes précieuſes. Il faut qu'ils portent & qu'ils conſervent tous leurs petits meubles dans des pots de terre. Ils ſe qualifient *Brames du nord*, c'eſt-à-dire, Docteurs venus du nord pour enſeigner la loi du vrai Dieu. Quoiqu'ils ſoient obligés de pratiquer une pauvreté très-rigoureuſe, & qu'il faille peu de choſe pour leur perſonne, il leur faut néanmoins d'aſſez grands fonds pour pouvoir entretenir leurs Catéchiſtes, & ſubvenir à une infinité de frais & d'avanies qu'on leur fait. Ils ſouffrent ſouvent de véritables perſécutions. Il n'y a gueres que quatre ans qu'un de nos plus célebres & ſaints Miſſionnaires

fut martyriſé (1). Le Prince de *Maravas* (2) lui fit couper la tête pour avoir prêché la loi de Jeſus-Chriſt. Hélas, oſerois-je jamais eſpérer une telle faveur? Je vous conjure, mon très-cher Pere, de ne ceſſer par vous-même & par vos amis, de demander à Notre Seigneur qu'il me convertiſſe véritablement à lui, & que je ne me rende pas indigne de ſouffrir quelque choſe pour ſa gloire.

Je me ferai un plaiſir de vous inſtruire plus au long de tout ce qui regarde cette charmante Miſſion, quand j'aurai eu le bonheur de la connoître par moi-même. S'il y avoit quelques perſonnes vertueuſes de celles que vous conduiſez ſi bien dans la voie du Seigneur, qui vouluſſent contribuer dans ces pays à ſa gloire, en y fondant la penſion de quelques Catéchiſtes, je vous aſſure devant Dieu que jamais argent ne peut être mieux employé. L'entretien d'un Catéchiſte nous coûte par an dix-huit ou vingt écus (c'eſt beaucoup

(1) Le vénérable Pere Jean de Brito, Jéſuite Portugais.

(2) C'eſt un petit Royaume qui eſt entre le Maduré & la Côte de la Pêcherie.

pour nous, c'eſt peu de choſe en France) & nous pouvons compter que chaque Catéchiſte gagne par an à Jeſus-Chriſt cent cinquante ou deux cens ames. Mon Dieu, il y a tant de perſonnes zelées qui donneroient volontiers leur ſang pour en retirer une ſeule des mains du démon; du moins on le dit ſouvent au pied de l'Oratoire. Ne s'en trouvera-t-il point qui veuille par un ſi petit ſecours nous aider à remplir la bergerie du Pere de famille. Je connois votre zele pour la converſion des ames, mon très-cher Pere; vous vous êtiez ſacrifié pour aller en Grece ramener au troupeau de Jeſus-Chriſt les pauvres Schiſmatiques qui s'en ſont ſéparés depuis ſi long-temps. Votre ſanté foible obligea les Supérieurs de vous faire retourner ſur vos pas. Vous aurez ſans doute rapporté dans votre Province tout le zele qui vous en avoit fait ſortir ſi généreuſement. Appliquez-le, je vous conjure, ce zèle qui vous dévore, à nous procurer des Miſſionnaires & des Catéchiſtes. Je n'avois pas juſqu'ici écrit une ſeule lettre pour inviter perſonne à venir nous aider dans nos travaux, parce que je ne voyois point ſur mon paſſage de moiſſon, qui n'eût aſſez d'ouvriers. Maintenant que je découvre

découvre des campagnes entieres dans une parfaite maturité; des infideles par milliers, qui ne demandent qu'à être inſtruits; je crie de toutes mes forces qu'on nous envoie d'Europe des ſecours d'hommes & d'argent, de bons Miſſionnaires & des fonds pour leur donner des Catéchiſtes; & je me crois obligé en conſcience d'intéreſſer dans une ſi bonne œuvre tous ceux que je connois propres à nous aider. Je ne vois perſonne, mon Révérend Pere, qui puiſſe mieux que vous entrer dans de ſi pieux deſſeins. Si vous nous trouvez quelques ſecours, envoyez-les à Paris au Pere qui a ſoin de nos Miſſions des Indes Orientales & de la Chine.

Le Pere Bouvet a mené à la Chine, l'année 1698, une floriſſante recrue de Miſſionnaires. L'eſcadre du Roi en a apporté ici une petite troupe, mais très-choiſie, qui eſt deſtinée auſſi pour ce vaſte Empire; elle eſt compoſée des Peres Fouquet, Peliſſon, & d'Entrecolle, & des freres Rhodes & Fraperie, qui ſont très-habiles dans la Médecine & dans la Chirurgie. Ils valent tous infiniment, & méritent véritablement d'aller travailler dans un ſi beau champ. Le Pere d'Entrecolle s'eſt fait admirer

par ſon zele & par ſa charité dans le vaiſſeau ſur lequel il a paſſé. L'eſcadre du Roi a été affligée dans les Indes (1) d'une terrible mortalité. Une grande partie des équipages y a péri, j'étois à cent lieues de l'endroit où elle eſt venue aborder. Auſſi-tôt que j'appris un ſi grand malheur, je me jettai dans une chaloupe avec le Pere d'Entrecolle, pour aller la ſecourir. A notre arrivée nous trouvâmes deux Aumôniers morts, tous les Chirurgiens des vaiſſeaux morts auſſi ou malades; de ſorte qu'il nous fallut pendant deux mois ſervir de Médecins, de Chirurgiens, d'Aumôniers & d'Infirmiers. La *Mouſſon* (2) preſſa le Pere d'Entrecolle de partir avec le Pere Fouquet & le Frere Fraperie, qui étoient auſſi venus depuis nous au ſecours des vaiſſeaux du Roi; de ſorte que je me trouvai preſque ſeul pendant aſſez long-temps, ayant ſur les bras plus de cinq cens malades, dont pluſieurs étoient attaqués de maladies contagieuſes. Deux autres de nos Peres vinrent enſuite partager un ſi ſaint travail, & profiter

(1) A Négrailles, Iſle près des côtes du Pegou.
(2) C'eſt la ſaiſon propre pour aller des Indes à la Chine, lorſque les vents d'Oueſt ſouffient

d'une occaſion que nous ne croyions pas trouver aux Indes, de ſervir ſi utilement les François nos cheres compatriotes.

La main de Dieu s'eſt fait ſentir bien vivement ſur eux; c'eſt une eſpece de miracle qu'on ait pu ſauver les vaiſſeaux du Roi, je ne dis pas tous, car l'Indien, un des plus beaux, alla s'échouer ſur les côtes du *Pegou* (2), où les autres prirent la maladie; il n'y a eu que celui qui ſe ſépara pour porter à *Merguy* (1) les Peres Tachard & de la Breuille, qui ait été préſervé d'accident. Un ſi grand fleau a touché pluſieurs de ceux qui étoient ſur la flotte, & a ſervi à les mettre dans la voie du ſalut. Il y avoit parmi eux quelques nouveaux convertis qui étoient plus attachés que jamais à leurs erreurs, j'ai eu la conſolation de recevoir leur abjuration, & de les voir mourir avec de grands ſentimens de componction & de pénitence. L'eſcadre, quoique diminuée d'un vaiſſeau, eſt préſentement en bon état.

---

(1) C'eſt un Royaume qui eſt à la côte orientale du golphe de Bengale au-delà du Gange.

(2) C'eſt une ville du Royaume de Siam, ſur le golphe de Bengale.

Nous allons en peu de jours prendre poſſeſſion de *Pondichery ;* Dieu me faſſe la grace de n'y reſter qu'autant de temps qu'il en faudra pour apprendre un peu la langue du pays, qui m'eſt néceſſaire pour ma chere Miſſion de *Maduré.* Cette langue eſt toute différente du Turc, du Perſan, du Maure & du Bengale, que j'ai déja appriſes; le Perſan & le Maure me ſerviront beaucoup, à cauſe d'un grand nombre de Mahométans qui ſont répandus dans les terres. La langue Portugaiſe me ſera encore néceſſaire pour traiter avec nos Peres de cette Nation; j'ai été obligé de l'apprendre, parce que je me ſuis trouvé chargé de plus de mille Portugais des Indes, qui ſe trouverent abandonnés de leur Paſteur pendant plus de ſix mois.

Dans le temps que j'en avois la conduite, je reçus ordre de M. l'Evêque de *Saint-Thomé* (1) de publier le Jubilé, & de le leur faire gagner; ces bonnes gens ne ſçavoient ce que c'étoit que Jubilé. Je travaillai pendant plus d'un mois à les mettre en état de profiter du tréſor que l'Egliſe leur ouvroit; je fai-

(1) Cette ville qu'on appelle auſſi *Meliapor*, eſt ſur la côte de Coromandel.

ſois deux ſermons par jour, & deux catéchiſmes; le matin étoit deſtiné à l'inſtruction des adultes catéchumenes, & l'après-dînée à celle des chrétiens; la moitié de la nuit ſe paſſoit à entendre les confeſſions des hommes, & depuis la pointe du jour juſqu'à neuf heures que je diſois la Meſſe, j'entendois les confeſſions des femmes. Ce grand travail me dédommageoit des quatre années que j'avois paſſées ſans pouvoir rien faire qu'apprendre des langues. Je me ſens plus d'ardeur que jamais pour étudier celle de *Maduré*, parce que je ſuis convaincu qu'elle me ſera plus utile que toutes les autres. Je ne veux retenir de François qu'autant qu'il en faudra pour vous écrire, pour vous inſtruire de tout ce qui ſe paſſera dans ces Miſſions, & pour vous demander le ſecours de vos prieres. Souvenez-vous de ce que vous me promîtes, quand nous nous ſéparâmes, & comptez que toutes les fois que j'ai dit la ſainte Meſſe, j'ai penſé nommément à vous. Aidons-nous tous deux mutuellement à nous ſanctifier, & quoi que nous faſſions ſi loin l'un de l'autre notre Sacrifice, uniſſons-le toujours dans celui pour lequel ſeul nous le faiſons. Je ſuis avec bien du reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Pierre Martin, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere le Gobien de la même Compagnie.

A Camien-naixen-patty, dans le Royaume de Maduré, le 1^er^ de Juin 1700.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Je vous ai marqué dans mes dernieres lettres, le deſir que j'avois de me conſacrer à la Miſſion de Maduré. Je cherchois les moyens d'exécuter un deſſein que Dieu m'avoit inſpiré depuis longtemps, lorſque le Pere Bouchet arriva à Pondichery. Je ne puis vous exprimer de quels ſentimens je fus pénétré en voyant cet excellent Miſſionnaire, qui, dans l'eſpace de douze années, a eu le bonheur de baptiſer plus de trente mille ames. Je ne pouvois l'entendre parler des travaux de nos Peres Miſſionnaires, de la ferveur des Chrétiens, du grand nombre de converſions,

qui ſe ſont tous les jours dans cette égliſe naiſſante, ſans me ſentir animé d'une nouvelle ardeur de me joindre à ces ouvriers évangéliques, & d'aller prendre part à leurs travaux.

Les ſentimens de mes ſupérieurs ſe trouverent conformes à mes vues. Ils penſoient à établir une nouvelle Miſſion dans les Royaumes de Carnate, de Gingi & de Golconde, comme on vous l'a déja mandé, & de la former ſur le modele de celle que nos Peres Portugais cultivent dans le Royaume de Maduré, depuis plus de quatre-vingts ans, avec des bénédictions extraordinaires du Ciel.

Pour réuſſir dans une entrepriſe ſi glorieuſe à Dieu, & ſi avantageuſe à l'égliſe, il étoit néceſſaire d'envoyer quelques-uns de nos Peres François dans cette ancienne Miſſion, où ils puiſſent apprendre la langue, s'inſtruire des coutumes & des uſages de ces peuples, former des catechiſtes, lire & tranſcrire les livres que le vénérable Pere Robert de Nobilibus & nos autres Peres ont compoſés ; en un mot, recueillir tout ce que le travail & l'expérience de tant d'années avoit donné de lumieres à ces ſages ouvriers, & tâcher d'en profiter

dans une entrepriſe toute ſemblable à la leur. On jetta les yeux ſur le Pere Mauduit & ſur moi : mais on jugea à propos de nous faire prendre deux routes différentes. Le Pere Maduit, après avoir été à Meliapor viſiter le tombeau de l'apôtre ſaint Thomas, eut ordre de ſe rendre auprès du Pere François Laynez dans le Maduré ; pendant que j'irois par mer trouver le Révérend Pere Provincial des Jéſuites Portugais, qui étoit alors dans le Royaume de *Travancor*, afin de lui demander, pour mon compagnon & pour moi, la permiſſion d'aller travailler pendant quelque temps dans la Miſſion de Maduré.

Je m'embarquai donc à Pondichery vers la fin du mois de Septembre de l'année 1699, ſur un vaiſſeau de guerre François, monté par M. le Chevalier des Augers, qui commandoit une petite eſcadre, & qui m'offrit très-obligeamment de me mettre à terre à la côte de *Travancor*. Il ne falloit que quinze ou vingt jours pour doubler le cap de Comorin, ſi le vent avoit été favorable : mais il nous fut ſi contraire, que, pendant plus d'un mois, nous ne fîmes que lutter contre des orages & des tempêtes. Outre cette premiere diſ-

grace, la maladie ſe mit dans nos équipages qui n'étoient pas encore bien rétablis de ce qu'ils avoient ſouffert à Negrailles. Nous ne perdîmes cependant que ſix ou ſept perſonnes, par le ſoin qu'eut M. des Augers de procurer aux malades les ſecours dont ils avoient beſoin. Cet Officier, auſſi diſtingué par ſa piété que par ſa valeur, ſongeoit également à l'ame & au corps; de ſorte que la fête de la Touſſaint étant arrivée dans le cours de notre voyage, il fit ſes dévotions, & me donna la conſolation de les faire faire à la plus grande partie de l'équipage, ſains & malades. Enfin, après quarante jours de navigation, nous découvrîmes les montagnes du cap de Comorin, ſi fameux par les premieres navigations des Portugais.

J'avois réſolu d'y prendre terre; mais le vent s'étant conſidérablement augmenté pendant la nuit, nous nous trouvâmes le lendemain avoir dépaſſé ce cap de plus de quinze lieues. Quoique la côte fût remplie de bois, & qu'il ne parût aucune habitation, je priai M. des Augers de me faire mettre à terre avec deux de nos Peres, que M. de la Roche-Hercule, autre Capi-

taine de notre petite eſcadre, avoit eu l'honnêteté de recevoir ſur ſon bord. Ces deux Peres, l'un Italien & l'autre Portugais, alloient à *Travancor*, auſſi-bien que moi, demander la permiſſion de travailler dans la Miſſion de Maduré. M. des Augers eut la bonté de nous donner une chaloupe armée pour nous porter à terre, & pour nous défendre, s'il étoit néceſſaire, des corſaires qui infeſtent ordinairement ces mers. Comme nous n'étions guere à plus de trois lieues de la côte, nous crûmes que nous aborderions aiſément: mais, à meſure qu'on approchoit du rivage, nous y trouvions plus de difficulté. La mer briſoit par-tout avec violence, & l'on ne voyoit aucun endroit sûr pour nous débarquer: de ſorte que l'Officier qui commandoit la chaloupe, & qui étoit neveu de M. des Augers, nous eût ramené au vaiſſeau, ſi, après avoir couru une grande étendue de côte, il n'eût apperçu enfin dans le bois une aſſez groſſe fumée, &, peu de temps après, un pêcheur aſſis ſur un *catimaron*, c'eſt-à-dire, ſur quelques groſſes pieces de bois liées enſemble en maniere de radeau.

Comme ce pêcheur ſe laiſſoit aller

avec ſes filets au gré des flots, on alla droit à lui ; & quoiqu'il fît tous ſes efforts pour nous éviter, nous prenant pour des corſaires, on l'atteignit bientôt d'aſſez près, pour l'obliger de venir à nous. Sa crainte ſe changea en des tranſports de joie extraordinaires, quand il apperçut dans notre chaloupe trois Peres ſemblables à ceux qui ont ſoin des Chrétiens de la côte de Malabar, & qu'il vit un chapelet que je lui préſentai. Il le baiſa mille fois, & fit, à diverſes repriſes, le ſigne de la croix, d'où nous connûmes que ce bon homme étoit Chrétien. Il nous marqua qu'il falloit mouiller à l'endroit même où nous étions, parce que notre chaloupe ſe briſeroit infailliblement, ſi l'on approchoit plus près du rivage. Il nous fit entendre que, dans l'endroit où nous avions vu de la fumée, il y avoit une petite bourgade dont la plupart des habitans étoient Chrétiens ; qu'il alloit les avertir de notre arrivée, & qu'ils viendroient avec joie nous prendre dans un petit bateau. Cela ne manqua pas. Peu de temps après nous vîmes pluſieurs hommes ſortir du bois, & ſe mettre en mer avec un canot ſoutenu par les deux côtés de *catimarons*, pour empê-

cher qu'il ne tournât. La précaution étoit néceſſaire ; car, ſans cet appui, nous n'euſſions jamais oſé nous haſarder ſur ce fragile vaiſſeau. Ce n'étoit qu'une écorce d'arbre large de deux pieds, & longue de huit à dix au plus. On n'y mettoit le pied qu'en tremblant. Une fois nous le vîmes tourner tout d'un coup. Heureuſement il n'y avoit encore que quelques hardes qui furent gâtées. Enfin, je vous aſſure que m'étant trouvé ſouvent expoſé à de très-grands dangers ſur la Méditerranée, ſur la mer Noire & ſur celle des Indes, je ne me ſuis jamais vu plus en péril que ce jour-là. Quand nous approchions de la terre dans le canot l'un après l'autre, ces bonnes gens qui étoient venus au-devant de nous, ſe jettoient à l'eau, & emportant tout à la fois le vaiſſeau, le Pilote & le Miſſionnaire, ils nous conduiſoient au rivage ſur leurs épaules. C'eſt de cette maniere que nous abordâmes à la côte de *Travancor*.

Etant tous trois débarqués, nous remerciâmes Notre-Seigneur à genoux de nous avoir conſervés, & nous baiſâmes cette terre ſanctifiée autrefois par les pas de l'Apôtre des Indes ſaint François

Xavier. Quoiqu'il ne fût qu'environ midi, le ſoleil avoit déja mis en feu les ſables ſur leſquels il falloit marcher. Ils étoient ſi brûlans, que nous n'en pûmes long-temps ſoutenir l'ardeur. La douleur augmentant à chaque pas que nous faiſions, elle devint ſi violente, qu'il fallut ôter nos chapeaux de deſſus la tête, & nous les mettre ſous les pieds pendant quelque temps, pour ne pas brûler tout à fait. Mais le ſoulagement des pieds, comme vous pouvez juger, coûtoit cher à la tête. Les Indiens, nos guides, voyant que nous n'en pouvions preſque plus, nous firent prendre la route d'un bois. La terre & l'air n'y étoient pas ſi échauffés; mais en échange c'étoient des broſſailles & des épines qui nous entroient dans les pieds, & nous déchiroient toutes les jambes. Le Pere Italien qui ne faiſoit que de relever de maladie, ſouffrit beaucoup plus que mon compagnon & moi. Enfin, après avoir traverſé le bois, nous arrivâmes à une petite égliſe, dont le dedans étoit très-propre, quoique ce ne fût qu'une cabane faite de terre, & couverte de paille. Une petite image de la ſainte Vierge faiſoit tout l'ornement de l'autel. Après avoir prié Dieu,

& pris un léger repas de quelques herbes cuites à l'eau & de quelques cocos que les Chrétiens nous préſenterent, nous nous remîmes ſur le ſoir en chemin, & au bout d'environ une lieue, nous arrivâmes chez le Pere Emmanuel Lopez de notre Compagnie, lequel a ſoin d'une partie des Chrétiens de la côte de *Travancor.*

Il y a plus de cinquante ans que ce Miſſionnaire travaille avec un zèle infatigable au ſalut des Malabares. Il eſt le dernier Jéſuite qui ait paru dans le Maduré avec l'habit que nous portons en Europe. Car, quoiqu'il y ait plus de quatre-vingts ans que le Pere Robert de Nobilibus fonda cette fameuſe Miſſion ſur le pied qu'elle eſt aujourd'hui, c'eſt-à-dire, en s'accommodant aux coutumes du pays, ſoit pour l'habit, la nourriture & la demeure, ſoit pour les autres uſages qui ne ſont point contraires à la Foi & aux bonnes mœurs; cependant les Portugais ne purent ſe réſoudre à ne plus paroître en ces terres en habit Européen, qu'après avoir été convaincus par une longue expérience, que cette conduite étoit très-préjudiciable à la Religion, & à la propagation de la Foi, par l'averſion & le

mépris que ces peuples ont conçu contre les Européens. Nous fûmes édifiés de la beauté & de la propreté de l'égliſe du Pere Lopez, mais nous le fûmes bien davantage du nombre & de la piété des Fideles qui ſont ſous ſa conduite, & qui ſe diſtinguent de tous les autres Malabares par leur docilité, & par une foi vive & animée. Auſſi cette Chrétienté paſſe-t-elle pour être la plus floriſſante de la côte de *Travancor.* Le Pere Lopez nous reçut avec des tranſports de joie qui nous marquerent ſon bon cœur : mais il ne put retenir ſes larmes, ni s'empêcher de jetter de profonds ſoupirs, quand je lui dis que j'allois trouver le Pere Provincial pour demander permiſſion d'entrer dans la Miſſion de Maduré. *Ah! que vous êtes heureux, mon cher Pere,* me dit-il en m'embraſſant tendrement, *que ne puis-je vous y accompagner. Mais hélas! je ſuis indigne de travailler jamais avec cette troupe de Saints qui y ſont employés.* Quoique ce Pere eût de grands talens & un zèle égal pour la converſion des ames, ſes Supérieurs n'ont pourtant pas voulu lui permettre de rentrer dans cette Miſſion, & d'y prendre l'habit que nous y portons, parce qu'y ayant paru pen-

dant plusieurs années comme Européen, il n'auroit pu jamais si bien se déguiser qu'on ne l'eût reconnu ; ce qui l'eût rendu inutile à la conversion de ces peuples, & peut-être tous les autres qu'on auroit soupçonnés d'être du même pays, & d'avoir vécu selon les mêmes usages que lui. Après un repos de deux jours dans la compagnie de ce charitable Missionnaire, nous continuâmes notre route le long de la côte qui me parut assez peuplée ; mais, d'un si grand peuple, il n'y a guere que la *caste* des pêcheurs qui ait embrassé la Religion chrétienne.

Quoique vous ayez souvent entendu parler de *caste*, je ne sçais si vous êtes instruit assez distinctement de ce que c'est. On appelle une *caste* l'assemblage de plusieurs familles d'un même rang ou d'une même profession. Cette distinction ne se trouve proprement que dans l'Empire du Mogol, dans le Royaume de Bengale, dans l'isle de Ceylan & dans la grande péninsule de l'Inde qui lui est opposée, & dont nous parlons maintenant. Il y a quatre *castes* principales. La *caste* des *Brames*, qui passe sans contredit pour la premiere & la plus noble. La *caste* des

Rajas, qui prétendent être deſcendus de diverſes familles royales. La *caſte* des *Choutres* & celle des *Parias*. Chacune de ces *caſtes* eſt partagée en pluſieurs branches, dont les unes ſont plus nobles & plus élevées que les autres. La *caſte* des *Choutres* eſt la plus étendue, & celle dont les branches ſont plus nombreuſes; car ſous le nom de *Choutres* ſont compris les peintres, les écrivains, les tailleurs, les charpentiers, les maçons, les tiſſerans & autres. Chaque métier eſt renfermé dans ſa *caſte*, & ne peut être exercé que par ceux dont les parens en faiſoient profeſſion. Ainſi le fils d'un tailleur ne peut pas devenir peintre, ni le fils d'un peintre tailleur. Il y a cependant certains emplois qui ſont communs à toutes les *caſtes*. Chacun, par exemple, peut être marchand ou ſoldat. Il y a auſſi diverſes *caſtes* qui peuvent s'appliquer à labourer & à cultiver la terre, mais non pas toutes. Quoiqu'il n'y ait que la *caſte* des *Parias* qui paſſe pour infâme, & dont ceux qui la compoſent ne peuvent preſque entrer dans aucun commerce de la vie civile; il y a cependant certains métiers qui abaiſſent ceux qui les exercent preſque juſqu'au

rang des *Parias*. Ainſi un cordonnier & tout homme qui travaille en cuir, & en pluſieurs endroits les pêcheurs, & ceux qui gardent les troupeaux, paſſent pour *Parias*.

Les Portugais ne connoiſſant point dans les commencemens la différence qu'il y a entre les *caſtes* baſſes & celles qui ſont plus élevées, ne firent aucune difficulté de traiter indifféremment avec les unes & avec les autres, de prendre à leur ſervice des *Parias* & des pêcheurs, & de s'en ſervir également dans leurs divers beſoins. Cette conduite des premiers Portugais choqua les Indiens, & devint très-préjudiciable à notre ſainte Religion : car ils regarderent dès-lors les peuples de l'Europe, comme des gens infâmes & mépriſables, avec leſquels on ne pouvoit pas avoir commerce ſans ſe déshonorer. Si on eût pris dès ce temps-là les ſages précautions qu'on a gardées depuis près d'un ſiecle dans le Maduré, il eût été facile de gagner tous ces peuples à la Nation Portugaiſe premiérement, & enſuite à Jeſus-Chriſt : au lieu qu'aujourd'hui la converſion des Indiens eſt comme impoſſible aux ouvriers évangéliques de l'Europe : je dis impoſſible à ceux

qui paſſent pour Européens, fiſſent-ils même des miracles.

De tous les hommes apoſtoliques que Dieu a ſuſcités dans ces derniers temps pour la converſion des Nations, on peut aſſurer que ſaint François Xavier a été le plus puiſſant en œuvres & en paroles. Il prêcha dans la grande péninſule de l'Inde, en un temps où les Portugais étoient dans leur plus haute réputation, & où le ſuccès de leurs armes donnoit beaucoup de poids à la prédication de l'Evangile. Il ne fit nulle part ailleurs des miracles plus éclatans, & cependant il n'y convertit aucune *caſte* conſidérable. Il ſe plaint lui-même dans ſes lettres de l'indocilité & de l'aveuglement de ces peuples, & marque que les Peres qu'il employoit à leur inſtruction, avoient peine à ſoutenir parmi eux le dégoût cauſé par le peu de fruit qu'ils y faiſoient. Ceux qui connoiſſent le caractere & les mœurs de ces peuples, ne ſont point ſi ſurpris de cette obſtination en apparence ſi peu fondée. Ce n'eſt pas aſſez qu'ils trouvent la Religion véritable en elle-même, ils regardent le canal par où elle leur vient, & ne peuvent ſe réſoudre à rien recevoir de la part des Eu-

ropéens qu'ils regardent comme les gens les plus infâmes & les plus abominables qui ſoient au monde.

Auſſi a-t-on vu juſqu'à préſent qu'il n'y a parmi les Indiens que trois ſortes de perſonnes qui aient embraſſé la Religion Chrétienne, lorſqu'elle leur a été prêchée par les Miſſionnaires d'Europe reconnus pour Européens. Les premiers ſont ceux qui ſe mirent ſous la protection des Portugais, pour éviter la tyrannique domination des Maures. Tels furent les *Paravas*, ou les habitans de la côte de la Pêcherie, qui pour cela, avant même que ſaint François Xavier vînt dans les Indes, ſe diſoient Chrétiens, quoiqu'ils ne le fuſſent que de nom. Ce fut pour les inſtruire de la Religion qu'ils avoient embraſſée preſque ſans la connoître, que ce grand Apôtre parcourut cette partie méridionale de l'Inde, avec des travaux incroyables. En ſecond lieu, ceux que les Portugais avoient ſubjugués ſur les côtes par la force des armes, profeſſerent d'abord à l'extérieur la Religion de leurs vainqueurs. Ce furent les habitans de *Salſette* & des environs de Goa, & des autres places que le Portugal conquit ſur la côte occidentale

de la grande péninſule de l'Inde. On les obligeoit à renoncer à leurs *caſtes*, & à prendre les mœurs Européennes ; ce qui les irritoit extrêmement, & les mettoit au déſeſpoir. Enfin, la derniere eſpece d'Indiens, qui ſe firent Chrétiens dans ces premiers temps, furent ou des gens de la lie du peuple, ou des eſclaves que les Portugais achetoient dans les terres, ou des perſonnes qui avoient perdu leur *caſte* par leurs débauches & par leur mauvaiſe conduite. Ce fut principalement à l'occaſion de ces derniers, qu'on recevoit avec bonté comme tous les autres, lorſqu'ils vouloient ſe faire Chrétiens, que les Indiens conçurent tant de mépris pour les Européens. Cela joint à la haine naturelle qu'on a d'une ſujettion forcée, & peut-être au ſouvenir de quelques expéditions militaires où il s'étoit gliſſé un peu de cruauté, a fait une ſi forte impreſſion ſur leurs eſprits, qu'ils n'ont pu encore en revenir, & il y a bien de l'apparence qu'ils n'en reviendront jamais. Quelqu'un peut-être ſe perſuadera que c'eſt faute d'ouvriers ou de zèle dans les ouvriers, que les Gentils des Indes qui ſont au milieu des terres n'ont pas embraſſé la Foi. On en ſera détrompé, ſi l'on veut bien faire

un peu d'attention à ce que je vais dire.

Il y a dans la ville de Goa presqu'autant de Prêtres & de Religieux que de Séculiers Européens ; les cérémonies de la Religion s'y font toutes avec autant de dignité & d'appareil que dans les premieres cathédrales de l'Europe ; le corps de saint François Xavier, toujours entier, y a été jusqu'ici un miracle continuel, & une preuve authentique de la vérité de notre sainte Religion ; & cependant quoiqu'on compte dans cette grande ville plus de quarante ou cinquante mille Idolâtres, à peine en baptise-t-on chaque année une centaine, encore sont-ce la plupart des orphelins qu'on arrache par ordre du Viceroi d'entre les mains de leurs proches. On ne peut pas dire ici que ce soit faute d'ouvriers, ou faute de connoissance & de lumieres dans les Gentils. Plusieurs d'entre eux écoutent la vérité, la sentent, en demeurent persuadés de leur propre aveu ; mais ce seroit une honte pour eux de s'y soumettre, tant qu'elle leur est annoncée par des organes vils & souillés, selon eux, de mille coutumes basses, ridicules & abominables. C'est ce que les Missionnaires qui venoient d'Europe dans les Indes,

furent long-temps à pouvoir comprendre, ou s'ils le comprirent, ils ſe contenterent de déplorer un ſi étrange aveuglement, ſans ſe mettre en peine d'y apporter remede. Il n'y en a point d'autre, & l'expérience en a enfin convaincu les plus entêtés, que de renoncer aux coutumes des Européens, & d'embraſſer celle des Indiens en tout ce qui ne choque ni la foi ni les bonnes mœurs, ſelon la regle pleine de ſageſſe que leur en a donné la ſacrée Congrégation de la Propagation de la Foi.

C'eſt donc en menant parmi eux une vie auſtere & pénitente, parlant leurs langues, prenant leurs uſages, tout bizarres qu'ils ſont, & s'y naturaliſant ; enfin, ne leur laiſſant aucun ſoupçon qu'on ſoit de la race des *Pranguis*, qu'on peut eſpérer d'introduire ſolidement & avec ſuccès la Religion Chrétienne dans ce vaſte Empire des Indes. Je ne parle ici que des lieux où il n'y a point d'Européens ; car ſur le bord de la mer où ils ſont établis, cette méthode eſt impraticable. Il ne faut pas eſpérer qu'on puiſſe pouſſer le Chriſtianiſme des côtes dans le fond des terres. Depuis plus de cent cinquante ans, on s'en eſt flatté vainement ; c'eſt dans le centre & dans

le milieu des terres qu'il faut l'établir solidement, & ensuite l'étendre vers la circonférence, & jusques sur les côtes où il n'y a qu'une partie du plus bas peuple qui soit Chrétien. Le Pere Robert de Nobilibus, illustre par sa naissance, étant proche parent du Pape Marcel II, & neveu propre du Cardinal Bellarmin, mais plus illustre encore par son esprit, par son courage, & par le zèle des ames dont il brûloit, fut le premier qui, au commencement du siecle passé, mit en usage le moyen dont je viens de parler. Le nombre prodigieux de Gentils qui ont embrassé depuis ce temps-là, & qui embrassent encore tous les jours notre Religion dans les Royaumes de Maduré, de *Tanjaour*, de *Marava* & de *Maissour*, marque assez que le Ciel suscita cet admirable Missionnaire, non-seulement pour procurer par lui-même, & par ses freres qui l'imitent, la conversion de ces pays méridionaux de l'Inde, mais aussi pour convaincre tous les autres Missionnaires qui voudroient se consacrer au salut des ames dans l'Empire du Mogol, qu'il ne restoit point d'autre moyen pour gagner à Jesus-Christ ces peuples innombrables de l'Inde. Enfin, sans sortir du Royaume de *Travancor*, nos Peres que j'y ai vus

m'ont

m'ont avoué qu'avec tout ce qu'ils ont d'avantages pour ſe faire écouter, il s'en faut bien que le fruit réponde à leurs travaux. Ils arroſent tous les jours ces ſables brûlans de leurs ſueurs à l'exemple de ſaint François Xavier, qui ſouffrit ſur cette côte tant de perſécutions; mais ils n'en recueillent preſque que des épines; & ſi on en excepte les Chrétiens de *Reytoura*, dont j'ai parlé, & de quelques autres Egliſes, tous les autres font ſouvent gémir les ouvriers Evangéliques par leur indocilité ou par leurs entêtemens. En voici un trait qui étoit tout nouveau quand je paſſai.

Un Chrétien de la *Caſte* des Pêcheurs mourut, non-ſeulement ſans avoir voulu recevoir les Sacremens, mais même après avoir appellé les Prêtres des idoles pour invoquer le démon ſur lui. Quoique ce malheureux eût fait une fin ſi funeſte, ſes parens prétendoient qu'il fût enterré dans l'Egliſe. Le Pere leur repréſenta que ce ſeroit la profaner, & qu'un homme mort dans l'impénitence, & même dans l'apoſtaſie, ne pouvoit pas être mis en terre ſainte, ni avoir part aux ſuffrages des fideles. Ces raiſons firent peu d'impreſſion ſur l'eſprit des parens du coupable; ils ſe mirent en devoir de porter

ſon corps à l'Egliſe. Le Pere en ayant barricadé les portes, ces opiniâtres réſolurent de revenir en grand nombre les enfoncer le lendemain, & en attendant dépoſerent le corps dans une maiſon voiſine, ſans laiſſer perſonne pour le garder. Le jour ſuivant ils furent fort ſurpris, lorſque voulant prendre ce corps pour le porter à l'Egliſe, ils trouverent que les *Adibes*, qui ſont une eſpece de renards, l'avoient dévoré, & qu'il n'en reſtoit que la carcaſſe. Ces animaux avoient creuſé & percé la muraille, qui n'étoit que de terre, & s'étoient aſſouvis des entrailles & des chairs de ce malheureux. Cette accident jetta la conſternation dans le village; tous les habitans, & même les parens du défunt crurent reconnoître la juſtice divine ſur ce réprouvé; ils vinrent, avec de grands cris, ſe jetter par terre à la porte de l'Egliſe pour implorer la miſéricorde de Dieu; ils firent avec ſoumiſſion la pénitence que le Pere leur impoſa, & allerent jetter dans la mer les reſtes de ce cadavre. Il faut ſouvent de ces ſortes d'événemens pour réveiller la crainte des Chrétiens, & les rendre plus dociles & plus ſoumis: cela ne ſeroit pas néceſſaire dans nos Miſſions de Maduré.

En traverſant le Royaume de *Travancor*, où l'idolâtrie eſt ſi enracinée, ce ne me fut pas une petite conſolation de voir le long de cette côte des croix plantées de tous côtés ſur le rivage, & un grand nombre d'Egliſes où Jeſus-Chriſt eſt adoré. Les principales ſont *Mampoulain*, *Reytoura*, *Poudoutourcy*, *Culechy*, *Cabripatan*, le *Topo* & *Cuvalan*. Outre ces Egliſes, il y en a pluſieurs autres, qui ſont comme des ſuccurſales qui en dépendent. Ce fut à *Culechy* que je rencontrai le Pere André Gomez, Provincial de la Province de Malabar, homme d'un mérite diſtingué, & qui étoit Supérieur de la Maiſon Profeſſe de Goa, lorſqu'il fut choiſi pour gouverner la province de Malabar. Il faiſoit, ſelon la coutume, la viſite de toute cette Chrétienté; mais ayant ſçu que nous devions bientôt arriver, mon compagnon & moi, il s'arrêta pour nous attendre. Il nous reçut avec des démonſtrations de joie & de charité très-grandes, & nous conduiſit au *Topo*, qu'on appelle le Collége de *Travancor*, & qui eſt ſa demeure ordinaire.

Ce College eſt ſitué dans une des plus petites bourgades de cette côte; il n'eſt bâti que de terre, & n'eſt couvert que

de feuilles de palmier sauvage. L'Eglise dédiée à la sainte Vierge est aussi simple que la maison ; & la vie que les Peres menent répond parfaitement à la pauvreté de l'une & de l'autre. Je fus merveilleusement édifié de voir ces hommes vénérables, par leur âge & par leurs travaux, habiter sous des huttes si misérables, dans un dépouillement qu'on peut appeller universel de toutes les commodités de la vie. La vue de Dieu qu'ils cherchent uniquement, les entretient dans une paix & dans une tranquillité parfaite, quoiqu'exposés d'ailleurs aux insultes des Idolâtres des terres & aux courses des Pirates qui infestent ces mers, & qui sont venus plus d'une fois renverser leurs cabanes, & piller le peu de meubles qui s'y trouvoient.

Aussi-tôt que le Pere Provincial m'eut accordé la Mission de Maduré, que j'étois venu lui demander, je m'appliquai de toutes mes forces à apprendre la langue *Tamul* ou Malabare, afin d'être bientôt en état de faire les fonctions de Missionnaire. Car c'est un ordre que les Peres de cette Province ont sagement établi, de ne laisser entrer personne dans la Mission de Maduré, qu'il ne sçache la langue du pays. Sans cette précaution, on verroit

bientôt qui nous ſommes, & tout ſeroit perdu. Le *Topo* n'étoit pas un lieu propre à m'avancer dans la langue autant que je le ſouhaitois : on ne parle pas aſſez bien *Tamul* ſur les côtes, qui ne ſont habitées que par de petites gens groſſiers & ſans politeſſe. Le Pere Provincial eut la bonté de m'envoyer à *Cotate*, où je pouvois trouver moins de diſtraction & plus de ſecours. Ce qui me fit le plus de plaiſir, c'eſt que j'y rencontrai le Pere Mainard, qui avoit ſoin de l'Egliſe de cette Ville. Comme il eſt né dans les Indes d'un pere & d'une mere François, il ſçait parfaitement les deux langues ; la nôtre, qu'il a retenue de ſes parens, & la Malabare, qu'il a appriſe dès l'enfance des gens du pays, & qui lui eſt devenue comme naturelle.

Cotate eſt une aſſez grande ville ſituée au pied des montagnes du cap de Comorin, qui n'en eſt éloigné que d'environ quatre lieues. Elle eſt devenue fameuſe en Europe & dans toutes les Indes, par une infinité de miracles qu'y a opéré & qu'y opere encore tous les jours ſaint François Xavier. Cette ville, qui termine le Royaume de *Travancor* du côté du Sud, n'eſt pas plus à couvert que le reſte du pays, des courſes des *Badages*,

qui viennent presque tous les ans du Royaume de Maduré faire le dégât dans les terres du Roi de *Travancor*. La plaine où saint François Xavier, le crucifix à la main, arrêta lui seul une grande armée de ces barbares, n'est qu'à deux lieues de *Cotate* du côté du nord. Je ne sçai si lorsque le saint fit ce prodige, les Rois de *Travancor* étoient différens de ce qu'ils sont aujourd'hui ; mais à moins que leur puissance n'ait étrangement diminué, celui en faveur duquel saint François Xavier mit en fuite les barbares, n'avoit assurément nulle raison de prendre la qualité de *grand Roi*, puisqu'il est un des plus petits Princes des Indes, & qu'il est tributaire du Royaume de Maduré. Mais comme il ne paie ce tribut que malgré lui, les *Badages* sont obligés d'entrer quelquefois à main armée dans ses terres pour l'exiger. Il lui seroit cependant assez facile de se mettre à couvert de leurs incursions, & de rendre même son Royaume inaccessible de ce côté là ; car les *Badages* ne peuvent gueres entrer dans le *Travancor*, que par un défilé des montagnes. Si l'on fermoit ce passage par une bonne muraille, & qu'on y postât un petit corps de troupes, les plus grosses armées ne pour-

roient le forcer, ce qui délivreroit *Cotate* & le reſte du pays d'un pillage preſque annuel, ſans quoi le Roi de *Travancor* ne ſçauroit tenir tête à tant d'ennemis qu'il n'a jamais vaincus, hormis une ſeule fois par leur imprudence. Le fait eſt aſſez ſingulier pour devoir trouver ici ſa place.

Les *Badages* avoient pénétré juſqu'à *Corculam*, qui eſt la Capitale & la principale fortereſſe de *Travancor*, & le Roi lui-même, par un trait de politique, qui n'a peut-être jamais eu d'exemple, leur en avoit livré la citadelle. Ce Prince ſe ſentant plus d'eſprit & de courage que n'en ont d'ordinaire les Indiens, étoit au déſeſpoir de voir ſon Royaume entre les mains de huit Miniſtres, qui, de temps immémorial, laiſſant au Prince le titre de Souverain, en uſurpoient toute l'autorité, & partageoient entre eux tous les revenus de la Couronne. Pour ſe défaire de ces Sujets impérieux, devenus ſes maîtres, il fit un traité ſecret avec les *Badages*, par lequel il devoit leur livrer quelques-unes de ſes terres, & leur remettre ſa fortereſſe, pourvu qu'ils le délivraſſent des Miniſtres, qui le tenoient en tutele. Il y auroit eu en lui de la folie de recevoir ainſi l'ennemi

dans le cœur de ſes Etats, & de vouloir, en rompant huit petites chaînes, s'en mettre une au col infiniment plus peſante, s'il n'eût pris en même-temps des meſures juſtes pour chaſſer les *Badages* de ſon Royaume, après qu'ils l'auroient aidé à devenir véritablement Roi. Les *Badages* entrerent à l'ordinaire ſur les terres, ſans trouver preſque aucune réſiſtance, & pénétrerent juſqu'à la ville Capitale. Là le Prince, avec des troupes qu'il avoit gagnées, ſe joint à eux & les met en poſſeſſion de la place. On fait mourir un ou deux des huit Miniſtres qui le chagrinoient, les autres prennent la fuite, ou ſauvent leur vie à force d'argent. Le Prince fait auſſi ſemblant d'avoir peur; mais, au lieu de ſe cacher, il ramaſſe les troupes qui s'étoient diſperſées, & vient fondre tout d'un coup ſur la fortereſſe de *Corculam*. Les *Badages*, qui ne s'attendoient point à être attaqués, ſont forcés; on en tue un grand nombre dans la ville, & le reſte gagne en déſordre le chemin par où ils étoient venus. Le Prince les pourſuit, le peuple s'unit à lui, & on fait main-baſſe de tous côtés ſur les Badages, avant qu'ils ayent le temps de ſe reconnoître, enſorte qu'il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui

purent retourner chez eux. Après cette victoire, le Roi de *Travancor* rentra dans ſa Capitale triomphant, & prit en main le gouvernement du Royaume. Il commençoit à ſe rendre redoutable à ſes voiſins, lorſque ceux de ces anciens Miniſtres, auxquels il avoit épargné le dernier ſupplice, & laiſſé du bien pour vivre honnêtement, conjurerent contre lui, & le firent aſſaſſiner un jour qu'il ſortoit de ſon Palais. Ce vaillant Prince vendit cherement ſa vie. Il tua deux de ſes aſſaſſins, & en bleſſa un troiſieme grievement ; mais, à la fin, il ſuccomba percé de mille coups, & mourut fort regretté de tous ſes ſujets, & particulierement des Chrétiens, qu'il aimoit & qu'il favoriſoit en tout.

Les Miniſtres qui avoient été les auteurs de la conſpiration, ſe ſaiſirent de rechef du gouvernement, & pour conſerver quelqu'idée de la Royauté, mirent ſur le Trône une ſœur du Roi, dont ils ont fait un phantôme de Reine. Un ſeul fait vous fera juger de ſon crédit, & en même-temps de la grandeur & de la puiſſance de cet Etat. Des pêcheurs ayant pris un buffle, qui s'étoit jetté dans la mer, je ne ſçai par quel haſard, prétendoient le vendre & en profiter ;

mais les Officiers de la Reine s'en saisirent, & l'envoyerent à cette Princesse comme un présent considérable. Elle n'en fut pas long-temps la maîtresse ; car un des Gouverneurs en ayant eu envie, le lui envoya fierement demander. La Reine, quoique surprise du procédé peu honnête du Ministre, n'eut point d'autre parti à prendre que de lui envoyer le buffle, & de lui faire excuse de l'avoir reçu sans son agrément.

Il n'y avoit que deux ou trois ans que la tragédie dont je viens de parler s'étoit jouée, quand j'arrivai à *Cotate* : cette ville, l'une des principales de ce petit Etat, est partagée entre les Ministres du Royaume, sans que la Reine y ait, à ce que je crois, la moindre autorité. Notre Eglise se trouve située dans le quartier du principal de ces Ministres. On a été plus de douze ou quinze ans à la bâtir, quoiqu'elle l'eût pu être dans six mois ; parce que ces Officiers, qui n'ont point d'autre Dieu que leur intérêt, faisoient à tout moment suspendre l'ouvrage pour tirer de l'argent ; de sorte que cet édifice a quatre fois plus coûté qu'il ne vaut ; car il n'est considérable que par le lieu où on l'a élevé, le sanctuaire & l'autel étant placés à l'endroit même qu'occu-

poit la cabane où ſaint François Xavier ſe retiroit le ſoir, après avoir prêché le jour à ces peuples. C'eſt à cette cabane que les Gentils mirent le feu une nuit, penſant le faire périr dans les flammes. L'on rapporte que la cabane fut réduite en cendres, ſans que le Saint, qui y reſta toujours en prieres, reçût la moindre atteinte du feu. Les Chrétiens, pour honorer un lieu ſi ſaint & ſi miraculeux, y planterent d'abord une grande Croix, que Dieu rendit bientôt fameuſe parmi les idolâtres même, par un très-grand nombre de miracles. Il me ſouvient d'en avoir lû autrefois pluſieurs, que le Pere Bartoli raconte dans la vie de l'Apôtre des Indes, auſſi-bien que celui des lampes ſuſpendues devant l'image du Saint, dans leſquelles l'eau brûloit, comme ſi c'eût été de l'huile. Comme ce miracle dura long-temps, il demeura long-temps auſſi imprimé dans la mémoire des Gentils, & j'ai trouvé encore ſur les lieux des gens qui m'en ont parlé. Mais pour les lampes, je fus bien ſurpris de n'en point voir dans l'Egliſe ce grand nombre qui y brûloient autrefois; il n'en reſte qu'une qu'on entretient jour & nuit; les Gentils viennent encore y prendre de l'huile par dévotion, & je crois qu'ils en uſent bien

autant ou plus que le feu n'en consume. On m'avoit dit aussi que la statue du saint Apôtre étoit toute couverte de perles, je n'y en vis aucune. Il ne faut pas s'en étonner, les fréquentes révolutions qui arrivent en ce Royaume, donnent lieu aux Gentils de piller impunément l'Eglise, comme le reste du pays; & les *Paravas*, qui habitent la Côte de la Pêcherie, sont devenus si pauvres & si misérables depuis qu'ils ne sont plus sous la domination des Portugais, qu'ils n'ont guere de quoi orner la statue de leur Saint. Le diadême qui est sur sa tête n'a été pendant plusieurs années que de plomb, & ce n'est que depuis peu qu'on y en a mis un d'argent, dans lequel on a enchâssé quelques diamans du Temple, dont on m'avoit fait présent, & que j'ai volontiers consacrés à cet usage.

J'arrivai à *Cotate* peu de jours avant la fête de saint François-Xavier, j'y fus témoin de l'affluence extraordinaire du peuple qui s'y rend tous les ans pour cette solemnité. On y accourt de vingt & trente lieues à la ronde: il semble que toute la côte de la Pêcherie & celle de *Travancor* y soient venues fondre cette année. Les Peres de notre Compagnie,

qui ont ſoin des Egliſes de ces deux grands rivages, s'y trouverent avec leurs Chrétiens, & furent occupés à entendre les confeſſions, tant que la veille & le jour de la fête purent durer.

J'avois une vraie douleur de ne pouvoir m'employer avec eux à un ſi ſaint miniſtere, faute de ſçavoir la langue du pays ; mais j'eus la conſolation, pendant qu'ils confeſſoient, de donner la communion à plus de huit cens Chrétiens. Quand l'heure de la grand'Meſſe fut venue, on fit ſortir de l'Egliſe les Gentils, & alors un des plus fameux Miſſionnaires du pays, étant monté en chaire à l'une des portes de l'Egliſe, pour être entendu également au-dedans & au-dehors, prononça le panégyrique du Saint. Après avoir expoſé les travaux de l'Apôtre dans la prédication de la foi au Royaume de *Travancor*, au cap de Comorin & à la côte de la Pêcherie, il s'étendit ſur les prodiges qu'il avoit faits, & qu'il continuoit de faire chaque jour dans l'Egliſe de *Cotate*. Il prit enſuite à témoin tous les aſſiſtans, d'un miracle qui venoit d'y arriver encore il n'y avoit pas plus d'une heure, & qu'il raconta avec toutes ſes circonſtances.

Un Idolâtre voyant qu'un de ſes en-

fant, qu'il aimoit tendrement, perdoit les yeux par une fluxion opiniâtre, s'adressa au saint Apôtre, & fit vœu de donner à son Eglise de *Cotate* huit *fanons*, qui font environ quarante sols de notre monnoie, si son fils pouvoit être délivré d'une incommodité si fâcheuse. L'enfant guérit parfaitement, & le Pere vint à *Cotate* pour y accomplir son vœu. Il y apporta son fils & le présenta au Saint; mais au lieu de donner huit *fanons*, comme il s'y étoit engagé, il n'en donna que cinq, & se mit en devoir de se retirer. A peine étoit-il à la porte de l'Eglise, que regardant l'enfant qu'il tenoit entre ses bras, il remarqua que ses yeux, qui étoient beaux & sains, quand il l'avoit apporté à l'Eglise, se trouvoient dans un état bien plus mauvais qu'avant qu'on eût fait le vœu. Saisi d'un événement si funeste, & ne doutant point que ce ne fût un châtiment du saint Apôtre, pour avoir usé de mauvaise foi dans l'accomplissement de sa promesse, il se prosterne au pied de l'Autel, avoue & publie à tout le monde la faute qu'il a commise, & l'accident qui lui est arrivé; il offre les trois *fanons* qu'il avoit retenus, frotte les yeux de son enfant de l'huile de la lampe qui

eſt ſuſpendue devant l'image du Saint, & ſortant enſuite de l'Egliſe, il voit avec joie que les yeux de ſon fils ſont ſans aucune apparence de mal. Il s'écrie alors qu'il eſt exaucé, il rentre, il ſe proſterne de rechef au pied de l'Autel, pour remercier le Saint de la grace qu'il vient de recevoir une ſeconde fois par ſon interceſſion. Tous les Chrétiens & les infideles, qui ſe trouverent aſſemblés, ſe convainquirent du miracle. Le Pere, qui prêcha une heure après, comme j'ai dit, fit voir aux Chrétiens que le bras de Dieu n'étoit pas raccourci dans ces derniers temps, & les porta à le louer & à le remercier de ce qu'il avoit bien voulu opérer cette merveille en leur préſence, pour les confirmer de plus en plus dans leur foi. Il exhorta en même-temps les Gentils, en faveur de qui ce dernier miracle avoit été fait, de reconnoître le Dieu tout-puiſſant, & de ſe rendre à des vérités certifiées chaque jour par tant de prodiges éclatants.

Je ne doutois nullement qu'une guériſon ſi authentique n'ouvrît les yeux à un grand nombre d'idolâtres, ou qu'au moins le pere de cet enfant ne demandât à ſe faire inſtruire ſur l'heure même avec toute ſa famille. Je fus étrangement

ſurpris de voir que ni lui ni aucun de cette prodigieuſe multitude d'infideles, qui ne pouvoient nier un fait ſi public & ſi frappant, ne penſa pas ſeulement à ſe faire Chrétien. Ils regardent ſaint François-Xavier comme le plus grand homme qui ait paru dans ces derniers temps; ils l'appellent *Peria Padriar*, qui veut dire le *Grand Pere*, & il y a même lieu de craindre qu'ils ne le mettent au rang de leurs fauſſes Divinités, malgré le ſoin qu'on a de les inſtruire du culte qui lui eſt dû. Cependant ils demeurent tranquilles dans leurs erreurs, & quand nous les preſſons, ils ſe contentent de répondre froidement, qu'ils ne peuvent abandonner leur religion, pour prendre celle d'une *Caſte* auſſi baſſe & auſſi mépriſable que celle des *Pranguis*.

Ce fut preſque dans le même temps qu'une femme Chrétienne vint auſſi s'acquitter d'un vœu qu'elle avoit fait. Il y avoit plus de quatorze ans qu'elle étoit mariée ſans avoir d'enfans, ce qui l'affligeoit ſenſiblement; car la ſtérilité n'eſt guere moins honteuſe parmi ces peuples, qu'elle l'étoit autrefois chez les Juifs. Elle vint donc à *Cotate*, & fit une neuvaine au ſaint Apôtre pour en obtenir un enfant, qu'elle lui préſenta par

avance pour être ſon eſclave. C'eſt la maniere de vouer les enfans en ce pays-ci, au lieu de leur faire porter un habit particulier, comme on fait ailleurs. On les amene à l'Egliſe à un certain âge, & on les déclare publiquement pour eſclaves du Saint, par l'interceſſion de qui ils ont reçu la vie, ou ils ont été préſervés de la mort; après quoi le peuple s'aſſemble, l'enfant eſt mis à l'enchere comme un eſclave, & les parens le retirent en payant à l'Egliſe le prix qu'en a offert le plus haut enchériſſeur. La femme Chrétienne, dont je parle, ayant eu une fille l'année même qu'elle fit ſon vœu, elle l'éléva avec un grand ſoin pendant trois ans, afin que le prix qu'on en offriroit fût plus conſidérable, & qu'ainſi ſon offrande fût plus forte. Elle vint enſuite ſelon la coutume la préſenter à l'Egliſe. L'argent qui revient de ces eſpeces de rançons, s'employe d'ordinaire à faire nourrir des orphelins, ou à donner à manger aux pauvres, qui viennent de fort loin en pélerinage à *Cotate*.

Je ne puis paſſer ſous ſilence une autre eſpece de vœu qu'un Gentil vint faire à l'Egliſe du Saint peu de jours après ſa fête. Ces peuples ont coutume de s'aſſocier aſſez ſouvent, tantôt cinq

cens, tantôt mille, pour faire entre eux une maniere de loterie. Ils mettent tous les mois dans une bourſe chacun un *fanon*, qui vaut, comme j'ai dit, environ cinq ſols de notre monnoie. Quand la ſomme, dont on eſt convenu, ſe trouve amaſſée, les aſſociés s'aſſemblent au jour & au lieu marqué. Chacun écrit ſon nom dans un billet ſéparé, & tous ces noms ſont mis dans une urne. Après qu'on les a long-temps ballotés, en préſence de tout le monde, on fait approcher un enfant, qui met la main dans l'urne, & celui dont le billet ſort le premier, emporte toute la ſomme. Par ce moyen, qui eſt fort innocent, des gens, de très-pauvres qu'ils étoient auparavant, peuvent devenir tout d'un coup à leur aiſe, & pour toujours hors de la néceſſité. Un Gentil, qui avoit mis à deux loteries, ſouhaitant ardemment emporter les deux lots tout à la fois, vint un jour auparavant à l'Egliſe de *Cotate*, & promit d'y donner cinq *fanons*, ſi le Saint daignoit bien le favoriſer à la premiere loterie. Plein de confiance, il ſe rendit avec les autres dans la place publique où l'on étoit aſſemblé, & publia tout haut le vœu qu'il avoit fait le jour précédent au *Grand Pere*. La choſe ſe tourna

en raillerie ; mais on fut bien ſurpris, quand on vit que le premier billet tiré étoit le ſien. Il emporta la ſomme ; & alla ſur le champ à l'Egliſe remercier ſon bienfaiteur, & s'acquitter de la dette qu'il avoit contractée. Il ajouta que s'il étoit aſſez heureux pour obtenir l'autre lot par ſon interceſſion, il redoubleroit de grand cœur la même offrande qu'il venoit de faire. La confiance dont il ſe ſentit pénétré fut ſi grande, que s'étant rendu dans la place pour la ſeconde fois, il dit à ſes compagnons d'une voix aſſurée, qu'ils n'avoient que faire de rien eſpérer, parce que le grand Pere des Chrétiens, qui l'avoit favoriſé dans la premiere loterie, l'aideroit encore dans celle-ci. Quelques-uns, en effet, craignirent le pouvoir du Saint ; d'autres s'en mocquerent, & pluſieurs gagerent avec lui qu'il n'auroit rien. Il emploie à ces gageures toute la premiere ſomme qu'il avoit gagnée. On écrit les billets, on les met dans l'urne, on les brouille, l'enfant les tire, & celui de cet homme revient encore le premier, au grand étonnement de tous les aſſiſtans, qui ne voulurent plus qu'il eût part dans leur loterie. Il s'en mit peu en peine, ayant déjà gagné des ſommes conſidé-

rables ; mais il ne manqua pas de venir à l'Eglise s'acquitter aussi fidelement que la premiere fois du vœu qu'il avoit fait, & il donna même plus qu'il n'avoit promis. On lui parla, comme vous pouvez croire, de changer de Religion, & de reconnoître le Dieu par la vertu de qui le grand Pere l'avoit si libéralement & si miraculeusement assisté. Point de réponse ni de conversion. Je vous avoue, mon très-cher Pere, qu'on est pénétré d'une vive douleur, quand on voit le déplorable aveuglement où sont ces Idolâtres, & que le démon, pour les retenir sous sa puissance, ait trouvé le secret de leur donner une horreur si affreuse des Européens, par qui seuls le salut leur peut venir. Car on ne peut pas douter encore une fois, que le mépris qu'ils font de nous, comme *Pranguis*, ainsi qu'ils nous appellent, ne soit la vraie cause de leur obstination; puisque dans le Maduré, & dans les autres Royaumes, où les Ministres de l'Evangile ne passent pas pour Européens, il se convertit un si grand nombre d'Infidèles.

Après la Fête de saint-François Xavier, je retournai au *Topo*, étant convenu que je reviendrois à *Cotate* à

Noël, pour commencer tout de bon à apprendre la langue Malabare. J'y fis beaucoup de progrès en peu de temps, parce que le Pere Maynard, dont j'ai parlé, eut la bonté de me l'enſeigner avec une aſſiduité & des ſoins incroyables. Durant tout le temps que je demeurai avec ce cher Miſſionnaire, nous ne baptisâmes que ſept ou huit Adultes, de *Caſte* aſſez baſſe; le plus conſidérable étoit le Maçon qui avoit bâti notre Egliſe. Comme il étoit docile, d'un naturel doux, & qu'il n'avoit point de vices, Dieu lui fit la grace de pénétrer les vérités de la foi à travers les nuages du *Pranguiniſme*, dont elles ſont comme éclipſées aux yeux des Gentils, qui nous connoiſſent pour Européens. Ce fut le premier à qui j'eus la conſolation d'apprendre le Catéchiſme & les Prieres Chrétiennes en langue Malabare.

Mais la choſe la plus ſinguliere que je vis à *Cotate* pendant mon ſéjour, ce fut l'avanture d'un fameux Pénitent Idolâtre qui couroit tout le pays depuis huit ou neuf mois. Cet homme étoit dans un état à donner de la compaſſion. Il s'étoit fait mettre au col une eſpece de colier fort extraordinaire. C'étoit une

plaque de fer de trois pieds & demi en quaré, épaiſſe à proportion, au milieu de laquelle il y avoit une ouverture aſſez large. Apres y avoir paſſé la tête, il avoit fait appliquer tout au tour de l'ouverture une bande de fer, qui venoit lui ſerrer le col, & qui tenoit à la plaque avec de bons clous bien rivés, afin qu'il ne lui fût pas libre de ſe décharger quand il voudroit d'un fardeau ſi peſant & ſi incommode. Cette large plaque ainſi enchaſſée au col, l'empêchoit de pouvoir ſe coucher ou appuyer ſa tête contre quoique ce ſoit. Ainſi quand il vouloit prendre un peu de repos, il falloit dreſſer des ſupports pour ſoutenir ce vaſte colier des deux côtés : Il s'étoit lui-même impoſé cette pénitence, pour amaſſer, en ſe montrant par le pays, une ſomme d'argent qu'il deſtinoit à creuſer un *Tarpa culam*, c'eſt-à-dire, un étang revêtu de pierres dans une plaine où il n'y a point d'eau, & où les voyageurs ſouffrent beaucoup de la ſoif. Car c'eſt une dévotion de ce peuple, une maniere d'honorer leurs Dieux, & une œuvre des plus méritoires, de faire des réſervoirs ſur les grands chemins, d'entretenir des gens, qui préſentent de l'eau à boire aux

paſſans, ou de bâtir de grandes ſalles où les étrangers puiſſent ſe retirer & ſe mettre à couvert pendant la nuit. Celui dont je parle, crut ne pouvoir attirer plus d'aumônes, qu'en paroiſſant dans l'état digne de pitié, où je viens de vous le repréſenter. Il y avoit ſept ou huit jours que je l'avois rencontré dans les rues de *Cotate*, accablé ſous le poids de ſon énorme colier, & recevant les aumônes que les Gentils lui faiſoient aſſez libéralement. Je fus touché de lui voir une aſſez heureuſe phyſionomie, & des manieres de demander plus modeſtes & plus ſoumiſes, que n'ont d'ordinaire les Pénitens qui courent le pays. Dans ce moment, je me ſens inſpiré de prier Notre-Seigneur d'avoir pitié de ce malheureux, qui ſeroit capable de ſouffrir beaucoup pour ſon amour, s'il ſçavoit l'obligation qu'ont tous les hommes de n'aimer & de ne ſervir que lui ſeul. Je ne ſçai, ſi Dieu eut égard à mes foibles prieres : mais, huit jours après, je fus fort ſurpris de voir à la porte de notre Egliſe le Pénitent au colier qui demandoit à parler au *Gourou*, c'eſt-à-dire, au Pere. Je crus qu'il cherchoit quelque aumône, & je tâchai de lui faire en-

tendre qu'il ne devoit rien eſpérer de nous, pour le ſujet qui le faiſoit quêter : mais comme je parlois fort mal la langue Malabare, je connus qu'il ne m'entendoit pas. On me fit comprendre qu'il cherchoit autre choſe que de l'argent. J'avertis le Pere Maynard de vouloir bien venir lui parler. Il y vint, & s'approchant du Pénitent, il lui dit, *que venez-vous chercher à l'Egliſe des Chrétiens, où l'on honore le vrai Dieu, vous qui adorez des Idoles, & qui êtes l'eſclave des Démons?* Le Pénitent répondit avec modeſtie, *c'eſt parce qu'on m'a dit que c'étoit ici la Maiſon du vrai Dieu que j'y viens pour voir, ſi je trouverai en lui plus de conſolation que je n'en ai trouvé dans les Dieux que j'adore, dont je ne ſuis guere ſatisfait, après tout ce que vous voyez que je fais pour leur plaire. Je viens donc m'informer de votre Dieu, & apprendre à le connoître, pour mettre en repos, s'il eſt poſſible, mon eſprit, qui eſt depuis long-temps agité. N'eſt-ce pas ici*, ajouta-t-il, *le temple de l'Eſtre Souverain, Créateur du ciel & de la terre, qui récompenſe ceux qui le ſervent, & qui punit éternellement ceux qui en adorent d'autres que lui. Je n'ai juſqu'ici adoré & ſervi mes Dieux, que parce que je n'en ai point connu de plus grands qu'eux ;*

eux : mais ſi vous me pouvez faire voir que le vôtre eſt au-deſſus de tous, je renonce à eux, & je les abandonne pour jamais.

Ces paroles nous toucherent vivement, & nous euſſions verſé des larmes de joie, ſans la crainte que nous eûmes qu'il ne cherchât peut-être à nous tromper. Pour éprouver donc ſa ſincérité par l'endroit que nous crûmes devoir lui être le plus ſenſible. *Si vous voulez*, lui dîmes-nous, *connoître le Souverain Seigneur, & apprendre de notre bouche les perfections infinies qui le diſtinguent de vos prétendues Divinités, il faut commencer par ôter de votre col cet inſtrument de mortification recherchée, qui vous accable, & que vous ne portez que pour vous diſtinguer, & pour rendre honneur à l'ennemi de l'Eſtre Souverain, car tandis que vous en demeurerez chargé, la divine parole n'entrera point dans votre cœur, ou bien vous ne la pourrez goûter.* J'avois quelque ſcrupule de l'obliger à quitter ſon habit de Pénitent, avant que d'entrer un peu plus avant en matiere, & de le diſpoſer davantage à ce que l'on voudroit, & je craignois que cette épreuve ne le rebutât. Mais il n'en parut pas le moins du monde ébranlé. *Je ſuis prêt*, nous

dit-il, *à tout quitter, s'il le faut, pour connoître le Souverain bien, mais je ne puis me débarrasser sans le secours d'un ferrurier.* Certainement le fameux Simeon Stilite (s'il est permis de comparer un si grand Saint, à un homme qui étoit encore Idolâtre) ne montra pas plus de soumission & de promptitude à descendre de sa colonne au premier ordre des Peres du Concile, que celui-ci à renoncer aux marques de pénitence, dont il se faisoit honneur parmi les Gentils. Le ferrurier vint, & ce ne fut qu'avec bien du temps & une peine extrême qu'il dériva les clouds qui tenoient attaché le petit colier au grand. Celui qui les avoit mis ne prétendoit pas apparemment qu'on les en ôtât jamais. Ce fut dans l'Eglise même de S. François-Xavier, que nous délivrâmes ce pauvre esclave de Satan, du joug que son redoutable Maître lui avoit imposé. La plaque étoit si pesante, que je ne la pouvois soulever de terre qu'avec peine. Nous la suspendîmes à la muraille près de l'autel, comme une dépouille enlevée à l'enfer, & une des plus précieuses offrandes, qu'on eût peut-être jamais fait au saint Apôtre. Dès que le Pénitent se vit libre, la joie parut peinte

ſur ſon viſage, peut-être du plaiſir que l'on venoit de lui faire, peut-être de l'eſpérance qu'il avoit qu'ayant obéi, nous allions enfin l'éclairer ſur la ſcience du ſalut. Sans perdre de temps le Pere Maynard commença à lui expliquer les Myſteres de notre ſainte Religion, & moi à lui apprendre les Prieres & le Catéchiſme, ne ſçachant pas aſſez bien la langue pour l'entretenir.

Quoiqu'il parut content de nos inſtructions, & qu'il fût charmé ſur-tout ce que nous lui diſions de la grandeur de Dieu & de ſon amour pour les hommes, nous lumes plus d'une fois dans ſes yeux qu'il rouloit quelques penſées chagrinantes au fond de l'ame. Ceux qui l'avoient connu dans la ville ; avant qu'il s'adreſſât à nous, lui faiſoient de ſanglans reproches, non pas préciſément de ce qu'il changoit de Religion ; mais de ce qu'il ſe faiſoit diſciple des Docteurs *Pranguis*, lui qui étoit d'une des meilleures *Caſtes* de tout le pays. C'étoit en effet cette idée du *Pranguiniſme*, qui lui cauſoit toute ſa peine. Dès que nous le ſçûmes, nous prîmes la réſolution de l'envoyer dans le Maduré ſe faire baptiſer par quelqu'un de ceux qui y vivent ſous l'habit de

Sanias. (1) Nous lui dîmes donc que nous n'étions que les *Gouroux* ou les Docteurs des *Castes* basses, qui sont sur les côtes, & qu'il lui convenoit à lui, qui étoit homme de qualité, de s'adresser aux Docteurs des hautes *Castes*, qui sont dans les terres, & de se mettre au nombre de leurs disciples; qu'il trouveroit dans le Maduré ces Docteurs, qui lui enseigneroient la Loi du vrai Dieu; qu'il les allât trouver; & qu'après avoir achevé de l'instruire, ils le mettroient au nombre des fideles. Ce bon homme qui avoit pris amitié pour nous, eut beaucoup de peine à se déterminer sur le parti que nous lui proposions: mais enfin comme nous lui persuadâmes que c'étoit son avantage, il nous crut, & s'en alla trouver un de nos Peres de la Mission de Maduré, qui le baptisa & le renvoya ensuite dans son pays travailler à la conversion de ses parens, pour lesquels il nous parut avoir beaucoup de zele & de tendresse.

J'avançois cependant dans l'étude de la langue Malabare, & le desir d'entrer au plutôt dans la Mission de Maduré,

(1) C'est le nom qu'on donne aux Religieux des Indes.

faiſoit que je tâchois d'y paroître bien plus ſçavant encore, que je n'étois en effet. J'en fus puni : car l'opinion qu'on eut de mon habileté retarda mon départ au lieu de l'avancer. Le Pere Emmanuel Lopés, dont j'ai parlé au commencement de cettre lettre, étant tombé malade ſur la fin du mois de Février, & ne ſe trouvant perſonne qui put deſſervir ſes Egliſes pendant le carême qui approchoit, le Pere Provincial m'appella au *Topo*, & me propoſa d'aller paſſer le carême au nord de la côte de *Travancor*, pour avoir ſoin du Pere malade, & aider les fidéles en ſon abſence, m'engageant ſa parole qu'après Pâques immédiatement il m'envoyeroit dans la Miſſion de Maduré, qui faiſoit l'objet de tous mes vœux. Je repreſentai que je n'étois guere capable encore d'une pareille commiſſion, ſur-tout dans le temps de carême & de Pâques, où il faut confeſſer tout le monde : que pour les Egliſes qui ſont au nord du Royaume de *Travancor*, je ne pouvois pas abſolument m'en charger, parce que la langue Malabare y eſt fort corrompue & mêlée avec la langue qu'on nomme *Malcamel :* que ſi cependant on manquoit d'ouvriers pour aſſiſter les Chré-

tiens dans le temps Paſchal, je croyois qu'on pouvoit prendre un tempérament, qui étoit d'envoyer au nord du Royaume de *Travancor* un des Peres, qui travailloit à la côte de la Pêcherie, & de me faire occuper ſa place, parce que les Chrétiens de cette côte parlant fort diſtinctement la langue *Tamul*, je pouvois les entendre, & me faire entendre auſſi plus facilement. Le Pere Provincial agréa la propoſition, & m'envoya à *Tala*, ſur la côte de la Pêcherie.

Je me mis en chemin, & je remarquai dans mon voyage de terre, deux choſes que je n'avois point obſervées, quand je doublai par mer le cap de Comorin. La premiere, eſt une Egliſe bâtie en l'honneur de la Sainte Vierge, ſur la pointe méridionale de ce cap, & au-deſſous de cette pointe un rocher, qui s'avance dans la mer, & qui y forme une eſpece d'iſle : c'eſt ſur ce rocher que ſe retirerent autrefois les Chrétiens de la côte de la Pêcherie, pour éviter la fureur des Maures, qui les pourſuivoient vivement. Ce lieu leur ſervit d'azile pluſieurs mois, pendant leſquels ils ne ſe nourrirent que du poiſſon qu'ils pêchoient, & des coquillages qu'ils pouvoient ramaſſer au pied de

ce rocher. Depuis on y a planté une croix, qui se découvre de fort loin. La seconde chose que je remarquai, est un grand pagode de pierre, qui est un peu plus avant dans les terres que l'Eglise de la sainte Vierge, quoiqu'il soit sur la même pointe. Comme ce pagode est nord & sud, & directement opposé aux montagnes qui séparent le Royaume de *Travancor* de celui de Maduré, si l'on tiroit une ligne à travers le Pagode & ces montagnes, qui n'en sont éloignées que d'une lieue & demie, on auroit une division juste de ces deux Royaumes, dont celui de *Travancor* s'étend le long de la côte occidentale, celui de Maduré sur la côte orientale, mais bien plus avant dans les terres du côté du nord.

C'est précisément au cap de Comorin que commence la côte de la Pêcherie, si fameuse par la pêche des perles. Elle forme une espece de baye, qui a plus de quarante lieues depuis le cap de Comorin, jusqu'à la pointe de *Ramanancor*, où l'isle de Ceylan est presque unie à la terre ferme, par une chaîne de rochers que quelques Européens appellent le pont d'Adam. Les Gentils racontent, que ce pont est l'ouvrage des

Singes du temps passé. Ils se persuadent que ces animaux plus braves & plus industrieux que ceux d'aujourd'hui, se firent un passage de la terre ferme en l'isle de Ceylan; qu'ils s'en rendirent maîtres, & délivrerent la femme d'un de leurs Dieux qui y avoit été enlevée. Ce qui est certain, c'est que la mer dans sa plus grande hauteur, n'a pas plus de quatre à cinq pieds d'eau en cet endroit-là; de sorte qu'il n'y a que des chaloupes, ou des bâtimens forts plats, qui puissent passer entre les intervalles de ces rochers. Toute la côte de la Pêcherie est inabordable aux vaisseaux d'Europe, parce que la mer y brise terriblement, & il n'y a que *Tutucurin* où les navires puissent passer l'hyver, cette rade étant couverte pas deux Isles, qui en font la sûreté. Comme la côte de la Pêcherie est renommée par tout le monde, je m'imaginois y trouver plusieurs grosses & riches bourgades: il y en avoit autrefois un grand nombre, mais depuis que la puissance des Portugais s'est affoiblie dans les Indes, & qu'ils n'ont plus été en état de protéger cette côte, tout ce qui s'y trouvoit de considérable a été abandonné & détruit. Il ne reste aujourd'hui que

de miſérables villages, dont les principaux ſont *Tala*, *Manapar*, *Alandaley*, *Pundicael*, & quelques autres. J'excepte toujours *Tutucurin*, qui eſt une ville de plus de cinquante mille habitans, partie Chrétiens & partie Gentils.

Quand les Portugais parurent dans les Indes, les *Paravas*, qui ſont les peuples de la côte de la Pêcherie, gémiſſoient ſous la domination des Maures, qui s'étoient en partie rendus maîtres du Royaume de Maduré. Dans cette extrêmité, leur chef reſolut d'implorer le ſecours des Portugais, & de ſe mettre avec toute ſa *Caſte* ſous leur protection. Les Portugais, qui ont toujours eu beaucoup de zèle pour l'établiſſement de la Religion Chrétienne, la leur accorderent: mais à condition qu'ils embraſſeroient le Chriſtianiſme, à quoi les *Paravas* s'obligerent. Dès que ce traité eut été conclu, les Portugais chaſſerent les Maures de tout le pays, & y firent divers établiſſemens. Ce fut alors que la côte de la Pêcherie devint une floriſſante Chrétienté par les travaux ſi connus de ſaint François-Xavier, qui bâtit par-tout des Egliſes; que nos Peres ont cultivées depuis ce temps-là avec un très-grand ſoin. La liberté que

les *Parayas* avoient sous les Portugais, de trafiquer avec leurs voisins, les rendoit riches & puissans; mais depuis que cette protection leur a manqué, ils se sont vus bientôt opprimés, & réduits à une extrême pauvreté. Leur plus grand commerce aujourd'hui vient de la pêche du poisson, qu'ils transportent dans les terres, & qu'ils échangent avec le ris & les autres provisions nécessaires à la vie, dont cette côte est presque entiérement dépourvue, n'étant couverte que de bois épineux & d'un sable aride & brûlant; car c'est uniquement ce que je trouvai dans l'espace de douze lieues, depuis le cap de Comorin jusqu'à *Tala*, avec sept ou huit bourgades, qui ont chacune une Eglise dépendante de celle de *Talà*.

Je ne pus voir la misere ou vivent ces pauvres Chrétiens, dont on m'avoit chargé, sans en être attendri. Je tâchai d'adoucir leurs peines, qui ne sçauroient manquer d'être très-méritoires, à en juger par la vivacité de leur foi, & par leur attachement simple & fervent à toutes les pratiques de piété, que les Peres Portugais de notre Compagnie ont eu soin d'introduire parmi eux. Une des choses qui contribue le plus à rendre cette Chrétienté si distin-

guée entre toutes les autres, c'eſt le ſoin qu'on prend d'enſeigner de très-bonne heure la doctrine Chrétienne aux plus petits enfans. Cette ſainte coutume s'eſt conſervée inviolablement en ce pays-là depuis le temps de ſaint François-Xavier. Il étoit perſuadé que la Foi ne pouvoit manquer de jetter de profondes racines dans le cœur des habitans, ſi dès la premiere enfance on les inſtruiſoit bien des Myſteres & des préceptes de notre Religion. La ſuite a fait voir qu'il ne ſe trompoit pas; car nulle part ailleurs dans les Indes, on ne trouve ni plus de crainte de Dieu, ni plus d'attachement au Chriſtianiſme que chez les *Paravas*. Depuis qu'un enfant commence, pour ainſi dire, à bégayer, juſqu'à ce qu'il ſe marie, il eſt obligé de ſe rendre tous les jours à l'Egliſe; les filles le matin au ſoleil levé, les garçons le ſoir au ſoleil couché. Ils recitent d'abord tous enſemble les Prieres ordinaires du matin & du ſoir, après quoi ſe partageant en deux cœurs, & demeurant tous aſſis à terre, deux des plus habiles de chaque cœur ſe levent au milieu de l'Egliſe, & par forme de demandes & de réponſes, répétent toute la doctrine Chrétien-

ne. Après cette premiere répétition, où il n'y a qu'eux qui parlent, ils interrogent ceux des deux cœurs, qui les ont écoutés, lesquels tous ensemble répondent à la demande qu'on leur fait. Au reste cette doctrine Chrétienne comprend non-seulement l'explication des Mysteres & des préceptes de la Religion, mais encore comme j'ai dit, la maniere de se confesser & de communier, & des méthodes pour bien faire toutes les autres actions, auxquels ces fervens Chrétiens se trouvent ainsi accoutumés presque avant l'usage de la liberté & de la raison. La doctrine Chrétienne étant achevée, on se remet à genoux, pour faire un acte de contrition, & après avoir recité le *Salve Regina*, & la Priere à l'Ange Gardien, on demande la bénédiction de Notre-Seigneur, & de la sainte Vierge, & l'on se retire. Cette pratique s'observe non-seulement dans les lieux où les Peres font leur demeure, mais encore dans toutes les autres bourgades, où les Chefs, comme les Vicaires de chaque Eglise, assemblent les enfans & leur font faire assiduement tout ce que je viens de marquer.

Comme les Peres, qui cultivent cette grande Chrétienté, ne sont pas en fort

grand nombre, les fideles commencent dès les premiers jours du Carême à s'acquitter du devoir Paſchal. Ainſi après avoir pris à *Tala* les connoiſſances néceſſaires, je commençai la viſite de mes Egliſes pour préparer tout le monde à la confeſſion & à la communion. Ayant remarqué qu'une Egliſe fort ancienne de la petite bourgade de *Cuttangeli* menaçoit ruine, & qu'on n'y étoit pas en ſûreté, j'en fis bâtir une nouvelle. Je fatiguai beaucoup dans mes tournées, & je fus plus d'une fois en danger d'être dévoré par les tygres qui ſortent des bois pour chercher de l'eau. On ne ſçauroit croire le déſordre que ces bêtes féroces ont fait cette année ſur toute la côte. Outre le bétail qu'ils ont enlevé, on compte plus de ſoixante & dix perſonnes qui ont diſparu, & qui ont été apparemment dévorées par ces cruels animaux. On les voyoit s'approcher, ſur le ſoir, des étangs qui ſont pour l'ordinaire aſſez près des villages : malheur alors au bétail, aux enfans & même aux hommes, qui ſe trouvoient à leur portée. Rien ne leur échappoit. La crainte qu'on en avoit, étoit devenue ſi grande que toutes les nuits on faiſoit la garde dans les villages & l'on

y allumoit des grands feux. Perſonne n'oſoit ſortir de ſa maiſon durant les ténébres, ni ſe mettre en chemin; il n'étoit pas même trop ſûr de marcher le jour, à moins qu'on ne fût bien accompagné. Cela ne m'empêcha pas pourtant de traverſer plus d'une fois durant la nuit de grandes forêts, pour aller adminiſtrer les Sacremens à de pauvres moribonds qui ne pouvoient pas attendre. Je prenois la précaution de me faire eſcorter par quelques Chrétiens, les uns portant des torches allumées, & les autres battant le tambour, dont le bruit épouvante les tygres & les met en fuite. Une choſe qui doit paroître extraordinaire & qui ne peut venir que d'une protection de Dieu toute particuliere, c'eſt que dans tout le carnage qu'ont fait depuis un an ces redoutables animaux, aucun Chrétien n'a peri. On a même pris garde que les Gentils ſe trouvant avec les Chrétiens, les tygres dévoroient les Idolâtres ſans faire aucun mal aux fideles; ceux-ci trouvant des armes ſûres dans le ſigne de la Croix, & dans les ſaints Noms de Jeſus & de Marie; ce que les Gentils voyant avec admiration ils ont commencé auſſi à ſe ſervir des

mêmes armes pour éviter la fureur des tygres, & ſe préſerver du danger.

Le bois infeſté par les tygres regne pendant cinq ou ſix lieues, le reſte de la côte n'eſt que ſable, mais un ſable qui fatigue extrêmement les voyageurs. J'éprouvai encore-là les ſoins de la divine Providence. Je marchois le long de la mer pendant une nuit fort obſcure, accompagné de deux de mes Catéchiſtes, & je me trouvai ſur le bord d'une petite riviere que j'avois traverſée quelque-temps auparavant ſans aucun danger. Avançant comme pour paſſer ce gué, je tombai tout à coup avec le Catéchiſte qui me ſoutenoit, dans un grand fond que la marée avoit creuſé en mangeant & emportant le ſable. Nous nous ſerions noyés dans cette eſpece d'abîme ſans la main de Dieu qui nous ſoutint. Nous en fûmes quittes pour être bien mouillés, ce qui ne nous empêcha pas de continuer notre route juſqu'à la plus prochaine Egliſe où nous rendîmes graces à Notre Seigneur, de nous avoir délivrés de ce danger.

Après avoir viſité les Egliſes de mon diſtrict, je revins la Semaine Sainte à *Tala*, où un grand nombre de Chrétiens ſe rendirent de diverſes bourgades

des environs. Je travaillai beaucoup pendant tout ce saint temps, les confessions me fatiguoient extraordinairement par la difficulté que j'avois à les entendre; car ces peuples parlent avec une viteſſe ſurprenante, ou peut-être que cela me paroiſſoit ainſi, parce que je n'avois pas encore l'oreille bien faite à leur langue. Les larmes me venoient quelquefois aux yeux, quand ne pouvant comprendre ce qu'ils me diſoient, il falloit les faire recommencer juſqu'à trois & quatre fois; ce que ces bonnes gens faiſoient avec une patience merveilleuſe, cherchant même les mots & les tours les plus aiſés pour s'exprimer. Outre le travail des confeſſions, j'avois celui de la prédication, & comme il m'étoit impoſſible de parler encore ſur le champ, j'étois obligé de préparer & d'apprendre par cœur ce que je devois dire. Cependant quoique je fiſſe une infinité de fautes, ſoit dans le tour de la langue, ſoit dans la prononciation, qui eſt très-difficile; ils ne paroiſſoient point rebutés de m'entendre, aimant mieux, diſoient-ils ouir quatre paroles de la bouche des Peres, quoique mal arrangées & mal prononcées, que les grands diſcours que leurs Catechiſtes leur auroient pu faire.

Je fis dresser en divers endroits de la bourgade, plusieurs petits reposoirs, & le Jeudi-Saint, sur le soir, nous y allâmes tous en procession faire les stations de la Passion. A chaque station on faisoit tout haut des prieres & des actes conformes au Mystere qu'on venoit honorer. Les stations achevées nous retournâmes à l'Eglise qui se trouva trop petite pour la grande multitude de Chrétiens qui s'y étoient rendus de tous côtés. Je sortis, & tout le peuple s'étant rangé dans la place vis-à-vis l'Eglise : mon Catéchiste raconta fort au long l'histoire de la Passion de notre-Seigneur. Je fis ensuite, le crucifix à la main, un petit discours, dans lequel je tâchai de leur inspirer des sentimens de pénitence & d'amour envers notre divin maître. Il étoit assez avant dans la nuit lorsqu'on se sépara. Le lendemain on revint pour les cérémonies du Vendredi-Saint, que nous fîmes toutes, excepté celles de la Messe, car il n'est pas permis, dans ces Eglises, de garder, du Jeudi au Vendredi, une hostie consacrée, à cause des soudaines irruptions que les Gentils, qui viennent du milieu des terres, font quelquefois sur les Chrétiens. Ce fut à l'adoration de la croix qu'il m'eût été

bien difficile de retenir mes larmes, les voyant couler en abondance des yeux de la plûpart de nos fervens Chrétiens. Jesus-Christ eût été là présent attaché sur la croix, qu'ils n'eussent pas embrassé ses genoux avec plus de démonstrations de reconnoissance & de tendresse. Nous exposâmes l'après-diné une représentation du saint Suaire, tel qu'on le montre dans plusieurs Eglises d'Europe; il y eut encore bien des pleurs répandues à cette pieuse cérémonie. Je parlai aussi un moment sur ce triste sujet, & l'on fit des prieres & des chants en l'honneur de la Passion de Notre-Seigneur. J'employai le Samedi-Saint, le jour de Pâques & le reste des fêtes à confesser ceux qui ne s'étoient pas encore acquittés de ce devoir; après quoi je partis pour faire une seconde fois la visite de mes Eglises, & travailler plus à loisir que la premiere à l'instruction de ceux dans qui j'avois trouvé quelque ignorance. Mais le jour même que je m'étois mis en chemin, je reçus une Lettre du Pere Provincial, qui m'ordonnoit de remettre le soin de cette Mission à deux Peres qu'il y envoyoit, & de me préparer selon sa promesse à entrer incessamment dans celle de Maduré.

Dès que j'eus lu la lettre, je me rendis au *Topo* pour recevoir les ordres & les dernieres inſtructions de mon Supérieur. Il me les donna, & je pris la route de Maduré. Après avoir traverſé de nouveau le cap de Comorin, je vins par *Talz*, *Manapar*, *Alandaley* & *Punicael*, me rendre à *Tutucurin*. Cette ville eſt preſque à une égale diſtance du cap de Comorin & du paſſage de *Ramanancor*. Comme *Punicael* eſt ſur le bord d'une petite riviere qui a deux embouchures, on va aiſément par eau delà à *Tutucurin*. Pour cela il n'y a qu'à obſerver le temps des marées; pendant le flux, on remonte de *Punicael*, qui eſt à la premiere embouchure, juſqu'au confluent des deux bras de la riviere: au reflux, on deſcend juſqu'à la ſeconde embouchure, où ſe trouve *Tutucurin*.

Tutucurin paroît, à ceux qui y abordent par mer, une fort jolie ville. On découvre divers bâtimens aſſez élevés dans les deux iſles qui la couvrent, une petite fortereſſe que les Hollandois ont bâtie depuis quelques années pour ſe mettre à couvert des inſultes des Gentils qui viennent des terres, & pluſieurs grands magaſins bâtis ſur le bord de

l'eau, qui font un assez bel aspect. Mais dès qu'on a mis pied à terre, toute cette beauté disparoît, & l'on ne trouve plus qu'une grosse bourgade presque toute bâtie de *palhotes*. Les Hollandois tirent de *Tutucurin* des revenus considérables, quoiqu'ils n'y soient pas absolument les maîtres. Toute la côte de la Pêcherie appartient en partie au Roi de *Maduré*, & en partie au Prince de *Marava*, qui a secoué depuis peu le joug de Maduré, dont il étoit tributaire auparavant. Les Hollandois voulurent, il y a quelques années, s'accommoder avec le Prince de *Marava*, de ses droits sur la côte de la Pêcherie, & sur tout le pays qui en dépend. Ils lui envoyerent pour cela une célebre ambassade avec de magnifiques présens. Le Prince reçut les présens, & donna de grandes espérances, dont on n'a vu jusqu'à présent aucun effet.

Les Hollandois, sans être maîtres de la côte, n'ont pas laissé d'agir souvent à-peu-près comme s'ils l'étoient. Il y a quelques années qu'ils enleverent les Eglises des pauvres *Paravas* pour en faire des magasins, & les maisons des Missionnaires pour y loger leurs Facteurs. Les Peres furent obligés de se retirer

dans les bois, où ils ſe firent des huttes pour ne pas abandonner leur troupeau dans un ſi preſſant beſoin. Il eſt vrai que les *Paravas* montrerent en cette occaſion une fermeté inébranlable & un attachement inviolable pour leur Religion. On les voyoit tous les Dimanches ſortir en foule de *Tutucurin*, & des bourgades, pour aller entendre la Meſſe dans les bois. Les Peres y exerçoient, au milieu des Gentils, les fonctions de leurs miniſteres plus librement, qu'ils n'euſſent fait auprès des Hollandois. Le zele des *Paravas* choqua apparemment quelques-uns de ces Meſſieurs ; ils ſe mirent en tête de les pervertir, & de leur faire embraſſer leur Religion. Dans cette vue, ils appellerent de Batavia un Miniſtre pour inſtruire, diſoient-ils, ces pauvres abuſés; mais la tentative réuſſit mal. Dès la premiere conférence que le Chef de la *Caſte* des *Paravas* eut avec le Prédicant, il le confondit par ce raiſonnement. *Vous devez ſçavoir, Monſieur*, lui dit-il, *que quoique notre Caſte eût embraſſé la Religion Catholique avant la venue du grand Pere dans les Indes* (c'eſt de Saint François Xavier qu'il parloit), *nous n'étions Chrétiens que de nom, mais Gentils en effet. La foi que*

nous professons, ne prit racine dans nos cœurs, que par la force & par le nombre des miracles que notre saint Apôtre opéra dans tous les lieux de cette Caste. C'est pourquoi avant que vous nous parliez de changer de Religion, il faut, s'il vous plaît, que premierement vous fassiez à nos yeux, non pas seulement autant de miracles qu'en a fait le grand Pere, mais beaucoup davantage, puisque vous voulez nous prouver que la loi que vous nous apportez est meilleure que celle qu'il nous a enseignée. Ainsi, commencez par ressusciter du moins une douzaine de nos morts, car saint François Xavier en a ressuscité cinq ou six dans cette côte ; guérissez tous nos malades, rendez notre mer une fois plus poissonneuse qu'elle n'est, & quand cela sera fait, nous verrons ce qu'il y aura à vous répondre. Le pauvre Ministre ne sçachant que repliquer à ce discours, & voyant d'ailleurs cet air de fermeté & de raison, qu'il n'attendoit pas dans des Pêcheurs, ne songea qu'à se rembarquer au plus vîte. Mais, avant que de le laisser partir, on voulut voir si la violence n'auroit pas plus de pouvoir que l'exhortation. On se mit donc en devoir de forcer les *Paravas* d'aller au Prêche. Le Chef de la *Caste* eut le courage de faire afficher

un écrit à la porte de la loge Hollandoise, par lequel il déclaroit que si quelque *Paravas* alloit au Temple des Hollandois, il seroit traité à l'heure même comme rebelle à Dieu & traitre à la Nation. Personne ne fut tenté d'y aller, excepté un seul. C'étoit un homme riche & puissant, dont la fortune dépendoit des Hollandois, & qui fut assez lâche, de peur de s'attirer leur disgrace, de s'y trouver une fois.

On en avertit le Chef de la *Caste* des *Paravas*, lequel résolut d'en faire un exemple. Il mit donc ses gens sous les armes, se saisit des avenues, afin qu'à la sortie du Temple, le coupable ne pût lui échapper. Dès qu'il parut, il le fit mettre à mort. Les Hollandois voulurent se mettre en devoir de le secourir; mais ils n'y furent pas à temps, & ils furent obligés eux-mêmes de se retirer pour ne pas irriter des peuples qui étoient résolus de conserver leur Religion aux dépens de leur vie.

Ces persécutions ont cessé par la grace de Dieu; il est venu des Directeurs plus doux & plus raisonnables, qui bien loin d'inquiéter ces peuples sur leur Religion, & de leur faire violence, ont consenti que leurs anciens Pasteurs re-

vinſſent demeurer dans les bourgades, & continuaſſent les mêmes fonctions qu'ils avoient toujours faites depuis ſaint François Xavier. Au reſte, je dois rendre cette juſtice à Meſſieurs les Directeurs d'aujourd'hui, que j'en ai trouvé parmi eux de très-honnêtes gens, qui gagnoient l'affection des peuples, & ſe faiſoient aimer des Miſſionnaires ; leſquels, de leur côté, leur rendoient dans l'occaſion des ſervices aſſez importans.

Pour ce qui regarde le commerce des Hollandois ſur cette côte, outre les toiles qu'on leur apporte de Maduré, & qu'ils échangent avec le cuir du Japon, & les Epiceries des Moluques, ils tirent un profit conſidérable de deux ſortes de Pêches qui ſe font ici, celle des perles & celle des *Xanxus*. Les *Xanxus* ſont de gros coquillages ſemblables à ceux avec leſquels on a coutume de peindre les Tritons. Il eſt incroyable combien les Hollandois ſont jaloux de ce commerce ; il iroit de la vie pour un Indien qui oſeroit en vendre à d'autres qu'à la Compagnie de Hollande. Elle les achete preſque pour rien, & les envoye dans le Royaume de Bengale, où ils ſe vendent fort cher. On

ſcie

ſcie ces coquillages ſelon leur largeur : comme ils ſont ronds & creux quand ils ſont ſciés, on en fait des braſſelets, qui ont autant de luſtre que le plus brillant ivoire. Ceux qu'on pêche ſur cette côte, dans une quantité extraordinaire, ont tous leurs volutes de droite à gauche. S'il s'en trouvoit quelqu'un qui eût ſes volutes de gauche à droite, ce ſeroit un tréſor que les Gentils eſtimeroient des millions ; parce qu'ils s'imaginent que ce fut dans un *Xanxus* de cette eſpece qu'un de leurs Dieux fut obligé de ſe cacher, pour éviter la fureur de ſes ennemis qui le pourſuivoient par mer.

La pêche des perles enrichit la compagnie de Hollande d'une autre maniere. Elle ne fait pas pêcher pour ſon compte, mais elle permet à chaque habitant du pays, Chrétien, Gentil ou Mahometan, d'avoir pour la pêche autant de bateaux que bon lui ſemble, & chaque bateau lui paye ſoixante écus & quelquefois davantage. Ce droit fait une ſomme conſidérable ; car il ſe préſentera quelquefois juſqu'à ſix ou ſept cens bateaux pour la pêche. On ne permet pas à chacun d'aller travailler indifféremment où il lui plaît, mais on marque l'endroit deſ-

tiné pour cela. Autrefois dès le mois de Janvier les Hollandois déterminoient le lieu & le temps où la pêche se devoit faire cette année-là, sans en faire l'épreuve auparavant ; mais comme il arrivoit souvent que la saison ou le lieu marqué n'étoit pas favorable, & que les huîtres manquoient, ce qui causoit un notable préjudice après les grandes avances qu'il avoit fallu faire, on a changé de méthode, & voici la regle qu'ils observent aujourd'hui.

Vers le commencement de l'année, la compagnie envoye dix ou douze bateaux, au lieu où l'on a dessein de pêcher. Ces bateaux se séparent en diverses rades, & les plongeurs pêchent chacun quelques milliers d'huîtres, qu'ils apportent sur le rivage. On ouvre chaque millier à part, & on met aussi à part les perles qu'on en tire. Si le prix de ce qui se trouve dans un millier monte à un écu ou au-delà, c'est une marque que la pêche sera en ce lieu-là très-riche & très-abondante : mais si ce qu'on peut tirer d'un millier n'alloit qu'à trente sols, comme le profit ne passeroit pas les frais qu'on seroit obligé de faire, il n'y auroit point de pêche cette année-là. Lorsque l'épreuve réussit & qu'on a

publié qu'il y aura pêche, il se rend de toutes parts sur la côte, au temps marqué, une affluence extraordinaire de peuple & de bateaux, qui apportent toutes sortes de marchandises. Les Commissaires Hollandois viennent de *Colombo* capitale de l'isle de Ceylan, pour présider à la pêche. Le jour qu'elle doit commencer, l'ouverture s'en fait de grand matin par un coup de canon. Dans ce moment tous les bateaux partent & s'avancent dans la mer, précédés de deux grosses chaloupes Hollandoises, qui mouillent l'une à droite & l'autre à gauche pour marquer les limites du lieu de la pêche, & aussi-tôt les plongeurs de chaque bateau se jettent à la hauteur de trois, quatre & cinq brasses. Un bateau a plusieurs plongeurs qui vont à l'eau tour-à-tour : aussi-tôt que l'un revient, l'autre s'enfonce. Ils sont attachés à une corde dont le bout tient à la vergue du petit bâtiment, & qui est tellement disposée, que les matelots du bateau, par le moyen d'une poulie, la peuvent aisément lâcher ou tirer, selon le besoin qu'on en a. Celui qui plonge a une grosse pierre attachée au pied, afin d'enfoncer plus vîte, & une espece de sac à sa ceinture pour mettre les huî-

tres qu'il pêche. Dès qu'il eſt au fond de la mer, il ramaſſe promptement ce qu'il trouve ſous ſa main, & le met dans ſon ſac. Quand il trouve plus d'huîtres qu'il n'en peut emporter, il en fait un monceau, & revenant ſur l'eau pour prendre haleine, il retourne enſuite, ou envoye un de ſes compagnons le ramaſſer. Pour revenir à l'air, il n'a qu'à tirer fortement une petite corde, différente de celle qui lui tient le corps, un matelot qui eſt dans le bateau, & qui tient l'autre bout de la même corde pour en obſerver le mouvement, donne auſſi-tôt le ſignal aux autres, & dans ce moment on tire en haut le plongeur, qui pour revenir plus promptement détache, s'il peut, la pierre qu'il avoit au pied. Les bateaux ne ſont pas ſi éloignés les uns des autres, que les plongeurs ne ſe battent aſſez ſouvent ſous les eaux, pour s'enlever les monceaux d'huîtres qu'ils ont ramaſſés.

Il n'y a pas long-temps qu'un plongeur, ayant vu qu'un de ſes compagnons lui avoit volé ainſi pluſieurs fois de ſuite ce qu'il avoit eu bien de la peine à recueillir, jugea à propos d'y mettre ordre. Il lui pardonna la premiere & la ſeconde fois; mais voyant qu'il conti-

nuoit à le piller, il le laiſſa plonger le premier, & l'ayant ſuivi de près avec un couteau à la main, il le maſſacra ſous les eaux, & l'on ne s'apperçut de ce meurtre que lorſqu'on retira le corps de ce malheureux, ſans vie & ſans mouvement. Ce n'eſt pas-là ce qu'on a le plus à craindre dans cette pêche. Il court en ces mers des *requins* ſi forts & ſi terribles, qu'ils emportent quelquefois & le plongeur & ſes huîtres, ſans qu'on en entende jamais parler.

Quant à ce que l'on dit de l'huile que les plongeurs mettent dans leur bouche, ou d'une eſpece de cloche de verre, dans laquelle ils ſe renferment pour plonger, ce ſont des contes de perſonnes qui veulent rire, ou qui ſont mal inſtruites. Comme les gens de cette côte s'accoutument dès l'enfance à plonger & à retenir leur haleine, ils s'y rendent habiles, & c'eſt ſuivant leur habileté qu'ils ſont payés. Avec tout cela le métier eſt ſi fatigant, qu'ils ne peuvent plonger que ſept ou huit fois par jour. Il s'en trouve qui ſe laiſſent tellement tranſporter à l'ardeur de ramaſſer un plus grand nombre d'huîtres, qu'ils en perdent la reſpiration & la préſence d'eſprit; de ſorte que ne pen-

ſant pas à faire le ſignal, ils ſeroient bientôt étouffés, ſi ceux qui ſont dans le bateau n'avoient ſoin de les retirer, lorſqu'ils demeurent trop long-temps ſous l'eau. Ce travail dure juſqu'à midi, & alors tous les bateaux regagnent le rivage.

Quand on eſt arrivé, le maître du bateau fait tranſporter dans une eſpece de parc les huîtres qui lui appartiennent, & les y laiſſe deux ou trois jours, afin qu'elles s'ouvrent, & qu'on en puiſſe tirer les perles. Les perles étant tirées & bien lavées, on a cinq ou ſix petits baſſins de cuivre, percés comme des cribles, qui s'enchâſſent les uns dans les autres, en ſorte qu'il reſte quelque eſpace entre ceux de deſſus & ceux de deſſous. Les trous de chaque baſſin ſont différens pour la grandeur, le ſecond baſſin les a plus petits que le premier, le troiſieme que le ſecond, & ainſi des autres. On jette dans le premier baſſin les perles groſſes & menues, après qu'on les a bien lavées comme j'ai dit. S'il y en a quelqu'une qui ne paſſe point, elle eſt cenſée du premier ordre ; & celles qui reſtent dans le ſecond baſſin ſont du ſecond ordre, & de même juſqu'au dernier baſſin, lequel

n'étant point percé, reçoit les ſemences de perles. Ces différens ordres font la différence des perles, & leur donnent ordinairement le prix, à moins que la rondeur plus ou moins parfaite, ou l'eau plus ou moins belle n'en augmente ou diminue la valeur. Les Hollandois ſe réſervent toujours le droit d'acheter les plus groſſes : ſi celui à qui elles appartiennent ne veut pas les donner pour le prix qu'ils en offrent, on ne lui fait aucune violence, & il lui eſt permis de les vendre à qui il lui plaît. Toutes les perles qu'on pêche le premier jour appartiennent au Roi de Maduré, ou au Prince de *Marava*, ſuivant la rade où ſe fait la pêche. Les Hollandois n'ont point la pêche du ſecond jour, comme on l'a quelquefois publié, ils ont aſſez d'autres moyens de s'enrichir par le commerce des perles. Le plus court & le plus sûr eſt d'avoir de l'argent comptant ; car pourvu qu'on paye ſur-le-champ, on a tout ici à fort grand marché.

Je ne parlerai point d'une infinité de vols & de ſupercheries qui ſe font dans cette pêche ; cela nous meneroit trop loin. Je vous dirai ſeulement qu'il regne pour l'ordinaire de grandes maladies ſur

cette côte au temps de la pêche ; soit à cause de la multitude extraordinaire de peuple qui s'y rend de toutes parts, & qui n'habite pas fort à l'aise ; soit à cause que plusieurs se nourrissent de la chair des huîtres, qui est indigeste & malfaisante ; soit enfin à cause de l'infection de l'air : car la chair des huîtres étant exposée à l'ardeur du soleil se corrompt en peu de jours, & exhale une puanteur, qui peut toute seule causer des maladies contagieuses.

La pêche qui s'est faite cette année à *Tutucurin* a été très-malheureuse. L'épreuve s'en étoit trouvée très-belle, & on y étoit accouru de toutes parts ; mais quand l'ouverture de la pêche se fit vers la fin du mois de Mars, on fut bien surpris de voir que tous les plongeurs ensemble n'avoient ramassé que deux ou trois milliers d'huîtres, & presque point de perles dedans. La désolation fut encore plus grande les jours suivans ; car comme si les huîtres avoient tout-à-coup disparu, on n'en trouva plus aucune. Plusieurs attribuerent cet accident aux courans, qui avoient apporté des sables & couvert les huîtres : quelques Chrétiens le regarderent comme un châtiment du Ciel. On avoit coutume, de

temps immémorial, de donner à l'Egliſe la plus prochaine de l'endroit où ſe faiſoit la pêche, les premieres perles que prenoient les pêcheurs Chrétiens. Mais cette année on réſolut de ne point ſe conformer à ce pieux uſage. Les inventeurs d'une pareille épargne n'en furent pas plus riches, & la pêche fut perdue au grand préjudice des Hollandois, des habitans de la côte & de tous les étrangers, qui avoient fait de très-grandes avances.

Pendant que je m'inſtruiſois ainſi des nouvelles du Pays, j'écrivis au Pere Xavier Borgheſe, (1) qui de tous les Miſſionnaires de Maduré étoit le plus proche de *Tutucurin*, pour l'informer de mon deſſein, le prier de m'envoyer des guides, & ſçavoir de lui comment je me comporterois à mon entrée dans une terre, qui faiſoit depuis long-temps l'objet de mes plus ardens deſirs. Ce Pere me répondit très-obligeamment qu'il ne s'en fieroit pas à des guides pour me conduire, & qu'il viendroit lui-même me prendre à *Tutucurin*, ſi le

(1) Il eſt de l'illuſtre maiſon des Princes Borgheſes d'Italie.

temps étoit propre à entrer dans le Maduré; mais que tout le Pays étant en armes, ce seroit s'exposer à un péril évident d'être volé ou massacré, que de se mettre alors en chemin. Il ajoutoit qu'on venoit d'arrêter prisonnier le Pere Bernard de Saa, son voisin, pour avoir converti un homme d'une haute *Caste*; qu'on l'avoit traîné devant les Juges, & qu'à force de coups on lui avoit fait sauter une partie des dents de la bouche, pendant qu'on déchiroit ses Catéchistes à coups de fouet; que dans tout le Pays l'émotion étoit générale contre les Chrétiens; enfin qu'étant lui-même en danger d'être pris à chaque moment, il n'avoit garde de conseiller à un étranger de se rendre auprès de lui dans une conjoncture si fâcheuse. Je fus touché de la persécution des Chrétiens; mais je le fus bien plus vivement, de ce qu'on m'empêchoit d'aller prendre part à leurs souffrances. Néanmoins sans me rebuter d'une réponse qui sembloit m'ôter toute espérance, je récrivis une seconde fois au Pere Borghese, & le suppliai de faire tous ses efforts pour me procurer l'entrée dans ma chere Mission: je lui ajoutai que s'il ne le vouloit pas, à quoi je

le conjurois de bien penſer devant Dieu, j'étois réſolu de m'embarquer pour aller chercher une autre porte, ou par le Royaume de *Tanjaour*, ou par quelque autre endroit que ce pût être, nul danger & nulle difficulté n'étant capable de m'arrêter. Cette ſeconde lettre tomba heureuſement entre les mains du Pere Bernard de Saa qui venoit d'être exilé pour la foi, après avoir été très-cruellement traité, comme je viens de le marquer. Il s'étoit retiré depuis deux ou trois jours à *Camien-naiken-patti*. Il y reçut ma lettre, & l'ouvrit ſuivant la permiſſion que lui en avoit donné le Pere Borgheſe. Voyant un homme déterminé à tout tenter & à tout ſouffrir, il crut qu'il étoit inutile de me faire aller chercher bien loin l'entrée d'une Miſſion, à la porte de laquelle je me trouvois, & que, danger pour danger, il valoit mieux que je me livraſſe à ceux du lieu où l'on me deſtinoit, qu'à d'autres où je périrois peut-être ſans aucun fruit. C'eſt ce qu'il m'écrivit en m'envoyant ſes Catéchiſtes, pour me ſervir de guides. L'arrivée de ces Chrétiens ſi attendus, & dont quelques-uns avoient beaucoup ſouffert pour la vraie Religion, me cauſa une joie des plus ſenſibles. Je

partis avec eux de *Tutucurin* sans différer. C'étoit sur le soir du Dimanche de la Très-Sainte Trinité, où j'avois lu à la Messe l'ordre que Notre Seigneur donna à ses Apôtres, d'aller par-tout le monde prêcher l'Evangile & baptiser les Nations. Je sortis de la Ville, comme pour aller confesser quelque malade; & à l'entrée de la nuit, me trouvant dans le bois, je quittai mon habit ordinaire de Jésuite, pour prendre celui des Missionnaires de Maduré. Les *Paravas* qui m'avoient accompagné jusques-là s'en retournerent, & je m'abandonnai à la conduite de mes guides, ou plutôt à celle de Notre Seigneur. Nous marchâmes presque toute la nuit dans une grande obscurité jusqu'au lever de la lune. Mes gens prétendoient laisser le chemin ordinaire, & me conduire au travers des bois, pour éviter une petite forteresse, dont la garnison a coutume de faire de grandes violences aux passans. Elle étoit alors beaucoup plus à craindre à cause des troubles du Royaume. Mais soit que mes guides sçussent mal les chemins détournés, ou que dans les ténébres ils se fussent trompés, nous nous trouvâmes, sans y penser, presqu'au pied de la forteresse, & contraints

de paſſer près le corps-de-garde qui étoit à la porte. Je pris ſur le champ mon parti, qui fut de ne montrer ni crainte ni défiance : je dis à mes conducteurs de s'entretenir entr'eux, comme s'ils euſſent été des gens de la bourgade voiſine. Ils ſuivirent mon conſeil, éleverent la voix, porterent même la parole à quelqu'un des gardes d'un air familier & délibéré, comme en Pays de connoiſſance. Ce ſtratagême réuſſit heureuſement; nous paſſâmes ſans que la penſée vînt à aucun des gardes, d'examiner davantage qui nous étions ; la Providence veillant ainſi ſur moi & ſur nos chers Miſſionnaires, à qui je portois de petits ſecours dont ils avoient un très-grand beſoin.

Le danger évité, nous continuâmes notre route, & nous arrivâmes un peu avant le jour à *Camien-naiken-patti*, où le Pere Bernard de Saa m'attendoit, avec une inquiétude d'autant plus grande, qu'il avoit appris que le jour d'auparavant on avoit commis un vol conſidérable ſur le chemin que je devois tenir. Je ne ſçaurois vous exprimer avec quelle tendreſſe j'embraſſai un Confeſſeur de Jeſus-Chriſt, ſorti tout récemment de la priſon, & de deſſous les coups des en-

nemis du nom Chrétien, ni ce que Dieu me fit ſentir de conſolation en prenant poſſeſſion de cette terre bénite, après tant de deſirs, de travaux, de courſes & de craintes de n'y arriver peut-être jamais. Ce ſeroit le lieu de vous mander l'hiſtoire de la nouvelle perſécution, & l'état où ſe trouvent aujourd'hui ces Egliſes : mais cette lettre n'eſt déja que trop longue, & vous me permettrez de remettre à la premiere que je me donnerai l'honneur de vous écrire pluſieurs choſes très-curieuſes. Je me recommande cependant plus que jamais à vos ſaints ſacrifices, moi & les diſciples que j'eſpere que le Seigneur va me donner, & je ſuis avec bien du reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Mauduit, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie.

A Pouleour, dans les Indes Orientales, le 29 de Septembre 1700.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

J'ai eu la consolation de recevoir deux de vos lettres; j'ai répondu à la premiere il y a déja plus d'un an, & je répondrai maintenant à la seconde qu'on m'a envoyée de *Pondichery*, où les vaisseaux du Roi sont heureusement arrivés depuis quelques jours. J'aurois bien souhaité vous écrire par les vaisseaux de la Compagnie royale des Indes, mais lorsqu'ils partirent, j'étois si occupé auprès des malades de l'escadre commandée par M. des Augers, que je ne pus trouver un seul moment pour le faire.

Je me rendis à *Pondichery* quelque temps après le départ de ces vaisseaux,

dans la vue de me consacrer entiérement à la pénible & laborieuse Mission de *Maduré*, & de me joindre au Pere Bouchet, qui y travaille depuis plusieurs années avec un zèle & un succès qu'on ne peut assez admirer. Je fis toutes les avances nécessaires pour l'exécution d'une si sainte entreprise ; mais Dieu qui avoit d'autres desseins sur moi & sur mes compagnons, ne permit pas que j'y réussisse.

Je ne me rebutai pourtant point, non plus que le Révérend Pere de la Breuille, Supérieur de nos Missions Françoises des Indes, avec lequel j'agissois de concert. Nous formâmes le dessein de porter la foi dans les royaumes voisins de celui de *Maduré*, & d'y établir une nouvelle Mission sur le modele de celle que nos Peres Portugais ont dans ce Royaume. Nos compagnons ayant approuvé cette résolution, nous ne cherchâmes plus que les moyens de faire réussir une œuvre si glorieuse à Dieu & si avantageuse à la Religion. Nous ne doutions pas qu'il ne se trouvât bien des obstacles à surmonter, mais vous sçavez, mon Révérend Pere, que les difficultés ne doivent jamais arrêter des Missionnaires, sur-tout après l'expérience que nous

avons, que Dieu par les grandes traverſes, prépare d'ordinaire aux plus heureux évenemens.

Le Pere Martin alla trouver le Révérend Pere Provincial de *Malabar*, qui le reçut avec beaucoup de bonté, & qui lui marqua un lieu où il pourroit aiſément s'inſtruire des coutumes du pays, & de la maniere dont il faut vivre parmi ces Nations les plus ſuperſtitieuſes qui aient jamais été. Pour moi je partis de *Pondichery* le 21 de Septembre de l'année 1699, pour aller au Petit Mont, à peu de diſtance de *Saint-Thomé*. Je fis ce voyage dans la vue d'y apprendre parfaitement la langue, de m'informer des lieux où nous pourrions établir la nouvelle Miſſion, & ſur-tout dans le deſſein d'y recueillir quelque étincelle du zèle ardent du grand Apôtre des Indes, ſaint Thomas, qui a ſanctifié le Petit-Mont par le ſéjour qu'on tient qu'il y a fait. Comme je n'y trouvai pas tous les ſecours qu'on m'y avoit fait eſpérer, je n'y demeurai que deux mois. Je revins à *Pondichery* pour paſſer de-là à *Couttour*, premiere réſidence de la Miſſion de *Maduré*, où je devois m'inſtruire de ce qui regardoit celle que nous voulions établir.

J'y arrivai en habit de *Sanias* (1) le ſeptieme de Décembre, veille de la Conception de la ſainte Vierge. Le Pere François Laynés que j'y trouvai me reçut avec des marques d'une charité ardente & d'une amitié ſincere. Je ne puis vous exprimer les ſentimens dont je fus pénétré dans cette ſainte maiſon, ni combien je fus édifié de la vie auſtere & pénitente qu'y menent nos Peres. Dieu répand de grandes bénédictions ſur leurs travaux ; j'ai tâché de les partager avec eux, & j'ai eu la conſolation d'adminiſtrer les Sacremens à un très-grand nombre de ces nouveaux Chrétiens, dont la ferveur & la piété me tiroient les larmes des yeux ; j'ai baptiſé à *Couttour* plus de cent perſonnes, & plus de huit cens à *Corali*, autre réſidence de cette Miſſion. Ce grand nombre vous ſurprendra peut-être, mais qu'eſt-ce en comparaiſon de ce que fait le Pere Laynés dans le *Maravas*, où il a baptiſé en ſix mois plus de cinq mille perſonnes. Il n'a pas tenu à moi ni à lui que je ne l'y aie accompagné, & que je ne me ſois dévoué à recueillir une moiſſon ſi

(1) C'eſt le nom qu'on donne aux Religieux des Indes.

abondante ; mais les ordres que j'avois ne me le permettoient pas. Je les ſuivis, & je partis au commencement de Juin 1700, pour aller du côté de *Cangibouram*, ville qui eſt au nord de *Pondichery*.

Sitôt que j'y fus arrivé, je commençai à travailler. Je vous dirai, mon cher Pere, pour votre conſolation, & pour celle des perſonnes qui s'intéreſſent à nos Miſſions, & qui veulent bien les ſoutenir par leurs charités, que deux Egliſes s'élevent déja à l'honneur du vrai Dieu au milieu d'une Nation enſevelie dans les plus épaiſſes ténebres de l'infidélité. Depuis trois mois & demi que je ſuis en ce pays, j'ai eu le bonheur de baptiſer près de ſix-vingt perſonnes. Jugez par ces heureux commencemens ce que nous pourrons faire dans la ſuite avec la grace de Dieu dans une Miſſion ſi féconde, ſi on nous envoie les ſecours qui nous ſont néceſſaires ; mais il faut pour cela des hommes de réſolution, & qui puiſſent faire de la dépenſe ; car on eſt obligé de garder ici bien plus de meſure que dans le *Maduré*, où le Chriſtianiſme eſt aujourd'hui très-floriſſant, & l'on doit s'attendre à ſouffrir bien des perſécutions, ſoit de la part des Gentils, ſoit d'ailleurs, ſi l'on ne s'obſerve, &

ſi l'on n'a un peu de quoi appaiſer la mauvaiſe humeur des grands du pays.

Comme la vie que l'on mene dans cette Miſſion eſt très-rude, je ſuis bien aiſe de vous avertir qu'il faut que ceux de nos Peres qui voudront venir prendre part à nos travaux, ſoient d'une ſanté forte & robuſte, car leur jeûne ſera continuel, & ils n'auront pour toute nourriture que du ris, des herbes & de l'eau. J'écris ceci ſans craindre qu'une vie ſi auſtere ſoit capable de les rebuter, & de les détourner de venir à notre ſecours, perſuadé au contraire que c'eſt ce qui les animera davantage à préférer cette Miſſion aux autres. Je ne doute point qu'ils n'y ſoient remplis de joie & de conſolation, du moins ſi j'en juge par mon expérience; car je puis vous aſſurer que je n'ai jamais été ſi content que je le ſuis avec mes herbes, mon eau & mon ris; c'eſt ſans doute une grace très-particuliere de Dieu. Aidez-moi, mon Révérend Pere, à l'en remercier, & faites qu'on nous envoie d'Europe tous les ſecours qui nous ſont néceſſaires par tant de différentes raiſons.

Vous penſerez peut-être comme beaucoup d'autres, que ce n'eſt pas aſſez ménager nos Miſſionnaires que de

les engager à une auſtérité de vie capable de les tuer ou de les épuiſer en peu de temps. Je vous répondrai en deux mots que ce genre de vie eſt abſolument néceſſaire pour gagner ces infideles qui ne feroient nulle eſtime ni de la loi du vrai Dieu, ni de ceux qui la prêchent, s'ils nous voyoient vivre avec moins d'auſtérité que ne vivent leurs *Brames* & leurs Religieux. Nous conſeillerez-vous de changer à cette condition? Qu'eſt-ce donc que notre vie, qu'il la faille tant ménager, après qu'un Dieu a bien voulu donner la ſienne, pour ſauver ceux auprès de qui nous travaillons? Quand on fait réflexion que l'enfer ſe remplit tous les jours, & que nous pouvons l'empêcher par la vie pénitente que nous menons, je vous aſſure qu'on n'a plus envie de l'épargner.

Quoique la vie des Miſſionnaires ſoit auſſi auſtere que je viens de vous le marquer, je vous répéte encore qu'ils ne laiſſent pas d'avoir de grandes dépenſes à faire, non pas pour leurs perſonnes, comme vous voyez, puiſqu'ils ne boivent point de vin, qu'ils ne mangent ni pain, ni viande, ni poiſſon, ni œufs, & qu'ils ſont vêtus d'une ſimple toile; mais pour les nou-

veaux établiſſemens qu'ils ſont obligés de faire, pour le bâtiment des égliſes qu'ils élevent au vrai Dieu dans ces terres infidelles, & ſur-tout pour l'entretien d'un grand nombre de Catéchiſtes qui ſont abſolument néceſſaires en ces pays. Un Catéchiſte eſt un homme que nous inſtruiſons à fond de nos myſteres, & qui va devant nous de village en village apprendre aux autres ce que nous lui avons appris. Il fait un regiſtre exact de ceux qui demandent le baptême, de ceux qui doivent approcher des ſacremens, de ceux qui ſont en querelle, de ceux dont la vie n'eſt pas exemplaire, & généralement de l'état du lieu où on l'envoie. Nous arrivons enſuite, & nous n'avons plus qu'à confirmer par quelques inſtructions ce que le Catéchiſte a enſeigné, & qu'à faire les fonctions qui ſont propres de notre miniſtere. Vous concevez par-là l'utilité & la néceſſité indiſpenſable des Catéchiſtes, & nous eſpérons que vous la voudrez bien faire comprendre à tous ceux qui s'intéreſſent à l'établiſſement de l'Évangile.

Je viens de recevoir des lettres de *Pondichery*, qui me marquent que trois nouveaux Miſſionnaires de notre Com-

pagnie y ſont arrivés pour paſſer à la Chine. Le récit qu'on leur a fait des bénédictions que Dieu donne à cette nouvelle Miſſion, & les grandes eſpérances que nous avons de convertir ces vaſtes pays, & de les gagner à Jeſus-Chriſt, a porté le Pere de la Fontaine, homme d'un mérite diſtingué, & l'un de ces trois Miſſionnaires, à demander de demeurer avec nous. Je ne doute pas que pluſieurs autres ne ſuivent ſon exemple, & ne viennent prendre part aux pénibles, mais ſalutaires travaux de cette Chrétienté naiſſante. Je vous prie de ne me pas oublier dans vos prieres, nous en avons plus beſoin que jamais, & d'être perſuadé que je ſuis avec reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Dolu, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie.

A Pondichery, le 4 d'Octobre 1700.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Je vous écris cette lettre par la voie d'Angleterre, en attendant que je le puiſſe faire plus au long, par les vaiſſeaux de la Royale Compagnie qui partiront au mois de Janvier. Je vous envoyerai par cette voie les lettres originales de ce qui ſe paſſe de plus édifiant en ces quartiers. Vous y verrez le commencement de la nouvelle Miſſion que nous avons entrepriſe ſur le modele de celle de *Maduré*, à deux journées d'ici, où ſe termine la Miſſion de nos Peres Portugais.

Le Pere Mauduit eſt le premier qui ſoit allé mettre la main à l'œuvre. Il a fait ſon noviciat dans le *Maduré* même, en

en vivant de ris & de légumes seulement, comme vivent nos Peres en ce Pays-là. Il a baptisé plus de sept cens personnes pendant cinq à six mois qu'il a demeuré avec eux, & depuis qu'il est allé prendre possession de la nouvelle vigne du Seigneur, il a baptisé plus de six-vingt personnes, parmi lesquelles il y a deux *Brames*, ce qui est une grande conquête. Il a obtenu des Seigneurs de ce Pays-là la permission de bâtir deux Eglises, qui sont à présent achevées. La vie qu'il mene est bien rude & bien austere, ce qui est nécessaire pour convertir ces Peuples; mais ce qui lui donne beaucoup de crédit & d'entrée par-tout, c'est qu'il a des *Brames* qui l'accompagnent & qui lui servent de Catéchistes.

Les vaisseaux du Roi nous ont apporté cette année les Peres Hervieu, de la Fontaine, & Noëlas, qui sont venus ici pour passer à la Chine. Le Pere de la Fontaine a été si édifié des travaux de nos Peres, & des grands biens qu'on fait en cette Mission, qu'il a pris la résolution de demeurer parmi-nous avec l'agrément des Supérieurs. Il s'applique actuellement à apprendre la langue du Pays, pour aller au plutôt joindre le

Pere Mauduit dans sa nouvelle Mission. La ferveur est présentement pour la Chine ; mais si nos Peres avoient la même idée que nous avons de la sainte Mission de *Maduré*, je ne doute pas qu'ils ne la préféraſſent aux Missions de la Chine & du Canada. J'ose même vous assurer que la vie, toute Apostolique qu'on y mene, les souffrances & les travaux continuels auxquels on est exposé, & les grands fruits qu'on y fait passent tout ce qu'on peut vous dire de ces célèbres Missions. Jugez-en par ce seul trait.

Depuis quatre ans & demi que le Pere Bouchet est dans l'Eglise d'*Aour* qu'il a fondée, il a baptisé plus de dix mille ames. C'est une chose charmante de voir la ferveur extraordinaire avec laquelle vivent ces nouveaux Chrétiens. Ils récitent tous les jours ensemble les Chapelets de Notre Seigneur & de la Sainte Vierge. Ils font le matin & le soir les prieres & l'examen, & quelques-uns même la méditation. Le Pere Martin, qui est depuis deux mois à *Aour* avec le Pere Bouchet, me mandoit après trois semaines de séjour, qu'il avoit baptisé plus de soixante personnes pour sa part, qu'il ne se passoit presque aucun jour qu'il n'y eût des baptêmes & des

mariages, & qu'il lui faudroit une relation entiere pour me raconter tous les biens & toutes les choſes édifiantes qu'il a vues dans cette Miſſion. S'il m'envoie l'ample récit qu'il m'a promis, je vous en ferai part.

Ce même Pere Martin entra dans la Miſſion de *Maduré* le jour de la ſainte Trinité 1699. A la premiere réſidence où il alla, il trouva un de nos Peres qui venoit d'être chaſſé de ſon Egliſe, & qu'on avoit ſi fort maltraité, qu'on lui avoit fait ſauter deux dents de la bouche à force de coups, parce qu'il avoit converti & baptiſé un homme d'une grande *Caſte*; c'eſt ainſi qu'ils appellent ce que les Juifs appelloient tribus.

J'ai reçu depuis peu une lettre du Pere Laynez, célèbre Miſſionnaire du *Maduré*. Il étoit allé, au commencement de cette année, ſecourir les Chrétiens de *Maravas*, où le vénérable Pere Jean de Brito a été martyriſé. Le Pere Laynez y a paſſé cinq mois dans des dangers continuels, couché à l'ombre de quelque arbre, ou au bord de quelque étang, où les naturels du pays viennent ſouvent ſe laver. Il les inſtruiſoit de nos myſteres; & Dieu donnoit tant de force & d'onction à ſes paroles, qu'en peu

de mois il a baptisé quatre à cinq mille Idolâtres, sans parler de plusieurs milliers de Chrétiens, auxquels il a administré les sacremens de la Pénitence & de l'Eucharistie. Il me marque qu'il ne sçait comment il a pu suffire à un travail si excessif. C'est ce Pere même qui, revenant l'année passée, d'assister les Chrétiens d'*Outremelour*, qui est la derniere résidence de *Maduré*, souffrit un tourment bien douloureux & bien extraordinaire. Il avoit obtenu du *Durey* ou Seigneur d'*Outremelour*, la permission de bâtir une église sur ses terres, vers le nord, & proche la célèbre ville de *Cangibouram*, qui est dans le Royaume de *Carnate*. Un Gouverneur l'ayant arrêté, à la sollicitation de quelques Gentils, ennemis de notre sainte Religion, ce barbare lâcha sur lui quelques soldats à grande gueule (c'est ainsi qu'on les appelle), qui, comme autant de chiens enragés, le mordirent jusqu'au sang par tout le corps, & lui firent des plaies si profondes, qu'il en a été long-temps très-incommodé. Je crois vous avoir déja mandé cette action inhumaine.

Je vous quitte pour aller baptiser trois adultes de plusieurs qui se font instruire. Je vous manderai la premiere fois ce

que je fais ici pour rendre vénérable notre ſainte Religion aux Gentils, & pour les y attirer. Comme ils ſont frappés ſinguliérement de nos fêtes & de nos cérémonies, j'imagine chaque jour quelque maniere de les célébrer avec plus d'éclat & de pompe. Dans la derniere ſolemnité du jour de l'Aſſomption de la ſainte Vierge, vous euſſiez été charmé de voir les Gentils même s'unir à nous pour contribuer, à l'envi, à honorer la Reine du Ciel. Je vous en envoyerai une petite relation. Je me recommande à vos ſaints ſacrifices, & je vous prie de croire que je ſuis avec bien du reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Bouchet, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie.

A Maduré, le 1^er^ de Décembre 1700.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Notre Miſſion de *Maduré* eſt plus floriſſante que jamais. Nous avons eu quatre grandes perſécutions cette année. On a fait ſauter les dents à coups de bâton à un de nos Miſſionnaires, & actuellement je ſuis à la cour du Prince de ces terres, pour faire délivrer le Pere Borgheſe qui a déja demeuré quarante jours dans les priſons de *Trichirapali* (1), avec quatre de ſes Catéchiſtes qu'on a mis aux fers. Mais ces perſécutions ſont cauſe de l'augmentation de la Religion.

(1) C'eſt la ville où le Roi de Maduré fait ſa réſidence ordinaire.

Plus l'Enfer s'efforce de nous traverſer, plus le Ciel fait de nouvelles conquêtes. Le ſang de nos Chrétiens répandu pour Jeſus-Chriſt, eſt, comme autrefois, la ſemence d'une infinité de Proſelytes.

Dans mon particulier, ces cinq dernieres années, j'ai baptiſé plus d'onze mille perſonnes, & près de vingt mille depuis que je ſuis dans cette Miſſion. J'ai ſoin de trente petites égliſes, & d'environ trente mille Chrétiens; je ne ſçaurois vous dire le nombre des confeſſions, je crois en avoir oui plus de cent mille.

Vous avez ſouvent entendu dire que les Miſſionnaires de *Maduré* ne mangent ni viande, ni poiſſon, ni œufs; qu'ils ne boivent jamais de vin ni d'autres liqueurs ſemblables; qu'ils vivent dans de méchantes cabanes couvertes de pailles, ſans lit, ſans ſiége, ſans meubles; qu'ils ſont obligés de manger ſans table, ſans ſerviette, ſans coûteau, ſans fourchette, ſans cuillere. Cela paroît étonnant: mais croyez-moi, mon cher Pere, ce n'eſt pas là ce qui nous coûte le plus. Je vous avoue franchement que depuis douze ans que je mene cette vie, je n'y penſe ſeulement pas. Les Miſſionnaires ont ici des peines d'une

autre nature, dont le Pere Martin vous écrira amplement l'année prochaine. Pour ce qui eſt de moi, je ne ſouffre que de n'avoir pas de quoi entretenir plus de Catéchiſtes, qui m'aideroient à travailler à la converſion des ames. J'ai un déplaiſir que je ne puis vous expliquer, quand je vois venir des Idolâtres de pluſieurs cantons, qui me demandent des maîtres, pour leur enſeigner la loi de Dieu, & que je ne puis ni me multiplier moi-même, ni multiplier mes Catéchiſtes, faute de ce qui ſeroit néceſſaire à leur ſubſiſtance. *Parvuli petierunt panem, & non erat qui frangeret eis* (1). Ainſi je ſeche de douleur de voir périr des ames pour leſquelles Jeſus-Chriſt a répandu ſon ſang. Hélas! mon cher Pere, eſt-il poſſible qu'on ne ſera point ſenſible à leur perte? J'ai vendu cette année un calice d'argent que j'avois, pour me donner un Catéchiſte de plus. Vous me demandez ce que je veux, je vous réponds que je ne veux rien pour moi, mais rien, vous dis-je, rien du tout: ce que je ſouhaite, & ce que je vous demande par les entrailles de Jeſus-Chriſt, c'eſt

(1) Thren. 4.

de me procurer autant d'aumônes que vous pourrez pour ces Catéchiſtes, & comptez qu'un Catéchiſte de plus ou de moins eſt une choſe de la derniere conſéquence. Je me recommande inſtamment à vos ſaints ſacrifices, & ſuis avec bien du reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Pierre Martin, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie.

A Aour, dans le Royaume de Maduré, le 11 Décembre 1700.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Je vous tiens parole, & je reprends aujourd'hui la ſuite des nouvelles que je n'eus pas le temps de vous écrire dans ma derniere lettre. Je commence par une relation ſuccinte de la perſécution que le Pere de Saa a ſoufferte dans ces derniers temps.

Ce Miſſionnaire, qui me reçut avec

tant de bonté à mon entrée dans le royaume de Maduré, avoit gagné à Jesus-Christ, entre plusieurs personnes considérables, un Neophyte d'une *Caste* très-distinguée, & proche parent d'un ennemi mortel des Chrétiens. Celui-ci se mit dans l'esprit de pervertir le nouveau Chrétien, & de le ramener au culte des idoles; mais voyant ses prieres, ses promesses, & ses menaces également inutiles, & que rien ne pouvoit faire perdre à son parent le précieux don de la Foi, il tourna toute sa fureur contre le Missionnaire, qui l'avoit converti, & résolut de le perdre avec tous les Chrétiens. Dans ce dessein, il présenta une requête au Gouverneur de la Province, dans laquelle il demandoit qu'on arrêtât le Docteur étranger, qui séduisoit les peuples, & qui empêchoit qu'on n'adorât les Dieux du pays.

L'or qu'il fit briller aux yeux de cet Officier intéressé, le rendit plus zelé & plus vif qu'il n'eût apparemment été. Une Compagnie de ses Gardes eut ordre de s'assurer au plutôt du Missionnaire. Cette troupe animée par l'auteur de la persécution, qui se mit à leur tête, vient fondre pendant la nuit sur sa maison, y entre avec violence, la pille &

la ſaccage, ſans que le Pere de Saa pût dire une parole, quand il l'auroit voulu. Il étoit arrêté par une fluxion violente, qui s'étant jettée ſur la gorge & ſur le cou, lui avoit ôté l'uſage de la voix. Son état douloureux ne toucha point ces barbares, ils l'arrêterent avec tous ſes catéchiſtes, & le traînerent avec ignominie à la maiſon du Gouverneur. Cet Officier fit au Pere de grands reproches de ce qu'il venoit ſuborner les peuples, & détruire une Religion qu'on profeſſoit, diſoit-il, dans tout le pays, depuis plus de deux cent mille ans : que pour venger l'honneur de ſes Dieux offenſés, il le condamnoit à avoir ſans délai le nez & les oreilles coupées. C'étoit vouloir ôter au Miſſionnaire toute créance, & le mettre hors d'état de ſe faire écouter : car ce ſupplice rend infâme dans les Indes, non-ſeulement celui qui l'endure, mais ceux encore, qui auroient le moindre commerce avec un homme ainſi mutilé.

Cet ordre barbare alloit s'exécuter, & un ſoldat avoit déja le ſabre à la main, lorſqu'un des Juges s'aviſa de dire au Gouverneur qu'il valoit mieux caſſer les dents à ce blaſphêmateur, pour proportionner en quelque ſorte le châti-

ment au crime qu'il avoit fait de décrier leurs Dieux. Le Gouverneur qui goûta cette raison, ordonna sur le champ à deux soldats de lui faire sauter les dents de la bouche à coups de poing, ou si cela ne suffisoit pas, avec un instrument de guerre qu'un d'eux tenoit alors à la main. Les soldats plus humains que leur maître frapperent le Pere : mais ils le faisoient mollement, & plusieurs coups ne portoient point. Le Gouverneur s'en apperçut, & les menaçant de son sabre, il ne fut content qu'après qu'on eût cassé au Pere quatre ou cinq dents. La multitude des coups qu'il reçut sur la tête & sur le visage, & que sa fluxion rendoit infiniment douloureux, fit craindre qu'il n'expirât entre les mains de ses bourreaux : il éleva plus d'une fois les yeux & les mains au ciel, & offrit sa vie à Dieu, en le priant de vouloir bien éclairer ces pauvres aveugles.

Les Catéchistes, les mains liées derriere le dos, assisterent au supplice de leur Maître. On tâcha de les intimider ; on ne réussit pas, & ils marquerent tous avoir de la peine de n'y pas participer. Il y en eut même un, qui plus courageux que les autres, s'avança, & se

mettant entre le Pere & les ſoldats, leur dit d'un ton de voix élevé. *Pourquoi veut-on nous épargner ? c'eſt nous bien plus que notre maître, qui devons être punis, puiſque c'eſt nous qui l'avons amené dans ce pays, & qui l'aidons en tout ce qu'il fait pour la gloire du Créateur du Ciel & de la terre que nous adorons.* Le Gouverneur ne put ſouffrir la ſainte liberté du Catéchiſte, il le fit meurtrir de coups; & dans le tranſport de ſa colere, il eſt certain qu'il l'eût fait mourir auſſi-bien que le Pere, s'il en eût eu l'autorité.

Après cette premiere exécution, on les renvoya tous en priſon, dans l'eſpérance d'en tirer quelque groſſe ſomme d'argent : mais le Pere manda qu'il faiſoit profeſſion de pauvreté, qu'on ne devoit rien attendre de lui ni de ſes diſciples, & que d'ailleurs il leur étoit ſi glorieux de ſouffrir pour la cauſe du Seigneur du Ciel & de la terre, qu'ils donneroient volontiers de l'argent, s'ils en avoient, pour obtenir qu'on augmentât leurs ſupplices, & qu'on voulût même leur ôter la vie. Une réponſe ſi ferme déconcerta le Gouverneur, qui ſe contenta de bannir le Pere de Saa des terres de ſon gouvernement, & de faire encore quelque mauvais traite-

ment à ſes Catéchiſtes. La Sentence du Pere portoit qu'*on chaſſoit ce Prédicateur étranger, parce qu'il mépriſoit les grands Dieux du pays, & qu'il faiſoit tous ſes efforts pour détruire le culte qu'on leur rendoit.*

C'eſt ainſi que ce ſaint Miſſionnaire ſortit de priſon. Il avoit la tête & le viſage ſi extraordinairement enflés, qu'on auroit eu peine à le reconnoître. Les ſoldats qui avoient ordre de le conduire juſqu'au lieu de ſon exil, ne purent le voir dans un état ſi pitoyable, ſans en être touchés de compaſſion, & ſans lui demander pardon des mauvais traitemens qu'ils lui avoient faits malgré eux. Le Pere attendri leur donna ſa bénédiction, & pria Notre Seigneur de diſſiper les ténebres de leur ignorance.

Il ſe mit enſuite en chemin : mais comme ſa foibleſſe étoit extrême, & comme il tomboit preſque à chaque pas, les ſoldats s'offrirent à le porter tour à tour entre leurs bras. Il ne le voulut pas, & il ſe traîna comme il put juſqu'au terme de ſon banniſſement.

Je le trouvai preſque guéri de ſes plaies, quand j'arrivai à *Camien-naiken-patty*. Ses dents, qui avoient été toutes ébranlées, lui cauſoient encore des maux

très-aigus ; mais la douleur ne lui ôtoit rien de ſa gayeté ordinaire, ni du deſir ardent qu'il avoit de rentrer dans le champ de bataille à la premiere occaſion qui ſe préſenteroit.

Le Gouverneur, qui l'avoit jugé, reſſentit bientôt les effets de la vengeance de Dieu. Le tonnerre tomba deux fois ſur ſa maiſon, déſola ſes troupeaux, & lui tua entr'autres une vache qu'il faiſoit nourrir avec beaucoup de ſuperſtition. Cette mort le toucha ſenſiblement ; mais ce qui augmenta ſa douleur, fut que le même coup de tonnerre, qui frappa cet animal ſi cher, fit diſparoître une groſſe ſomme d'or, qui étoit le fruit de ſon avarice & de ſes tyrannies. Enfin, pour mettre le comble à ſa déſolation, on lui ôta preſque au même temps ſon Gouvernement, pour une raiſon que je n'ai pas ſçue, on le mit aux fers, & on le condamna à paver une groſſe amende.

Un ſoldat qui avoit paru plus ardent que les autres à tourmenter le Pere, en fut puni d'une maniere moins funeſte. Il fut bleſſé dangereuſement à la chaſſe, & regardant cet accident comme une punition de ſa cruauté, il pria un de ſes parens d'aller ſe jetter aux pieds du

Miſſionnaire, de lui demander pardon en ſon nom, & de le ſupplier de procurer quelque ſoulagement à ſon mal. Le Pere le fit avec joie, & lui envoya ſur le champ des remedes par un de ſes Catéchiſtes. Ces châtimens étonnerent les Gentils, & donnerent une haute idée du pouvoir du Seigneur du Ciel, qui protégeoit ſi viſiblement ſes ſerviteurs, & ceux qui lui étoient recommandés de leur part.

Après avoir demeuré près d'un mois à *Camien-naiken-patti* à cauſe des troubles du Royaume, qui rendoient les chemins impraticables, j'en partis pour me rendre à *Aour*, qui eſt la principale maiſon de la Miſſion de Maduré.

Le Pere Bouchet qui a ſoin de cette maiſon, & à qui je ſuis en partie redevable de la grace que les Peres Portugais m'ont faite de me recevoir dans leur Miſſion, ayant appris que j'étois arrivé ſur la frontiere de Maduré, mais que les troupes répandues dans le Royaume à cauſe de la guerre, m'empêchoient de l'aller joindre, envoya au devant de moi un fervent Chrétien, qui connoiſſoit parfaitement toutes les routes. Je me mis ſous la conduite de ce guide, qui me fit bientôt quitter le grand

chemin, pour entrer dans le pays de la *Caſte des Voleurs*. On la nomme ainſi, parce que ceux qui la compoſent, faiſoient autrefois métier de voler ſur les grands chemins. Quoique la plupart de ces gens-là ſe ſoient faits Chrétiens, & qu'ils ayent aujourd'hui horreur de l'ombre même du vol, ils ne laiſſent pas de retenir leur ancien nom, & les voyageurs n'oſent encore paſſer par leurs forêts. Les premiers Miſſionnaires de Maduré furent aſſez heureux pour gagner l'eſtime de cette *Caſte:* de ſorte qu'à préſent il n'y a gueres de lieu dans le Royaume, où nous ſoyons mieux reçus & plus en ſûreté que dans leurs bois. Si quelqu'un, je dis de ceux mêmes qui ne ſont point encore convertis, étoit aſſez téméraire pour enlever la moindre choſe aux Docteurs de la Loi du vrai Dieu, on en feroit un châtiment exemplaire. Cependant comme l'ancienne habitude & l'inclination naturelle ne ſe perdent pas ſi vîte ni ſi aiſément, on éprouve long-temps ceux qui demandent à ſe faire Chrétiens; mais quand une fois ils le ſont, on a la conſolation de voir, que bien loin d'exercer leurs brigandages, ou de faire le moindre tort à qui que ce ſoit, ils dé-

tournent autant qu'ils peuvent leurs compatriotes de ce vice.

Depuis quelques années, cette *Caſte* des voleurs eſt devenue ſi puiſſante, qu'elle s'eſt rendue comme indépendante du Roi de Maduré : en ſorte qu'elle ne lui paye que ce qu'elle juge à propos. Il n'y a que deux ans que les *voleurs* s'étant engagés dans le parti d'un Prince, qui prétendoit avoir droit à la Couronne, aſſiégerent la ville de Maduré, qui étoit autrefois Capitale de cet Etat, la prirent, & l'en mirent en poſſeſſion : mais ils ne conſerverent pas long-temps leur conquête ; étant beaucoup plus propres à faire un coup de main qu'à défendre une ville dans les formes. Si-tôt que le *Talavai* (c'eſt le nom qu'on donne au Prince, qui gouverne aujourd'hui le Royaume ſous l'autorité de la Reine) eut appris la priſe d'une place ſi importante, il aſſembla des troupes, ſe mit en marche, arriva de nuit devant la ville, en fit enfoncer une porte par trois ou quatre éléphans, & y rentra avec une partie de ſes troupes, avant que ſes ennemis euſſent eu le temps de ſe fortifier ni même de ſe reconnoître. On tua pluſieurs des *voleurs* dans l'ardeur du combat, & on en prit un beau-

coup plus grand nombre. Le Prince rebelle fut aſſez heureux pour ſe ſauver, pour ſe retirer dans les bois de ſa *Caſte*, qui depuis ce temps-là a été beaucoup plus ſoumiſe au gouvernement.

Ce fut donc par le milieu de ces bois que je paſſai ſans aucun danger, & que je me rendis à *Ariepaty*, une de leurs principales bourgades. Nou y avions autrefois une Egliſe, mais elle a été ruinée depuis quelques années avec la fortereſſe que le Prince de Maduré fit démolir, après s'en être rendu maître. Etant arrivé, je me retirai avec mes gens ſous des arbres un peu à l'écart, pour laiſſer paſſer la chaleur du jour: mais à peine y eus-je demeuré un quart-d'heure que je vis venir à moi le Chef d'*Ariepaty* accompagné des principaux habitans, qui me ſaluerent en ſe proſternant de la maniere que les Chrétiens ont coutume de le faire devant les ouvriers Evangéliques dans toute la Miſſion, pour montrer aux Idolâtres l'honneur & le reſpect qu'ils portent à ceux qui leur enſeignent la ſainte loi. Comme il y avoit pluſieurs Gentils parmi ceux qui vinrent me ſaluer, les Chrétiens s'en ſéparerent pour venir en particulier re-

cevoir ma bénédiction. Ils me marquerent les uns & les autres beaucoup de joie de mon arrivée, & m'inviterent à entrer dans leur bourgade. Comme je témoignai que j'étois preſſé de me rendre à mon terme, & que je ne pouvois m'arrêter, ils m'envoyerent du lait, du ris, des herbes & des fruits pour moi, & pour ceux qui m'accompagnoient.

Après que les hommes ſe furent retirés, les femmes vinrent me ſaluer à leur tour, & me prierent inſtamment de preſſer les Peres que j'allois trouver, de leur envoyer quelque Miſſionnaire, pour rebâtir l'Égliſe d'*Ariepaty*, & pour inſtruire un grand nombre de leurs compatriotes, qui étoient diſpoſés à entendre la parole de Dieu, & à ſe convertir. Je les aſſurai que les Peres ſouhaitoient ardemment de leur rendre ſervice, de bâtir des Egliſes, & d'augmenter parmi eux le nombre des adorateurs du vrai Dieu, qu'il en viendroit bientôt quelqu'un, & que moi-même je demeurerois volontiers dans leur pays, ſi je n'avois ordre de me rendre au plutôt à *Aour*. On fut content de ma réponſe, & l'on me donna des guides, pour me conduire juſqu'à deux journées de-là.

Je me remis donc en chemin, & j'ar-

rivai ce jour-là même à un petit village ſitué entre deux montagnes, & fameux, par les vols qui s'y commettent. J'avois déja choiſi un lieu pour y paſſer la nuit, lorſqu'un des principaux habitans de ce village me vint trouver, & me dit que je n'étois pas là en ſureté, qu'on craignoit qu'il ne m'arrivât quelque accident pendant la nuit, qu'il me prioit de le ſuivre, & qu'il me mettroit hors d'inſulte : *Car ſi quelque étourdi venoit à perdre le reſpect qui vous eſt dû*, m'ajouta-t-il, *la faute en retomberoit ſur le village entier qui deviendroit par-là odieux à toute la Nation.* Je m'abandonnai à la conduite de ce bon homme qui me mena dans un grand pagode le plus beau & le mieux bâti que j'aye vu dans ce Royaume. Il a quarante-huit pieds de large ſur près de quatre-vingt de long, mais la voûte n'eſt pas aſſez élevée, c'eſt le défaut de tous les temples des Indes. Elle eſt ſoutenue par divers piliers aſſez bien travaillés & tous d'une ſeule pierre. Le portique qui fait l'entrée de ce pagode, & qui regne ſur toute ſa largeur, eſt appuyé de même ſur huit colomnes de pierre ciſelées, qui ont leurs baſes & leurs chapiteaux d'un goût à la vérité différent du nôtre,

mais qui n'eſt point barbare, & qui plairoit en Europe. Le temple, qui eſt bâti de belles pierres de taille, n'a aucune fenêtre. Les épaiſſes ténebres & la puanteur inſupportable qui y regnent, ſemblent avertir que ce lieu eſt conſacré au démon. Je paſſai la nuit ſous le portique ; l'eau qu'on m'y apporta pour me rafraîchir, me parut être tirée d'un cloaque, tant elle ſentoit mauvais ; je n'en pus boire, & pour ne pas augmenter ma ſoif, je m'abſtins entiérement de manger.

Je continuai mon chemin le jour ſuivant, & fus coucher dans un village, où j'eſpérois trouver quelques rafraîchiſſemens. Mais la guerre, qui déſole ce pays, en avoit fait fuir tous les habitans ; ainſi je fus obligé de paſſer ce ſoir là ſans manger. Cependant je partis le lendemain, qui étoit un Dimanche, long-temps avant le jour, parce que je voulois dire la Meſſe à une petite Egliſe que nos Peres ont bâtie depuis peu au milieu des bois. Auſſi-tôt que j'y fus arrivé, & que j'eus averti les Chrétiens de mon deſſein, ils me ſupplierent de leur donner le temps d'aſſembler les fideles des environs. Ils s'y rendirent en ſi grand nombre, que l'Egliſe

ſe trouva trop petite ce jour-là. Il ſeroit difficile de vous exprimer la joie dont ces bons Néophytes étoient pénétrés d'avoir le bonheur d'entendre la Meſſe. Je confeſſai les malades, & je me diſpoſois à partir, lorſque je vis arriver une groſſe troupe de Chrétiens, qui venoient d'une ville éloignée de trois heures de chemin, pour m'inviter d'y aller paſſer quelques jours. Je leur marquai que ce ſeroit pour moi une grande conſolation, mais que le temps n'y étoit pas propre, parce qu'on m'avoit aſſuré que l'armée devoit paſſer en peu de jours par leur ville, & qu'ayant pris la route des bois pour l'éviter, il y auroit de l'imprudence de m'engager ſans néceſſité dans un péril, d'où par la grace de Notre-Seigneur, je m'étois garanti juſqu'alors; que ſçachant d'ailleurs qu'un des Peres les avoit viſités depuis peu, je les priois de trouver bon que je continuaſſe mon voyage, ce qu'ils m'accorderent avec regret, & en ſe recommandant à mes prieres.

J'arrivai de-là en deux jours à *Serrhine*, qui eſt la demeure ordinaire d'un de nos Miſſionnaires. Je ne l'y trouvai point, parce qu'il étoit allé depuis quelques mois viſiter les Chrétiens des monta-

gnes de Maduré : mais j'eus le bonheur d'y rencontrer le Pere Bouchet, qui étoit venu administrer les derniers Sacremens à un Chrétien moribon, & qui m'y attendoit depuis quatre ou cinq jours. Quoique j'eusse déja vu cet illustre Missionnaire à Pondichéri, je vous avoue que je l'embrassai avec des sentimens tout nouveaux de tendresse & de respect, pour s'être intéressé à me faire recevoir dans cette chere Mission. Comme il n'y avoit que trois mois qu'il étoit sorti d'une affaire très-fâcheuse, & qu'il n'étoit pas encore bien remis d'une maladie, qui lui étoit survenue depuis, je le trouvai fort changé & dans une grande foiblesse. Voici le sujet de la persécution dont je parle.

Trois Catéchistes ayant oublié leur devoir & la sainteté du ministere qu'on leur avoit confié causerent de si grands scandales, qu'on fut obligé de les priver de leurs emplois. Ces malheureux, au lieu de se reconnoître & de profiter des salutaires avis qu'on leur donna, leverent le masque, devinrent Apostats, & prirent la résolution de perdre les Missionnaires & la Mission. Pour venir à bout d'un si détestable dessein, ils formerent trois chefs d'accusation contre

les

les Prédicateurs de l'Evangile. Le premier fut qu'ils étoient *Pranguis*, c'eſt-à-dire, Européens, gens infâmes par conſéquent & exécrables à toute la Nation. Le ſecond que quoiqu'ils fuſſent depuis long-temps établis dans le Royaume, & qu'ils y euſſent la direction & le gouvernement d'un grand nombre d'Egliſes, ils n'avoient cependant jamais rien payé au Prince. Enfin, la paſſion qui aveugloit ces perfides, les porta à accuſer nos Miſſionnaires d'avoir fait aſſaſſiner un Religieux d'un autre Ordre, ce qui les avoit rendus, diſoient-ils, ſi odieux au Souverain Pontife, qui eſt le Chef de tous les Chrétiens, qu'il avoit refuſé de mettre au nombre des Saints le Pere Jean de Brito, martyriſé pour la Foi dans *le Marava*. Quoique ce fût une calomnie atroce & ridicule que cette accuſation, & que le Religieux qu'ils prétendoient avoir été aſſaſſiné fût actuellement à Surate de retour de Rome où le Pape l'avoit fait Evêque; il y avoit cependant beauoup à craindre qu'à la faveur de vingt mille écus qu'ils offroient au Prince pour exterminer les Chrétiens, ces miſérables révoltés ne fiſſent chaſſer du Royaume tous les ouvriers Evangéliques, & ſur-

tout le Pere Bouchet, à qui ils en vouloient particuliérement.

D'abord ce zelé Miſſionnaire eut recours à Dieu, & lui recommanda pendant pluſieurs jours une affaire ſi importante ; enſuite, pour prévenir les pernicieux deſſeins de ces ſcélérats, il prit la réſolution d'aller ſaluer le Prince Régent, & de lui demander ſa protection. Cette démarche étoit ſi hardie qu'aucun Miſſionnaire ne l'avoit oſé faire juſqu'alors, dans la crainte que la couleur de ſon viſage ne le trahît, & ne le fît reconnoître pour Européen, ce qu'il falloit éviter ſur toutes choſes, parce que ce Prince a une ſi grande horreur des *Pranguis*, que quoiqu'engagé dans une fâcheuſe guerre, il chaſſa il n'y a pas long-temps des canonniers fort habiles, qui étoient à ſon ſervice, & dont il ſembloit qu'il ne ſe pouvoit paſſer, dès le moment qu'il apprit qu'ils étoient Européens.

Le Pere mettant toute ſa confiance en Dieu, prépare ſes préſens, va à la ville, ſe préſente à la porte du palais, demande audience au Prince, qui gouverne ſous l'autorité de la Reine (1),

(1) Cette Princeſſe s'appelle *Mangamal*. Elle

comme je l'ai déja dit. Car cette Princeſſe, qui eſt comme dépoſitaire de la Couronne, fait élever avec un grand ſoin ſon petit-Fils, Prince âgé de quatorze à quinze ans, à qui le Royaume appartient, & confie cependant tout le gouvernement de l'Etat au *Talavay*, ou Prince Régent, qui en eſt le maître abſolu, & qui diſpoſe de tout à ſa volonté; mais avec tant de ſageſſe & un ſi parfait déſintéreſſement, qu'on le regarde comme le plus grand Miniſtre, qui ait jamais gouverné le Maduré.

Mais quelque déſintéreſſé que ſoit ce Prince, le Pere Bouchet crut qu'il ne falloit point paroître en ſa préſence ſans garder le cérémonial du pays, c'eſt-à-dire, ſans faire quelques préſens. Ceux qu'il prépara étoient peu de choſe, mais ils étoient nouveaux, & c'étoit tout ce qu'il avoit. Il fit donc porter avec lui un globe terreſtre d'environ deux pieds de diametre, où les noms de tous les Royaumes, Pro-

a eu du Roi *Clocanada-naiken*, ſon mari, un fils nommé *Renga mut:u vira Kriſnapa-naiken*, Prince d'une grande eſpérance, qui mourut de la petite vérole, & qui laiſſa la Reine ſa femme enceinte d'un fils, qui eſt aujourd'hui Roi de Maduré ſous la tutelle de ſa grand'mere.

vinces, côtes, mers, étoient écrites en langue *Tamul*; un autre globe de verre d'environ neuf pouces de diametre, étamé en dedans comme les miroirs; quelques verres de multiplication, quelques verres ardens, plusieurs curiosités de la Chine qu'on lui avoit envoyées de la côte de *Coromandel*, des brasselets de Jais garnis d'argent; un coq fait de coquilles, & travaillé avec beaucoup d'art & de propreté; enfin des miroirs ordinaires, & d'autres curiosités pareilles qu'on lui avoit données ou qu'il avoit achetées. De plus, le Pere crut qu'il falloit mettre dans ses intérets quelques Seigneurs de la Cour, afin qu'ils parlassent en sa faveur & qu'ils lui procurassent une audience favorable. Car il étoit de la derniere importance, pour l'honneur de la Religion, & pour le bien de l'Eglise de Maduré, que la premiere fois que les Docteurs de la sainte Loi paroissoient à la Cour, ils y fussent reçus avec quelque considération, afin d'autoriser par-là leur ministere auprès d'un peuple, qui suit plus aveuglément que tout autre les volontés & les inclinations de ses Souverains.

Le Pere ayant pris ainsi les mesu-

res de ſageſſe qu'il crut néceſſaires, pour réuſſir dans ſon deſſein, il eſpéra tout de la bonté de Dieu, qui tient les cœurs des Princes entre ſes mains, & qui les tourne comme il lui plaît. Il ne fut point trompé : le *Talavay* ou le Prince Régent le reçut avec tant d'honneur & de diſtinction, qu'il n'eût jamais oſé eſpérer un accueil ſi favorable. Car non-ſeulement il ſe leva dès que le Pere parut, mais il le ſalua de la maniere que les diſciples ont coutume ici de ſaluer leurs maîtres, & les peuples leurs Seigneurs; ce qui conſiſte à joindre les deux mains, & à les élever ainſi jointes juſqu'au front. Le Pere Bouchet pour ſoutenir ſon caractere, & pour répondre à un accueil ſi prévenant, ſalua le Prince comme les maîtres font leurs diſciples, c'eſt-à-dire, en ouvrant les mains & en les étendant vers le Prince comme pour le recevoir. Après quoi le Prince Régent fit aſſeoir le Pere auprès de lui ſur une eſpece de ſopha avec cette nouvelle marque de diſtinction, que ce ſiége ſe trouvant trop étroit pour tenir deux perſonnes commodément, le Prince ſe ſerra, pour faire aſſeoir le Pere auprès de lui, & mit même ſes genoux ſur ceux du Pere.

Il faut être instruit, comme nous le sommes ici, des coutumes du pays, & de l'horreur naturelle que ces peuples, & sur-tout les *Brames*, ont pour les Européens, pour comprendre combien cette réception étoit honorable. Le Pere Bouchet en fut surpris jusqu'à l'admiration aussi-bien que tous les Seigneurs de la Cour, qui étoit ce jour-là fort nombreuse, car il y avoit plus de cinq cens personnes, dont la plus grande partie étoient *Brames*. Le Pere étant assis auprès du Prince, de la maniere dont je viens de le marquer, fit son compliment. Il dit qu'il étoit venu du nord, & des quartiers de la grande ville de Rome, pour faire connoître au peuple de ce Royaume l'Être Souverain, & les instruire de sa sainte loi; que depuis plusieurs années étant témoin de ses actions héroïques & de tant de victoires qu'il avoit remportées sur les ennemis de l'Etat, il s'étoit senti pressé du desir de voir enfin un si grand Prince, & de lui demander l'honneur de sa protection en faveur du ministere qu'il exerçoit; qu'un des principaux articles de la loi qu'il enseignoit, obligeant les sujets à être parfaitement soumis à leur Souverain, & à lui garder

une fidélité inviolable, il pouvoit s'aſſurer de ſa fidélité & de celle qu'il ne manquoit pas d'inſpirer à tous ſes diſciples.

Le Prince répondit qu'il falloit que le Dieu qu'il adoroit fût bien puiſſant, & qu'il méritât de grands honneurs pour obliger un homme de ſon mérite à entreprendre un ſi long voyage, dans la vue de le faire connoître à des peuples qui n'en avoient jamais entendu parler; qu'on voyoit aſſez par la maigreur de ſon viſage qu'il menoit une vie extrêmement auſtere, & par les préſens qu'il avoit apportés, que ce n'étoit point par néceſſité qu'il avoit quitté ſon pays: qu'on lui avoit déja parlé fort avantageuſement de ſon eſprit & de ſa doctrine, que des occupations ſans nombre ne lui permettant pas d'entendre, comme il l'eût ſouhaité, l'explication des figures qui étoient tracées avec tant d'art ſur le globe qu'il lui avoit préſenté, il avoit donné ordre au premier Aſtrologue du Royaume de conférer avec lui, pour apprendre l'uſage de cette merveilleuſe machine; que comme il voyoit parmi ſes préſens quelque choſe qui feroit plaiſir à la Reine, il le quittoit pour quelques mo-

mens, afin d'aller lui-même l'offrir à Sa Majesté. Le Prince se leva au même-temps, & ordonna à quelques Seigneurs de mener le Pere dans le Jardin, où ils lui tiendroient compagnie jusqu'à son retour.

La Reine, charmée de la nouveauté des présens, les reçut avec joie & en fit de grands éloges. Elle admira surtout le globe de verre, les bracelets & le coq de coquilles qu'elle ne pouvoit se lasser de regarder. Elle ordonna au Prince Régent de remercier de sa part le Docteur étranger, de lui faire toute sorte d'honneurs, & de lui accorder tout ce qu'il demanderoit.

Comme le Pere Bouchet avoit disparu aux yeux de la Cour & qu'on l'avoit mené au Jardin, le bruit se répandit dans le palais, & du palais dans la ville, qu'on l'avoit arrêté & mis en prison. Cette nouvelle fit triompher pour peu de temps les ennemis de notre sainte Religion, & jetta dans une terrible consternation les Chrétiens, qui attendoient avec inquiétude quel seroit le succès de cette visite. Mais la tristesse des fideles se changea bientôt en des transports de joie dont ils n'étoient pas les maîtres. Car le Prince

étant de retour de l'appartement de la Reine, reçut le Pere en préſence de toute la Cour avec les mêmes honneurs, qu'il a coutume de recevoir les Ambaſſadeurs, c'eſt-à-dire, qu'il lui mit ſur la tête en forme de voile une piece de brocard d'or longue d'environ huit pieds, & répandit ſur lui des eaux de ſenteur, après quoi il lui déclara qu'il avoit un ordre exprès de la Reine de lui accorder tout ce qu'il demanderoit.

Si le Pere eût voulu alors dire un mot contre les Catéchiſtes apoſtats, qui depuis pluſieurs mois cauſoient tant de troubles & tant de ſcandales dans ſon Egliſe, il eſt certain que le Prince les eût fait punir ſévérement, & les eût même peut-être bannis du Royaume. Mais le Miſſionnaire animé de l'Eſprit du Sauveur, & ſe ſouvenant qu'il étoit Pere, ne voulut pas perdre ſes enfans, quoiqu'ingrats & traîtres à Jeſus-Chriſt & à ſon Egliſe. Il ſe contenta de les pouvoir mettre par ſa viſite hors d'état de nuire à la Religion, & de tromper déſormais les peuples par leurs calomnies & par leurs noires accuſations. Après avoir donc marqué à ce Prince qu'il étoit infiniment ſenſible à ſes bontés, il lui demanda tout de

nouveau pour lui & pour ſes diſciples la grace de vouloir bien les protéger, lui promettant que pour reconnoître la faveur qu'il leur feroit, ils prieroient tous les jours le Seigneur du ciel & de la terre, qu'ils adoroient, de le combler de toutes ſortes de proſpérités, & de le rendre toujours victorieux de ſes ennemis. Le Prince de ſon côté promit de ne le pas oublier, & après l'avoir ſalué, comme il avoit fait d'abord, il ſe retira ordonnant à ſes Officiers de faire porter le Pere par toute la ville dans le plus beau palanquin de la Cour, pour faire connoître à tout le monde qu'il honoroit ce Docteur étranger & qu'il le prenoit ſous ſa protection.

La modeſtie du Pere Bouchet eut beaucoup à ſouffrir en cette occaſion, il délibéra s'il ne devoit pas refuſer cet honneur public qu'on lui vouloit faire ; mais après y avoir penſé devant Dieu, il crut qu'il étoit de la gloire du Seigneur & de l'honneur du Chriſtianiſme, que tous les habitans de la capitale du Royaume fuſſent convaincus que le Prince eſtimoit la Religion qu'il enſeignoit, & qu'au beſoin elle trouveroit dans lui un aſyle. Il entra donc dans le palanquin qu'on lui avoit préparé, &

ſouffrit qu'on le portât par toute la ville au bruit des inſtrumens. Cette pompe attira bientôt dans les rues par où il paſſoit, une multitude infinie de peuple, qui le ſaluoit avec beaucoup de reſpect. Les fideles, qui avoient été juſqu'alors dans la crainte de voir leur Religion mépriſée & condamnée par le Prince, ſuivoient en foule avec des applaudiſſemens & des cris de joie qu'on ne ſçauroit exprimer, publiant tout haut qu'ils étoient Chrétiens & diſciples du Docteur étranger. Le ſuccès de cette eſpece de triomphe affermit les Néophytes dans leur foi, & acheva de déterminer un grand nombre d'idolâtres à demander le ſaint baptême. On ne ſe contenta pas de conduire le Pere Bouchet par toute la ville de *Trichirapali*, on le porta de la même maniere juſqu'au lieu de ſa réſidence, qui eſt éloignée de la capitale d'environ quatre lieues. Si-tôt qu'il y fut arrivé, il aſſembla les Chrétiens dans l'Egliſe, qui eſt dédiée à la ſainte Vierge, pour remercier Dieu tous enſemble de la grace qu'il venoit de leur faire dans une occaſion ſi délicate & ſi importante.

Le croiroit-on ? La voix de Dieu, qui prenoit ſi viſiblement la défenſe du Pere

contre ſes calomniateurs, ne fit aucune impreſſion ſur l'eſprit des trois Apoſtats; on les preſſa encore de rentrer dans leur devoir, & de ne pas continuer à ſcandaliſer leurs freres avec un danger ſi manifeſte de s'attirer quelque châtiment d'éclat. Ils demeurerent opiniâtres, & le Pere ſe vit forcé de renouveller publiquement l'excommunication, qui avoit déja été fulminée contre eux par un de nos Miſſionnaires. Comme on n'avoit point encore vu dans cette Chrétienté d'exemple d'une ſévérité pareille, les fideles en furent vivement frappés, & regardant ces trois rebelles comme des membres véritablement pourris depuis qu'on les avoit retranchés du corps de l'Egliſe, ils ne voulurent plus avoir de commerce ni aucune ſorte de communication avec eux. Ces malheureux juſqu'alors incapables de revenir à eux-mêmes, ſentirent vivement ce dernier coup, qui les rendoit tout à la fois un objet d'horreur pour les Chrétiens, & les expoſoit aux railleries des Infideles, qui les montrant au doigt, ſe diſoient les uns aux autres : *voilà les traîtres à leurs Docteurs*, c'eſt-à-dire, ſelon les idées qu'on a en ce pays-ci de la trahiſon; *voilà les plus méchans hommes, & les*

ames les plus noires qui ſoient au monde. Deux d'entr'eux ne pouvant ſoutenir ces reproches ſanglans, après ſix mois entiers de révolte, vinrent ſe jetter aux pieds du Pere, pénétrés de douleur de leur apoſtaſie, & des maux effroyable qu'ils avoient voulu cauſer à cette Egliſe naiſſante. Le Pere, qui ſoupiroit depuis long temps après le retour de ces brebis égarées, les reçut avec bonté, & après une confeſſion publique & une retractation authentique qu'ils firent dans l'Egliſe, de leur déſertion infâme, de leurs calomnieuſes & noires accuſations, ils reçurent l'abſolution, & furent remis au nombre des fideles. Pour le troiſieme, il demeura obſtiné dans ſon apoſtaſie, & il y a peu d'apparence qu'il ſe reconnoiſſe jamais, ſi Dieu par un coup de grace extraordinaire ne le convertit.

Quoique cette affaire ſe fût heureuſement terminée, les peines & les fatigues que le Pere Bouchet s'étoit données, pour la faire réuſſir, étoient ſi grandes qu'il en tomba malade, & il n'étoit par encore bien rétabli, lorſque je le trouvai à *Serrhine*. Nous n'y demeurâmes qu'un jour, & dès le lendemain nous nous rendîmes à *Aour*, qui n'en eſt éloigné que d'une petite jour-

née. Quand le Pere Bouchet vint dans la Miſſion de Maduré, il y a environ douze ans, les Miſſionnaires y vivoient encore dans une ſi grande crainte & avec tant de circonſpection, qu'ils n'oſoient entrer que de nuit dans les bourgades : mais les choſes, graces à Dieu, ont bien changé depuis ce temps-là. Car non-ſeulement nous entrâmes en plein jour dans *Aour*; mais les Chrétiens des bourgades voiſines s'étant aſſemblés, nous y reçurent au ſon des inſtrumens & avec des cris d'allégreſſe, qui me pénétrerent juſqu'au fond de l'ame, & me firent verſer bien des larmes de joie & de conſolation. Il eſt incroyable quel eſt l'amour, la tendreſſe & le reſpect que les Chrétiens de cette bourgade ont pour le Pere Bouchet, qu'ils portent tous dans leur cœur, parce qu'ils ſont perſuadés qu'il les aime tous auſſi comme ſes véritables enfans. Nous allâmes droit à l'Egliſe, que nous trouvâmes ornée comme ſi c'eût été le jour de Pâques. On y rendit graces à Dieu & à la très-ſainte Vierge de l'heureux ſuccès de mon voyage, avec des démonſtrations d'affection que j'attribuai à l'eſtime que le Pere Bouchet s'eſt acquiſe à lui-même & à tous ceux qui ſont

profeſſion du même inſtitut que lui.

Peu de jours après, je reçus viſite de ceux de nos Peres, qui ſont leur demeure proche d'*Aour*, & ceux qui en ſont plus éloignés me firent l'honneur de m'écrire. Je m'étois toujours formé une haute idée de la vertu & du mérite de ces hommes Apoſtoliques; mais depuis que j'ai eu l'avantage d'en voir pluſieurs & de les pratiquer, j'avoue que je ne les connoiſſois qu'à demi. Ce ſont de vrais Apôtres. A la maniere dont ils vivent, & dont ils attirent ſur leurs travaux les bénédictions du Ciel, je ne ſuis point ſurpris qu'ils faſſent tant de converſions. Mais je me trouve bien téméraire d'avoir eſpéré pouvoir atteindre à leurs hautes vertus, & j'admire leur charité de me ſouffrir parmi eux. Je vous parle, mon cher Pere, dans une parfaite ouverture de cœur, & ſans aucune vue de flatterie ou d'humilité.

Comme il eſt à propos qu'un nouveau Miſſionnaire ſe forme auprès de quelqu'un des anciens à la maniere admirable dont on cultive cette précieuſe vigne du Seigneur, tous les Peres furent d'avis que je demeuraſſe à *Aour* avec le Pere Bouchet, Viſiteur de la Miſſion, parce qu'en même-temps je pourrois

le soulager dans les travaux dont il étoit accablé. Je fus très-sensible à la grace qu'on me faisoit de me donner un maître si expérimenté. *Aour* est aujourd'hui sans contredit la Mission la plus considérable de Maduré, non-seulement à cause du voisinage de la capitale du Royaume, mais parce qu'il y a vingt-neuf Eglises qui en dépendent, dans lesquelles on compte plus de trente mille Chrétiens. C'est le fruit des travaux du Pere Visiteur. Il n'y avoit à *Trichirapaly*, quand il y vint, que des Eglises de *Parias* la derniere de toutes les *Castes*, ce qui donnoit aux Gentils très-peu d'idée de notre sainte Religion. Aujourd'hui il y a quatres Eglises pour les *Castes* hautes dans quatre endroits différens de cette grande ville. Quoique toutes ces Eglises ne soient bâties que de terre & couvertes de paille, elles ne laissent pas d'être fort propres & fort ornées au-dedans. Mais nous souhaiterions ardemment qu'il y en eût au moins une de pierre, qui égalât ou qui surpassât les Temples des Idoles. Ce ne sçauroit être que quand il plaira à Dieu d'inspirer la pensée en Europe à quelque ame généreuse de nous en donner le moyen. Cela serviroit beaucoup au

progrès de la Religion, au moins ſi nous en jugeons par ce qui eſt arrivé à *Aour*.

Lorſque le Pere Bouchet s'y établit, ce n'étoit qu'un méchant petit village, où il y avoit très-peu de Chrétiens. Comme il connoît parfaitement le génie de ces peuples, qui ſe laiſſent prendre par les ſens, il réſolut d'y bâtir une Egliſe aſſez belle pour donner de la curioſité, & y attirer les Infideles. Elle ne fut pas plutôt achevée qu'on venoit la voir de toutes parts, & ſurtout de la ville capitale, qui n'en eſt, comme j'ai déja dit, qu'à quatre lieues. Cela donnoit occaſion au Pere de parler de Dieu à une grande multitude de peuple ; pluſieurs ſe convertirent, & vinrent s'établir à *Aour*, qui eſt devenu par là une des plus groſſes bourgades du Royaume. Vous ne ſerez peut-être pas fâché de ſçavoir comment eſt faite cette Egliſe, & qu'avec aſſez peu de dépenſe dans un pays où rien n'eſt cher, il ſeroit aiſé d'en faire plus d'une ſemblable.

Elle eſt bâtie au milieu d'une grande cour. Les murailles de diſtance en diſtance ſont peintes & ornées en dedans de hautes colomnes, qui ſoutiennent

une corniche, laquelle regne tout autour du bâtiment. Le pavé eſt ſi propre & ſi bien uni, qu'il paroît n'être que d'une ſeule pierre de marbre blanc. L'autel eſt au milieu de la croiſée, afin qu'on le puiſſe voir de tous côtés. Huit grandes colomnes qui ſoutiennent une couronne impériale, en font tout l'ornement; l'or & l'azur y brillent de toutes parts, & l'architecture Indienne mêlée avec celle d'Europe y fait un très-agréable effet. Comme cette Egliſe eſt dédiée à la ſainte Vierge, les Chrétiens y viennent en pélerinage de tous les endroits du Royaume, & les graces continuelles qu'ils y reçoivent par la puiſſante interceſſion de la Mere de miſéricorde, animent & ſoutiennent leur foi, qui eſt encore pure & en ſa premiere vigueur. J'eſpere que vous lirez un jour avec plaiſir dans l'hiſtoire de l'Egliſe de notre-Dame d'*Aour*, que le Pere Bouchet a deſſein de compoſer un grand nombre de miracles, dont pluſieurs perſonnes dignes de foi ont été témoins oculaires. Mais je ne puis m'empêcher de vous écrire ce qui arriva peu de temps avant mon arrivée à une femme Idolâtre.

Elle demeuroit à trois journées de

chemin d'*Aour*, & elle étoit affligée d'un mal, qui depuis quatre ou cinq ans lui avoit ôté l'uſage de la parole. Sa famille, qui l'aimoit beaucoup, avoit eſſayé tous les remedes naturels & même les diaboliques pour la guérir, mais toujours inutilement. On l'avoit enfin abandonnée, & le mal étoit jugé déſormais incurable, lorſqu'un Chrétien entrant par haſard dans cette maiſon, & voyant l'état pitoyable où étoit cette femme, en fut touché. Après avoir ouï le détail des médicamens, & des ſortileges qu'on avoit épuiſés ſur elle : *Vous avez grand tort*, s'écria-t-il pénétré d'une vive foi, *de n'avoir pas eu recours au Dieu que nous adorons. Il commande à la nature comme il lui plaît, & ſi vous me promettez de vous faire Chrétiens, je vous apprendrai un moyen infaillible de rendre la ſanté à votre malade.* On lui promit tout ce qu'il voulut; *Eh bien*, repartit-il, *que quelques-uns d'entre-vous viennent donc avec moi à Aour; c'eſt-là que ſe trouve le remede dont je parle.* Il partit le jour même avec trois ou quatre des parens de cette pauvre malade; ils arrivent à *Aour*; la beauté de l'Egliſe & l'air majeſtueux de la ſtatue de la ſainte Vierge, qui eſt placée ſur l'autel

les charma d'abord. On leur expliqua le pouvoir qu'avoit auprès de Dieu, celle dont ils admiroient l'image. Ils promirent de nouveau de se faire chrétiens, si leur parente recouvroit la parole & la santé par l'intercession de la Mere de Dieu; après quoi on leur donna, dans un petit vase, de l'huile de la lampe qui brûle devant l'autel. Le Chrétien, qui les accompagnoit toujours, étant de retour chez la malade, se mit à genoux devant une image de la sainte Vierge qu'il avoit apportée, & après avoir fait sa priere avec beaucoup de ferveur, il versa sur la langue de la muette deux ou trois gouttes de la liqueur qu'on avoit apportée. Il fit la même chose le lendemain & les jours suivans; enfin le cinquieme jour, au grand étonnement des parens & de plusieurs Gentils, qui se trouverent assemblés, la malade commença à parler avec une entiere liberté, & se trouva quelques jours après en parfaite santé. Elle vint à *Aour*, avec cinq de ses parens, remercier Dieu & la sainte Vierge de sa guérison; tous se firent instruire, & remporterent chez eux la précieuse grace du baptême.

Je ne puis non plus omettre ici la faveur particuliére dont je me suis

cru redevable à la ſainte Vierge. Il n'y avoit que deux jours que j'étois arrivé à *Aour*. Après avoir aſſiſté le ſoir avec le Pere Bouchet aux prieres & aux autres exercices de piété qu'on a coutume de faire à l'Egliſe, nous entrâmes dans la chambre, où deux de nos Peres, qui étoient venus me rendre viſite, récitoient enſemble leur bréviaire à la lumiere d'une petite lampe. Je crus voir au milieu de la chambre une eſpece de corde, ſemblable à celles dont nous nous ſervons à lier nos cheveux ſur le haut de la tête, je la ramaſſai pour voir à la lampe à quoi elle pourroit être bonne. Je fus bien ſurpris d'appercevoir que ma corde prétendue étoit un ſerpent, qui ſe dreſſoit pour me piquer. Je le lâchai tout effrayé, & on le tua dans le moment. Je ne conçois pas comment je n'avois pas ſenti plutôt le mouvement de ce ſerpent, ou comment il ne m'avoit pas piqué, dès qu'il ſe ſentit touché. Je n'en ſerois pas réchappé; car la morſure de cette eſpece de ſerpent eſt ſi dangereuſe, qu'il n'y a point de remede contr'elle, quoiqu'il y en ait en ce pays d'excellens contre les bleſſures de preſque tous les autres. J'attribuai ma conſervation à la protection de la

Mere de Dieu, qui ne voulut pas que je perdiſſe la vie, avant que d'avoir travaillé dans cette Miſſion à procurer la gloire de ſon fils. Je m'y engageai ſur l'heure même par de nouvelles promeſſes.

Le Pere Bouchet pourroit dire d'*Aour* à peu près ce que ſaint Grégoire le Thaumaturge diſoit, en mourant, de ſa ville Epiſcopale : *Il n'y avoit que dix-ſept Chrétiens quand j'y vins ; graces à Jeſus-Chriſt, je n'y vois aujourd'hui que dix-ſept Infideles.* Il ne reſte dans toute cette groſſe bourgade que deux ou trois familles de Gentils. De-là vient auſſi que tous les exercices de la Religion chrétienne s'y pratiquent avec autant de liberté & de paix, qu'on le pourroit faire en France. Tous les matins, à la pointe du jour, on ſe rend à l'Egliſe pour la priere. On commence par réciter en commun la couronne ou chapelet de Notre Seigneur, qui eſt compoſé de trente-trois *Pater*, en mémoire des trente-trois années qu'il a vécu ſur la terre. Ce qu'il y a de particulier, c'eſt qu'après chaque *Pater*, on demande à Dieu la grace d'acquérir quelque vertu, de vaincre quelque vice, ou de garder quelqu'un de ſes commande-

mens. On prie enſuite pour les néceſſités communes & particulieres de la Miſſion, pour les Ames du Purgatoire, & enfin pour ceux qui ſont en péché mortel, ſelon l'ancien uſage établi dans les Indes par ſaint François-Xavier. Dans la difficulté qu'ont nos Peres de ſe trouver par tout pour baptiſer les enfans & pour abſoudre les Adultes moribons, ils ſe ſont particuliérement appliqués à apprendre à tout le monde à former un acte de contrition, & à bien prononcer la forme du baptême. Pour cela tous les matins, ſans manquer, après la priere, on récite tout haut la formule de l'un & de l'autre. Nos Miſſionnaires ſe trouvent fort bien d'avoir introduit cet uſage. Les Chrétiens baptiſent chaque année un grand nombre de petits enfans des Gentils, quand ils les voyent près d'expirer, & nous avons ſujet de croire que l'habitude de s'exciter à la contrition eſt un remede bien ſalutaire aux Adultes, qui ont reçu le baptême, lorſqu'ils ſont ſurpris ou qu'ils meurent dans les voyages loin des Egliſes & des Miſſionnaires.

Il y a peu de jours qu'il ne ſe faſſe des confeſſions, des communions & des baptêmes. Voici l'ordre qu'on y tient.

Les premiers exercices du matin étant finis, le Pere ou le Catéchiſte prépare en public à la confeſſion, ceux qui veulent ſe confeſſer. Pendant que le Pere entend les confeſſions, le Catéchiſte diſpoſe au baptême ceux qui doivent être baptiſés. Les confeſſions étant achevées, on fait les baptêmes, à moins que les confeſſions n'emportent trop de temps; car ces jours-là on remettroit les baptêmes à l'après-dinée. La Meſſe ſe dit enſuite, avant laquelle on prépare auſſi à la communion ceux qui ſont jugés dignes d'en approcher : de ſorte que jamais les fideles ne ſe confeſſent, ni ne communient qu'on ne les inſtruiſe de nouveau, comme s'ils ne l'avoient point encore fait. Le reſte du jour, depuis la Meſſe juſqu'au ſoir, les Miſſionnaires font le catéchiſme ou apprennent les prieres aux Catéchumenes. Au coucher du ſoleil, on vient à la priere du ſoir, qui n'eſt pas moins longue que celle du matin; on y fait l'examen de conſcience, on y récite chaque jour à deux chœurs la troiſieme partie du Roſaire, ajoutant à la fin de chaque dixaine une priere particuliére à l'honneur d'un des Myſteres de la très-ſainte Vierge. On finit par le *Salve Regina*,

Regina, qui chaque jour eſt ſuivi d'une exhortation ou d'une inſtruction que le Pere fait ſur quelqu'un des devoirs de la vie chrétienne, ou ſi le Pere eſt abſent, le Catéchiſte lit un chapitre de quelqu'un des livres que les Miſſionnaires ont compoſés.

L'exercice des Dimanches eſt à peu près ſemblable, excepté que le peuple étant plus nombreux, on multiplie pluſieurs fois les mêmes exercices, & que le travail eſt beaucoup plus grand. Ce n'eſt que vers le midi qu'on dit la Meſſe, à cauſe des confeſſions. Le Prêtre montant à l'autel, on lit une courte méthode pour aſſiſter avec fruit au ſacrifice. Enſuite on chante des cantiques au ſon des inſtrumens juſqu'au temps de la communion qu'on récite tout haut les actes que doivent faire ceux qui reçoivent Jeſus-Chriſt. Pendant que le Célébrant ſe déshabille, qu'il fait l'action de graces, & qu'il ſe recueille un moment pour la prédication, qu'on ne manque jamais de faire les dimanches, on répete encore tout haut les principales prieres du Chrétien & l'abrégé de la doctrine du ſalut. Le Pere monte en chaire, qui eſt placée ordinairement à la porte de l'Egliſe afin

qu'on l'entende & dedans & dehors. Ainſi il eſt toujours deux ou trois heures après midi avant qu'on ſe retire.

Il paroît qu'après un travail auſſi violent que celui-là dans un climat brûlant, un repas de ris & d'herbes cuites à l'eau ſans pain, ſans vin, ſans chair, ſans poiſſon, n'eſt gueres capable de ſoutenir ni de fortifier un homme qui, outre ce que je viens d'expliquer, a ſouvent confeſſé près de la moitié de la nuit. Encore ne prend-on gueres en repos ce peu de nourriture: car il faut quitter preſque auſſi-tôt, pour aller adminiſtrer le baptême, qui ſe donne à bien plus de monde les fêtes que les jours ouvriers; mais Dieu y ſupplée par ſa bonté, & nous fait trouver des forces. Je ne vous parle point d'un travail qu'on peut regarder comme un caſuel, quoiqu'il ſoit ſouvent de tous les jours & de toutes les heures du jour: c'eſt de prévenir les querelles, de réconcilier les ennemis, d'accorder les différens, de répondre à des doutes de conſcience, de viſiter les malades, d'examiner les empêchemens des mariages & d'en relever quand on le peut. Ce dernier point nous embarraſſe ſouvent, à cauſe d'une infinité de

coutumes de ce pays, différentes des nôtres, & auxquelles il faut avoir de grands égards. Au milieu de tant d'occupations, ce sont les confessions qui nous accablent. En cinq mois que j'ai demeuré à *Aour*, il n'y a eu que trois ou quatre jours où nous n'en ayons point eu à entendre ; & il est assez ordinaire que dans la suite de tant d'exercices différens la nuit vienne, sans que nous ayons pu trouver un moment pour réciter notre bréviaire ; de sorte que dans l'accablement où l'on se trouve, il faut encore dérober au sommeil le temps nécessaire pour prier Dieu.

Mais je puis vous assurer que les exercices, dont je viens de parler, ne sont pourtant rien encore en comparaison de ceux des fêtes les plus solemnelles. Je fus témoin de ce qui se passa le jour de l'Assomption de Notre-Dame derniere. Les Chrétiens se rendirent à *Aour* plusieurs jours auparavant pour se confesser ; car le jour de la solemnité on ne pourroit contenter qu'une très-petite partie de ceux qui veulent faire leurs dévotions. On commença donc huit jours avant la fête à se préparer à la passer saintement. Chaque jour on fit sur le Mystere & sur une des princi-

pales vertus de la sainte Vierge, un Sermon qui étoit suivi de prieres & d'autres exercices de piété. Plusieurs jeûnerent pendant les huit jours, & quelques-uns ne mangerent que des herbes. On chanta tous les jours des cantiques à l'honneur de la Mere de Dieu, & l'on disposa un grand nombre de Catéchumenes à recevoir ce jour-là le saint baptême. Comme la persécution arrivée dans une province éloignée avoit obligé deux de nos Peres à se retirer à *Aour*, nous nous trouvâmes quatre Missionnaires, qui fûmes si occupés pendant tout ce temps-là, qu'à peine pûmes-nous fournir aux pénitens qui se présentoient. Le jour de la fête nous chantâmes une grande Messe. Il n'est pas possible d'exprimer quelle est la joie & la dévotion qu'ont ces peuples, de nous voir officier solemnellement. La Messe fut précédée & suivie de deux processions, qui ne se firent pas avec moins d'appareil. La multitude des Chrétiens & des Gentils, qui y assisterent fut innombrable. Il étoit plus de trois heures après midi, quand la cérémonie fut achevée.

J'eus le bonheur d'administrer le baptême ce jour-là à soixante & dix-huit

perſonnes. Il en reſtoit encore cent trente-ſept à baptiſer que je remis au lendemain. Je fus ſi fatigué du travail de ces deux jours-là, de la prononciation des prieres & des onctions, des ſignes de croix, de l'infuſion de l'eau, qu'il m'avoit fallu recommencer tant de fois, que je puis dire ſans exagération qu'il me falloit ſoutenir les bras ſur la fin, & que je n'avois preſque plus de voix pour prononcer les paroles ſacramentales & les Oraiſons du Rituel. Ce qu'il y a de conſolant pour nous, c'eſt que nous ne célébrons aucune fête avec cet appareil, qu'elle ne ſoit ſuivie de la converſion de pluſieurs Idolâtres. Ainſi on regarde peu à la peine, par l'eſpérance qu'on a de faire connoître la Religion à une multitude de gens qui viennent là par curioſité, dont il y en a toujours quelques-uns qui ſe laiſſent gagner.

La tranquillité avec laquelle vous voyez que nous faiſons nos fonctions, n'empêche pas que nous n'ayons de fréquentes alarmes, & que nous ne ſoyons chaque jour à la veille de quelque perſécution. Pendant le peu de ſéjour que j'ai fait à *Aour*, nous nous ſommes trouvés trois fois ſur le point

de prendre la fuite, & de nous retirer dans les bois où l'on avoit déja porté ce que nous avions de plus précieux, c'eſt-à-dire, les ornemens de l'Egliſe & nos livres. Mais après beaucoup de travail, l'eſpérance du matyre eſt tout ce qui doit flatter un Miſſionnaire. Et en attendant cette grace, ſi Dieu nous en jugeoit dignes, nous ne manquons pas d'occaſions de ſouffrir pour nous y préparer.

J'avois oüi-dire, & je m'étois bien attendu avant que de venir ici qu'on n'y trouvoit ni pain, ni viande, ni œufs, ni poiſſon, ni vin que celui dont on uſe à la Meſſe: mais je vous dirai naturellement que ce que j'ai vu eſt toute autre choſe encore que ce que je m'étois figuré. On ne boit que de l'eau, qui eſt ſouvent très-bourbeuſe, & qui jamais n'eſt bien pure étant puiſée dans des étangs, où les hommes & les animaux ſe lavent tous les jours. On ne mange que des herbes & des légumes, le goût en eſt inſipide ou ſi amer, que rien dans nos racines d'Europe n'en approche. Il faut y être accoutumé dès l'enfance pour en pouvoir manger ſans dégoût. Je me ſouviens à cette occaſion d'un mot que dit fort agréablement un

Missionnaire nouvellement arrivé. On lui demanda ce qu'il pensoit des herbes qu'on lui servoit. *J'avois cru jusqu'à présent*, répondit-il en riant, *qu'il n'y avoit que les animaux qui eussent du fiel; mais je vois que dans ce pays les herbes mêmes & les légumes n'en manquent pas*, Il nous est permis de nous servir de beurre pour les assaisonner, mais ceux qui nous les préparent (car ce seroit déshonorer le ministere au jugement des Indiens, que de nous faire nous-mêmes à manger); ceux, dis-je, qui nous les préparent, le font si mal, que c'est toujours une vraie mortification pour nous que de manger. D'ailleurs le ris, qui sert de pain, étant cuit dans l'eau simple, ôte le goût qu'il pourroit y avoir. On croit dans les commencemens qu'avec un peu de courage on s'accoutumera à cette nourriture, toute insipide qu'elle est; mais l'estomach en prend peu à peu une si grande horreur, que ce n'est que par pure nécessité qu'on se résout à manger. Les fruits sont si rares, qu'on regarde comme un régal d'avoir pour sa collation quelque rave ou quelque petit concombre. Il nous est souvent arrivé au Pere Bouchet & à moi de

n'avoir le soir, les jours mêmes que nous ne jeûnions pas, qu'un méchant morceau de galette cuite sur la braise & à demi brulée.

Les peines d'esprit passent souvent de beaucoup celles du corps. Ce que saint Paul appelloit la sollicitude des Eglises, se fait sentir ici d'une maniere bien vive. Apprendre que les temples du vrai Dieu sont abbatus ou brulés, les fideles mis en prison ou tourmentés avec danger de perdre la foi; les bourgades Chrétiennes ravagées ou détruites par les guerres continuelles que se font les *Rajas* & les petits Princes, à qui le Roi de Maduré laisse vuider leurs querelles particulieres par les armes; voir ceux sur qui l'on croyoit pouvoir compter, tomber dans une apostasie honteuse, ou retourner à l'idolatrie, après avoir été long-temps Catéchumenes; & les Catéchistes enfin être quelquefois les premiers à scandaliser le peuple par leurs mauvais exemples, ou à troubler par entêtement & opiniâtreté les Missionnaires dans l'exercice de leur ministere, sans qu'on ose les punir, pour ne pas attirer à toute la Mission une cruelle persécution, sont des peines que l'on souffre souvent ici. Peut-on voir de telles foiblesses, sans

en être affoibli ſoi-même, au ſens que le dit l'Apôtre des Nations ; & être témoin de tels ſcandales ſans en avoir une vive douleur ?

Ajoutez la ſolitude affreuſe dans une Miſſion éloignée pour l'ordinaire de toute connoiſſance, nulle ſociété qu'avec des gens ſans agrément & ſans politeſſe, un cérémonial le plus embarraſſant & le plus ridicule preſque en tout qu'on puiſſe imaginer ; la privation durant les années entieres de tous les ſecours ſpirituels qu'on ne peut recevoir que par le miniſtere d'autrui, la communication des lettres très-rare & très-difficile par la crainte d'être reconnus pour Européens, ou de donner quelque ſoupçon, ſi l'on nous ſçavoit en commerce avec les Portugais & les autres Européens de la côte, & d'attirer enſuite ſur nous des perſécutions comme il eſt arrivé plus d'une fois. Au milieu de tout cela on gagne beaucoup d'ames à Jeſus-Chriſt, &, comme j'ai dit, l'on conſidere tout cela comme une préparation au martyre. On n'en ſçauroit trop acheter la grace : voilà ce qui ſoutient.

Pendant le temps que j'ai demeuré à *Aour*, le Pere Bouchet a été preſque

toujours incommodé ; ce qui m'a obligé de me charger du soin des malades pour leur administrer les Sacremens. On n'attend pas ici à l'extrêmité, pour appeller un confesseur : avant qu'il y ait du danger, on nous envoye chercher d'une, de deux & de trois journées, d'où il arrive souvent que le mal n'ayant point eu de suite, nous trouvons à notre arrivée le malade en parfaite santé. Outre ces voyages, qui ont été assez fréquens, j'ai fait la visite de toutes les Eglises de la dépendance d'*Aour*. Je m'arrêtai près d'un mois à *Coulmeni*. C'est une grosse bourgade, où il y a une belle Eglise, fondée par un fervent Chrétien nommé *Chinapen*. Cet homme étant encore jeune, rencontra par hasard un Catéchiste, qui expliquoit la doctrine Chrétienne à quelques Néophytes, il y prit goût, & se trouvant bientôt instruit, il demanda le baptême. On le lui différa, dans la crainte que ses parens ne le pervertissent; mais il fallut enfin céder à sa ferveur. Après qu'il fut baptisé, il eut à souffrir de grandes persécutions de sa famille & de ses voisins, étant le seul de la bourgade qui fût Chrétien. Loin de se rendre à leurs instances, il travailla si utilement

qu'il gagna plusieurs de ses compatriotes & toute sa famille, qui étoit nombreuse. Il bâtit d'abord une petite chapelle, & ensuite une grande Eglise, où s'assemblerent pendant mon séjour diverses troupes de Chrétiens des lieux circonvoisins, & entr'autres de *Chirangam*, qui n'est éloigné de *Coulmeni* que d'environ quatre lieues.

Le *Chirangam* est une isle que forme le fleuve *Caveri*, vis-à-vis de la ville de *Trichirapali*, capitale du Royaume. C'est un lieu des plus fameux, qui soient dans l'Inde. Il y a un Temple entouré de sept enceintes de murailles, qui passe pour le plus saint de tout le pays. Ainsi il ne faut pas s'étonner que les habitans de cette isle soient plus superstitieux & plus obstinés que les autres dans l'Idolâtrie. Il n'y a que peu d'années que la foi a commencé d'y pénétrer, & que le Pere Bouchet y a fait élever une petite Eglise. Les Chrétiens, au nombre d'environ quatre-vingt, ont coutume de s'y assembler au son d'une clochette, ce qui chagrine fort les Prêtres du Temple voisin. Ils ont souvent tenté de brûler le petit édifice, mais Dieu n'a pas permis qu'ils soient encore

venus à bout d'exécuter leur mauvais deſſein.

En ſortant de *Coulmeni*, où j'eus la conſolation de baptiſer en un mois trente & un Catéchumenes, je paſſai par le village d'*Adatura*; j'y confeſſai & communiai ceux qui n'avoient pu venir à *Coulmeni*, & je me rendis à *Aour*, où le Pere, Bouchet de ſon côté, avoit baptiſé, en mon abſence, quarante-trois perſonnes. Le lendemain m'entretenant avec ce ſaint Miſſionnaire, je lui diſois que, par la miſéricorde de Notre-Seigneur, il me ſembloit que notre Miſſion jouiſſoit d'une aſſez grande paix. *Hélas, mon cher Pere*, me répondit-il, *le calme trop grand eſt toujours ici la marque de quelque prochaine tempête. Vous l'éprouverez.* En effet, dès ce ſoir-là même nous reçûmes deux nouvelles, qui nous affligerent beaucoup; la premiere fut l'embraſement de l'Egliſe de *Calpaleam*, la plus belle de la Miſſion après celle d'*Aour*. Elle avoit été brûlée par un parti de cavalerie du Roi de *Tanjaour*, qui, étant en guerre avec celui de Maduré, déſoloit la campagne, & ravageoit tout ce qu'il rencontroit.

L'autre nouvelle plus triſte encore

fut l'empriſonnement du Pere Borgheſe, qu'on avoit enlevé de ſa maiſon & mené au Gouverneur Général des Provinces Méridionales de ce Royaume. Il y avoit long-temps qu'on le menaçoit de cette inſulte; mais il s'obſervoit, & ſans donner aucune priſe à ſes ennemis, il continuoit ſes exercices à l'ordinaire, & convertiſſoit un grand nombre d'Idolâtres, ſur-tout de la Caſte des *Chanes*, qui ont ſoin des palmiers. Un Gentil, proche parent de celui qui avoit excité contre le Pere Bernard de Saa la perſécution, dont j'ai parlé au commencement de ma Lettre, & peut-être même à ſon inſtance, alla trouver le Gouverneur, & lui promit deux mille écus, s'il vouloit faire arrêter le Pere. Le Gouverneur gagné, donna l'ordre que l'on ſouhaitoit, mais il traita le Pere Borgheſe avec bien plus d'humanité, qu'on n'avoit fait le Pere Bernard de Saa. Car il défendit qu'on lui fît aucune violence, peut-être par reſpect pour la haute réputation de ſcience & de vertu que le Pere s'étoit acquiſe depuis pluſieurs années dans ſa province.

Dès que nous ſçûmes cette nouvelle, le Pere Bouchet envoya ſes Catéchiſtes à la Cour demander au Prince Régent

la liberté du ſerviteur de Dieu ; mais comme ils ne rapportoient pas de réponſe, le Pere Bouchet crut devoir aller en perſonne ſolliciter la délivrance de ſon frere. L'affaire étoit difficile, il s'agiſſoit d'arracher un priſonnier des mains d'un Gouverneur qui, par malheur, ſe trouvoit être propre gendre du Prince Régent, & de le délivrer d'un Tribunal, dont il eſt inoui qu'aucun ait été élargi, ſans payer une groſſe ſomme, qu'il ne nous étoit ni expédient ni poſſible de conſigner. Mais Dieu qui conduiſoit l'affaire, donna au Pere Bouchet d'autres moyens de réuſſir. Le gendre du Prince Régent ayant été démis de ſon Gouvernement, je ne ſçais pourquoi, huit jours préciſément après avoir fait arrêter le Pere Borgheſe, il vint à la Cour implorer l'aſſiſtance de ſes patrons, & tâcher de ſe faire rétablir. L'Ambaſſadeur d'un Prince tributaire de *Maduré*, qui avoit beaucoup de crédit à la Cour, & qui eſtimoit & protégeoit les Chrétiens, prit leur défenſe & demanda au Gouverneur la délivrance du Pere Borgheſe. Le Gouverneur eſpérant à ſon tour quelques bons offices de l'Ambaſſadeur, la lui promit, & écrivit en effet deux ou trois fois ſur ce ſujet au

Lieutenant de la Province. Mais celui-ci, qui ne redoutoit peut-être gueres l'autorité d'un homme dépoſſédé, loin d'exécuter ſes ordres, menaçoit tous les jours le Pere de le tourmenter, s'il ne ſe rachetoit promptement à prix d'argent. Il fit même étaler en ſa préſence les inſtrumens de pluſieurs ſupplices; mais le Pere ſans s'étonner, diſoit, en ſouriant, que ces inſtrumens n'étoient propres qu'à tourmenter des enfans, & qu'en quittant ſon pays pour venir annoncer l'Evangile aux Peuples de Maduré, il s'étoit réſolu à en ſouffrir, s'il falloit, beaucoup d'autres. *Nous verrons*, reprit le Lieutenant, *ſi vos diſciples ſeront auſſi fiers que vous, ou ſi vous n'aurez point compaſſion d'eux.* Et faiſant prendre un des Catéchiſtes, il ordonna qu'on lui diſloquât tous les os. Ce Catéchiſte ſans attendre ce que ſon Maître répondroit: *Remercions Dieu, mon cher Pere*, s'écria-t-il en ſe jettant à ſes pieds, *de la grace qu'il me fait: c'eſt maintenant que je commence à être véritablement votre diſciple. Nous n'avons commis d'autres crimes que de faire connoître Dieu, & de porter les hommes à l'adorer & à le ſervir. Je m'eſtime heureux de ſouffrir pour une ſi bonne cauſe. Ne craignez pas que je recule,*

ni que je faſſe rien d'indigne d'un Chrétien. Donnez-moi ſeulement votre bénédiction, & me voilà prêt de tout ſouffrir. Le Pere fut attendri, & le Lieutenant, avec ceux de ſa ſuite, frappé d'étonnement, en demeura là, & n'oſa pas aller plus avant.

Cependant le Prince Régent rétablit ſon gendre dans ſon Gouvernement, & lui ordonna, à la priere du Pere Bouchet, d'écrire de ſa part au Lieutenant, non-ſeulement de mettre inceſſamment le Pere Borgheſe & ſes Catéchiſtes en liberté, mais encore de reſtituer tout ce qu'on leur avoit enlevé. Puis le regardant d'un œil ſévere : *N'avez-vous point de honte*, ajouta-t-il, *de perſécuter un Etranger, qui ne vous fait aucun mal, & qui eſt venu de ſi loin faire pénitence en ce pays-ci : qu'on exécute mes ordres, & que je n'entende plus parler de cette affaire.* Ces paroles & le ton de Maître, dont elles furent prononcées, eurent, avec un peu de temps, l'effet qu'on en devoit attendre. Le Lieutenant parut vouloir obéir; mais avant que de délivrer le Pere, il lui repréſenta que jamais priſonnier, quelque puiſſant qu'il fût, n'avoit été traité avec plus de reſpect que lui, & que tant d'égards méritoient bien quelque petite ſomme au moins par recon-

noiſſance. *Seigneur*, dit le Pere, *je ne vous ſuis obligé que de m'avoir fait ſouffrir quelque choſe pour ma Religion, & ce ſervice ne ſçauroit ſe payer avec de l'argent. Si vous me croyez coupable pour avoir annoncé la loi du vrai Dieu, je ſuis encore entre vos mains, voilà ma tête, il me ſera très-glorieux de la donner pour une ſi bonne cauſe, mais il me ſeroit honteux de donner la moindre choſe pour ma délivrance.*

On admira plus que jamais la fermeté du Docteur étranger, & on le laiſſa ſortir après quarante jours de priſon. Mais comme ſi l'on s'en étoit repenti, à peine étoit-il à un quart de lieue de la ville qu'on l'envoya reprendre, & qu'on fit encore des tentatives pour tirer quelque choſe de lui. Les habitans indignés qu'on revînt tant de fois à la charge, crioient hautement que la famine, dont ils étoient menacés, ne venoit que de la colere du Dieu des Chrétiens, qui ſuſpendoit les pluies, & les empêchoit de tomber, pour venger l'innocence de ſes Docteurs. Cependant il fallut encore comparoître devant le Lieutenant; c'étoit toujours de l'argent qu'on vouloit, à moins que le Miſſionnaire, par un écrit ſigné de ſa main, ne s'obligeât à ne plus

prêcher l'Evangile ; *car ceux qui vous ont fait arrêter*, ajouta sans déguisement le Lieutenant, *refusent de payer la somme qu'ils ont promise, si l'on n'obtient cela de vous.*

Vous me connoissez bien mal, Seigneur, lui repartit le Pere : *croyez-vous que j'aie quitté mon pays, & tout ce que j'avois de plus cher au monde ; que je sois venu prêcher ici la loi du vrai Dieu, & que je l'aie prêchée depuis tant d'années, pour garder maintenant le silence. Je vous déclare que bien loin de signer ce qu'on me demande, j'emploierai plus que jamais ce qui me reste de vie & de force à faire de nouveaux disciples au Dieu du Ciel.* Les Gentils s'entre-regardoient, & se disoient les uns aux autres que cet homme étoit un rocher, au pied duquel toutes les paroles & les menaces n'étoient que de foibles ondes qui venoient se briser. Le Lieutenant remit donc pour la seconde fois le Pere en liberté, & comme dès le lendemain il plut si abondamment, que les étangs en furent remplis & les campagnes inondées, les Idolâtres ne manquerent pas de dire que la sécheresse qui avoit désolé si long-temps le pays, n'avoit pu être, comme ils l'avoient jugé, qu'un châtiment de l'injuste détention du Pere Borgheſe & de ses Catéchistes.

Il arrive ici d'autres marques bien plus ſenſibles de la protection que Dieu donne à la ſainte Religion que nous annonçons. Il n'eſt pas croyable combien le baptême y produit d'effets miraculeux. On m'apporta à la Fête de l'Aſſomption un enfant de ſix à ſept ans tourmenté du démon, qui le faiſoit tomber preſque continuellement dans des convulſions tout-à-fait étranges. Lorſque je voulus le baptiſer les convulſions augmenterent d'une maniere ſi violente que le Pere Boucher fût obligé de le prendre entre ſes bras, & de le tenir de toutes ſes forces; mais à peine avois-je verſé l'eau ſur ſa tête, que, par la vertu du Sacrement, il ſe trouva parfaitement délivré, ſans que depuis ce temps-là il ait paru dans lui la moindre marque de poſſeſſion. Il étoit d'un village où il n'y avoit que ſa mere qui fût baptiſée. Les Idolâtres du lieu, témoin de la poſſeſſion ou de la maladie de cet enfant pendant plus de deux ans, le voyant revenir de l'Egliſe des Chrétiens ſi parfaitement guéri, conçurent une ſi haute idée de notre ſainte Religion, que quinze ou vingt réſolurent de l'embraſſer. Ils demanderent qu'on leur envoyât quel-

qu'un pour les instruire. Tous nos Catéchistes étoient dispersés de côté & d'autre, & il ne restoit que celui qui est attaché au service de cette Eglise : on le leur envoya. Il les prêche actuellement, & ils l'écoutent avec beaucoup de ferveur & de docilité.

Voilà, mon cher Pere, de ces occasions précieuses où, faute d'avoir assez de Catéchistes, nous sommes exposés à manquer l'œuvre de Dieu & la conversion de toute une bourgade. D'y aller nous-mêmes, il ne seroit pas quelquefois expédient ; car outre que nous sommes en trop petit nombre, & que notre présence est nécessaire à l'Eglise pour l'administration des Sacremens, la couleur de notre visage nous trahiroit, & pourroit donner horreur pour toujours de la Religion que nous annonçons. Les Catéchistes nous déchargent de beaucoup de travail, & préviennent les esprits en notre faveur. On nous passe ensuite plus aisément les difficultés que notre air étranger fait naître dans les esprits. Enfin l'expérience de près d'un siecle nous a appris que toutes les premieres ébauches des conversions doivent se faire par les Catéchistes ; & c'est pour cela que dans toutes nos lettres vous

nous voyez faire tant d'inſtances pour en avoir un plus grand nombre. C'eſt une des plus groſſes dépenſes que vous faſſiez pour nous, quoique leur penſion n'aille pas au-delà de cinq ou ſix piſtoles pour chacun : mais n'y ayez pas de regret, & faites bien comprendre aux perſonnes généreuſes, qui nous aident de leurs charités, que c'eſt de l'argent qui produit au centuple, & que de toutes les bonnes œuvres qu'on peut entreprendre pour le ſervice du prochain, il n'en eſt point de plus méritoire.

Le Pere Bouchet a ordinairement une douzaine de Catéchiſtes ; c'eſt peu pour trente Egliſes, dont il a ſoin. Pour les bien deſſervir, il faudroit que chaque Egliſe eût ſon Catéchiſte. J'ai été témoin que pluſieurs Gentils étant venus nous demander à être inſtruits, il a fallu, faute de ſecours, les remettre à un autre temps. Dans cet intervalle les bons deſirs paſſent, & ſouvent ils ne reviennent plus. Au défaut des Catéchiſtes, on engage les plus fervens Chrétiens & les moins groſſiers à en faire l'office dans leurs villages. Un enfant de neuf à dix ans le fait actuellement dans le ſien. Sa converſion a quelque choſe de merveilleux. Il eut envie d'être baptiſé. Pour

exécuter ce deſſein, il alloit trouver tous les jours en ſecret dans les champs un Berger Chrétien, qui l'inſtruiſoit en gardant ſes troupeaux. Il apprit du Berger les commandemens de Dieu & les prieres des Chrétiens; après quoi il preſſa ſon pere, ſa mere & ſa ſœur de vouloir les apprendre de lui. D'abord on le traitoit d'enfant, mais il réitéra ſi ſouvent & ſi vivement ſes inſtances, qu'on commença à l'écouter. Quand il voyoit qu'on vouloit offrir quelque ſacrifice aux idoles, il menaçoit de tout briſer. Comme c'étoit un fils unique, & qu'il étoit tendrement aimé, on n'oſoit le contredire, on quittoit tout, ou bien on attendoit qu'il fût abſent de la maiſon. Enfin, cet admirable enfant n'a eu aucun repos qu'il n'ait perſuadé au pere, à la mere, à la ſœur de ſe faire tous trois Chrétiens.

Le petit Prince ſur les terres duquel cette famille demeure, ayant appris qu'ils ſe diſpoſoient à recevoir le baptême, en fit un jour des reproches au pere, qui l'étoit allé voir, diſant que ceux qui embraſſoient la loi des Chrétiens ne vivoient pas long-temps; & pour preuve de cela, qu'une femme Chrétienne étoit morte depuis fort peu de

jours. Le diſcours du Prince frappa cet homme encore foible dans la foi, & étant retourné tout triſte dans ſa maiſon, il redit à ſa famille ce que le Prince venoit de lui raconter. L'enfant prit la parole : *Je m'étonne, mon pere*, lui dit-il, *que vous n'ayez demandé un écrit, par lequel le Prince vous garantît de la mort, pourvu que vous demeuraſſiez infidele. Eſt-ce que les Chrétiens ne vivent pas auſſi long-temps que les Gentils ? ou eſt-ce que les Gentils ne meurent pas auſſi bien que les Chrétiens ? Le Prince même n'a-t-il pas perdu ſa femme, qui étoit idolâtre ? Gardez-vous donc bien, mon cher pere, de vous laiſſer ainſi ſurprendre.*

Ces paroles, dignes de ſortir, non de la bouche d'un enfant de neuf à dix ans, mais d'un Miſſionnaire expérimenté, toucherent ſi vivement ce pauvre pere, qu'il vint peu de jours après, avec toute ſa famille, demander à être inſtruit & baptiſé. Je fus ſur-tout charmé des airs, de la candeur & de l'eſprit de l'enfant, qui a une douceur d'Ange, & la plus heureuſe phyſionomie que j'aie jamais vue. Son pere ſouhaiteroit fort qu'il apprît à lire & à écrire ; mais il ne ſçauroit l'obtenir. *Si je ſçai lire & écrire*, dit l'enfant, *l'on me mettra dans quelque em-*

ploi, où je ſerai expoſé à faire tous les jours des péchés, qui m'empêcheront d'aller au Ciel; au lieu que ſi je ne ſçais rien, je reſterai à la maiſon où je ne m'occuperai qu'à travailler & qu'à prier Dieu. C'eſt la réponſe que je lui ai entendu faire moi-même, lorſque je le preſſois de s'attacher à l'étude, admirant à cet âge la force des lumieres de la grace, qui ſans doute en fera un jour un des plus fervens appuis de cette Egliſe naiſſante.

Je n'admirai pas moins la réponſe que me fit une femme baptiſée depuis peu d'années par le Pere Bouchet. Ce Pere paſſoit un jour par un village de Gentils, cette femme venoit de perdre ſon mari qu'elle aimoit tendrement, & dans l'excès de ſa douleur, pouſſant des cris lamentables, elle vouloit abſolument ſe brûler avec le corps du défunt. Le Pere, qui entendit ſes gémiſſemens de fort loin, envoya un de ſes Catéchiſtes ſçavoir quelle en étoit la cauſe. L'ayant appriſe il alla à la maiſon de la veuve, où étoient tous ſes parens aſſemblés, qui ne pouvoient lui perſuader de vivre. Le Pere fut plus heureux, car non-ſeulement il la détourna de ſe jetter dans le bûcher de ſon mari; mais à l'occaſion de ces flammes paſſageres, il lui parla ſi fortement

ment des vérités de l'autre vie, & ſurtout du feu de l'enfer, que ſaiſie de crainte, elle changea la réſolution qu'elle avoit priſe de ſe brûler toute vive, en celle de ſe faire Chrétienne pour éviter les peines éternelles de l'enfer. Depuis ſon baptême elle a toujours été très-fervente, & quoique fort éloignée de l'Egliſe, elle y vient ſouvent faire ſa priere. Un jour donc qu'elle me racontoit ſa converſion, & que je lui faiſois faire quelques réflexions ſur le malheur éternel qu'elle avoit évité : *Il eſt vrai, mon Pere*, me répondit-elle d'un air gai & content, *que Dieu m'a délivrée de l'enfer par ſa miſéricorde, & je l'en remercie tous les jours ; mais je ne laiſſe pas de ſouffrir en cette vie les peines du Purgatoire pour la ſatisfaction de mes péchés:* Et diſant ces paroles, elle me montra ſes mains, qui étoient fort enflées & crevées en pluſieurs endroits, par la violence du travail ; car depuis la mort de ſon mari, de riche qu'elle étoit, étant tombée dans la pauvreté, elle eſt obligée de gagner ſa vie à piler du ris. Je lui dis pour la conſoler que le partage des Chrétiens devoit être la peine & l'affliction ; qu'on n'alloit au Ciel que par la voie des ſouffrances,

que Jesus-Christ nous a tracée; qu'elle avoit raison d'appeller son travail son Purgatoire, & que si elle l'offroit bien à Dieu, il lui tiendroit lieu de celui de l'autre vie, qui est incomparablement plus rigoureux, & lui procureroit une gloire prompte & un repos éternel. Elle me remercia & me parut fort consolée.

Ce que le Pere Simon Carvalho m'a raconté d'un Catéchumene a quelque chose de plus surprenant. Cet homme, natif de *Tanjaour*, capitale du Royaume de même nom, avoit fait bâtir un Temple d'Idoles dans l'espérance de devenir fort heureux; mais voyant que son bonheur ne croissoit pas à proportion que le Temple s'avançoit, il se dégoûta, perdit la confiance qu'il avoit en ses Idoles, & ayant entendu parler de *Vastou*, qui en langue *Talmul* signifie *l'Être souverain*, ou *la premiere & suprême cause de toutes choses*, il se mit en tête de connoître *Vastou*, & de lui parler. De tous les moyens qu'il imagina, il crut que le plus efficace, pour mériter cet honneur, étoit de faire de longs jeûnes, & de se retirer du commerce & de la conversation des hommes. Pendant huit mois entiers qu'il vécut en solitude, il perdit tout l'embonpoint qu'il avoit naturellement, & devint extrêmement maigre.

Au bout de ces huit mois le démon s'empara du corps de ſon frere, & commença à le tourmenter terriblement. Le pénitent ſurpris de voir qu'au lieu d'attirer *Vaſtou* chez lui, par ſes auſtérités, il y avoit attiré le Diable, interrompit ſa retraite, & viſita pendant pluſieurs jours quelques Temples d'Idoles où il fit divers ſacrifices pour la délivrance de ſon frere poſſédé; mais ce fut en vain, juſqu'à ce qu'un jour, par je ne ſçai quelle inſpiration, il menaça le Diable que s'il ne ſe retiroit, il meneroit ſon frere à l'Egliſe des Chrétiens. Depuis cette menace le Démon ſembla ſe retirer, & le frere du pénitent demeura tranquille, & ne donna plus aucune marque de poſſeſſion; mais il mourut quatre jours après.

Les Gentils, qui furent témoins de cette mort, ne manquerent pas de dire au pénitent que le Démon avoit ôté la vie à ſon frere pour le punir de ſa curioſité, & qu'il la lui ôteroit à lui-même, s'il ne ceſſoit de chercher *Vaſtou*. Le pénitent mépriſant leurs avis, rentra dans ſa ſolitude, & continua encore pendant un an ſon ſilence & ſes jeûnes rigoureux. Une nuit qu'il étoit éveillé, il ouït, ſans voir perſonne, une voix

distincte qui lui disoit : *Je suis Vastou que tu cherches, j'ai tué ton frere, & je te tuerai aussi dans huit jours.* Le pénitent fut terriblement effrayé ; mais comme il avoit beaucoup d'esprit, & que Dieu vouloit l'éclairer, il fit cette judicieuse réflexion, que la voix qu'il avoit entendue ne pouvoit être celle de *Vastou ; car Vastou*, disoit-il, *est le souverain Être, la cause & le principe de tout ce qui est, je cherche à le connoître pour le servir & pour l'adorer, cette recherche ne peut lui être désagréable, & ce seroit sans raison qu'il auroit tué mon frere, & qu'il me menaceroit moi-même de me tuer. Ainsi il faut que ce soit le Diable qui contrefait Vastou, & qui a ôté la vie à mon frere.* Sur cela, il prit la résolution d'avoir recours au *Gourou* ou Docteur des Chrétiens, pour s'instruire de leur loi, dont il avoit déja entendu parler, sans sçavoir qu'ils adoraſſent *Vastou.* Il alla trouver le Pere Simon Carvalho, qui est chargé de la Chrétienté de *Tanjaour.* Le Pere commença à l'instruire des Mysteres de notre sainte Religion, & après l'avoir convaincu qu'elle seule rendoit à *Vastou* le culte qui lui étoit dû, il le remit entre les mains d'un de ses Catéchistes, pour lui apprendre les prieres de l'Eglise,

& achever de l'inſtruire. Le Pere eût bien voulu ſe charger ſeul de l'inſtruction d'un homme que Dieu vouloit ſi viſiblement ſauver, mais il étoit alors accablé de travail, ayant en deux mois & demi baptiſé plus de cinq cens Catéchumenes, & confeſſé près de quatre mille perſonnes, quoique le feu de la guerre fût allumé de toutes parts dans ce Royaume.

Ce Pere, l'un des plus illuſtres & des plus zélés ouvriers de cette Miſſion, eſt de la Province de Goa, où il paſſoit, ſans contredit, pour le plus bel eſprit qu'il y eût. Il y enſeignoit la Théologie avec un grand applaudiſſement, n'ayant encore que trente & un an, & il étoit dès-lors dans une ſi haute réputation de vertu, qu'on ne l'appelloit communément que le Saint Pere. Quoiqu'il s'occupât très-utilement au ſervice du prochain dans la ville & aux environs de Goa, il ſe ſentit vivement preſſé de ſe conſacrer à la Miſſion de Maduré. Il communiqua ſon deſſein aux Provinciaux des Provinces de Goa & de Malabar, & prit des meſures ſi juſtes avec eux, qu'il fut incorporé à la Miſſion de Maduré, avant même qu'on ſoupçonnât qu'il eût envie de s'y conſacrer, & que

perſonne pût s'y oppoſer. Il y eſt un grand exemple de zèle, de mortification, de charité, & de toutes les autres vertus propres d'un homme apoſtolique. Pour moi je regarde comme un prodige qu'étant preſque toujours malade, il puiſſe ſoutenir les travaux immenſes de ſa Miſſion. Il eſt vrai que dans la crainte qu'on a qu'il n'y ſuccombe enfin, on a réſolu de m'envoyer prendre ſa place au retour du voyage que je vais faire à Pondichéry.

C'eſt une choſe extraordinaire de voir la douleur dont ce ſaint homme paroît ſaiſi, quand il arrive des diſgraces à quelqu'une de nos égliſes; ſon zèle le dévore, comme autrefois le Prophête, il a le cœur ſi ſerré qu'il ne peut prendre de nourriture, il eſt deux & trois jours ſans manger, il dépérit à vue d'œil. Ainſi on lui cache tout ce qu'on peut des traverſes, dont le démon ne manque pas de nous affliger. Mais Dieu paroît prendre plaiſir à l'éprouver. Nul Miſſionnaire ne ſouffre plus de perſécutions que lui dans le lieu où il travaille. Il n'y a qu'un an & demi qu'il eut la douleur de voir renverſer une belle égliſe qu'il venoit de bâtir. Elle étoit ſituée entre la ville de *Tanjaour*, & un

fameux temple d'idoles. Les Prêtres qui avoient la direction du temple, l'avoient vu s'élever avec un chagrin mortel, ils réſolurent de la détruire, & voici l'artifice dont ils ſe ſervirent. Ils répandirent parmi le peuple que les Dieux de leur temple vouloient qu'on détruisît l'égliſe des *Brames* du nord; (c'eſt le nom qu'on donne à nos Peres en ce pays) autrement qu'ils abandonneroient leur demeure, *parce que quand il falloit aller au travers de l'air, de ce temple à la ville de Tanjaour, ils trouvoient en chemin l'égliſe de ces étrangers, & que leur étant impoſſible de paſſer par deſſus, ils étoient contraints, par une force inviſible, de prendre un fort long détour, ce qui leur étoit très-incommode & les fatiguoit beaucoup.* Quelques groſſieres que fuſſent les plaintes de ces Dieux imaginaires, les Idolâtres y furent ſenſibles, ils s'aſſemblerent, & conclurent d'abattre l'égliſe ſous les auſpices d'un Miniſtre d'Etat qu'ils avoient gagné, & qui étoit d'ailleurs grand ennemi de notre ſainte Religion.

Pendant que j'étois occupé à *Aour*, ſoit auprès des Chrétiens qui s'y rendent tous les jours en foule pour y faire leurs dévotions, ſoit auprès des Catéchu-

menes qu'on y instruit sans cesse, soit enfin auprès des Gentils que la beauté de notre Eglise y attire, & à qui on tâche de rendre utile leur curiosité, le Pere Bouchet qui étoit à *Trichirapali*, m'invita d'aller passer quelques jours avec lui. C'étoit, il y a quelques années, une affaire pour nous d'entrer dans cette grande ville, & nous n'y demeurions qu'avec inquiétude : mais depuis que le Prince Régent a eu la bonté d'accorder sa protection au Pere Bouchet, comme je vous l'ai raconté, nous y allons en plein jour tête levée ; & les gardes qui sont aux portes, loin de nous faire aucune peine, nous saluent avec un très-grand respect. J'allai donc trouver le Pere Bouchet, & je traversai une grande partie de la ville qui me parut extrêmement peuplée, mais mal bâtie, la plupart des maisons n'étant que de terre & couvertes de paille. Ce n'est pas qu'il n'y ait des gens assez puissans, qui pourroient en faire bâtir de belles & de solides ; mais ou leur avarice, ou la crainte de paroître riches les empêche de se loger avec plus de propreté & de commodités. Je trouvai le Pere Bouchet en parfaite santé, & j'eus la consolation de voir au-

près de lui un grand nombre de Chrétiens diſtingués par leur piété & par leur zèle. J'admirai ſur-tout la ferveur d'une vertueuſe veuve, qui, dans le deſir qu'elle a de peupler le Ciel d'ames innocentes, s'eſt appliquée depuis quelques années à donner des remedes aux enfans qui ſont malades. Comme ſes remedes ſont bons & ſes cures heureuſes, on l'envoie quérir de toutes parts; ce qui lui donne la facilité de baptiſer un grand nombre d'enfans, lorſqu'on les voit dans un danger évident de mort. Il n'eſt point d'année qu'elle n'en baptiſe au moins quatre cens. La bénédiction que Dieu lui donne, a fait naître à quelqu'autres perſonnes de ſon ſexe l'envie de l'imiter, & il y en a préſentement deux ou trois qu'elle inſtruit elle-même de ſes ſecrets, pour leur donner accès par ce moyen dans toutes les maiſons où il y a des enfans qu'on peut ſecourir. Les perſonnes qui ont la charité de nous envoyer des remedes, ſeront bien aiſes d'apprendre ce nouvel uſage que nous en faiſons.

Il y a encore à *Trichirapaly* un homme que ſa piété diſtingue beaucoup. C'eſt le premier Receveur du domaine des Provinces méridionales du Royaume. Sa

converſion a coûté la vie à un de nos plus fervens Catéchiſtes. Cet homme étant encore Idolâtre, ne laiſſoit pas de vivre fort réguliérement ſelon ſa ſecte. Il obſervoit, avec une exactitude ſcrupuleuſe, toutes les ſuperſtitions des Païens, & il ne manquoit jamais, au tems même le plus froid de l'année, d'aller tous les jours de grand matin à la riviere s'y plonger juſqu'au col, & faire en cet état de longues prieres à ſes Dieux; ce que ces pauvres aveugles regardent comme une action très-méritoire. Le Catéchiſte, homme fort zèlé, & qui connoiſſoit d'ailleurs combien le Receveur étoit régulier dans ſa conduite, réſolut de le gagner, à quelque prix que ce fût, perſuadé que ſi on le convertiſſoit à Jeſus-Chriſt, dans une Religion ſi ſainte, il deviendroit capable de tout. Pour trouver l'occaſion de l'aborder & de l'inſtruire, il entreprit d'aller, comme lui, tous les matins à la riviere, où, ſans ſe faire connoître, mais prenant ſoin ſeulement de ſe laiſſer appercevoir, retiré à l'écart, il ſe plongeoit dans l'eau, & offroit au vrai Dieu, avec de ferventes prieres, la mortification d'un bain ſi long, & auquel il n'étoit pas accoutumé, pour la con-

verſion d'une ame qui ſe faiſoit ainſi tous les jours la victime du démon. Il continua pluſieurs jours ce pénible exercice, juſqu'à ce que le Gentil étonné de voir ſon aſſiduité à venir ſe laver, & ne croyant pas qu'un autre que lui pût tenir contre le froid qu'il faiſoit alors, eut la curioſité de ſçavoir qui étoit cet homme, & quelle dévotion l'amenoit. Le Catéchiſte qui n'attendoit que cet heureux moment, lui dit: *ce n'eſt pas à des Dieux ſourds & impuiſſans comme les vôtres que j'adreſſe mes vœux, mais au Souverain Maître du Ciel & de la Terre, au Créateur de toutes choſes, qui ſeul mérite le culte & l'adoration de tous les hommes. Les Dieux que vous adorez, outre qu'ils ne ſçauroient vous faire ni bien ni mal, ſont encore indignes d'être regardés même comme des hommes, puiſqu'ils ont vécu d'une maniere plus barbare & plus impure que les bêtes farouches, & les animaux les plus immondes.* Il n'avançoit rien qu'il ne prouvât par des faits tirés des hiſtoires authentiques du pays, que le Gentil ne pouvoit révoquer en doute. Ce diſcours ne fit d'impreſſion ſur l'Idolâtre qu'autant qu'il falloit pour vouloir en ſçavoir davantage. Il pria le Catéchiſte, qui ne cherchoit que cela,

de vouloir l'inſtruire plus à fond de notre Religion, & lui en expliquer les myſtères. Les jours ſuivans ſe paſſerent à l'explication de pluſieurs points particuliers, & à la lecture des livres des Chrétiens qui traitent de la grandeur de Dieu, & des fins dernieres de l'homme qu'on mit en parallelle avec les livres des Idolâtres, où il ne ſe trouve que des infamies ou des impertinences & des fauſſetés viſibles. Les réflexions du Catéchiſte furent ſi ſolides, & Dieu leur donna tant de force & tant d'onction, qu'il vint à bout enfin de ce qu'il avoit ſi ardemment deſiré; mais il lui en coûta la vie : car les bains longs & fréquens qu'il avoit pris dans un temps où le froid, quoique médiocre pour nous, eſt très-ſenſible par rapport aux Indiens, éteignirent en lui la chaleur naturelle. Il languit pluſieurs mois & mourut enfin pénétré de joie d'avoir, à l'exemple de ſon divin maître, donné ſa vie pour ſauver ſon prochain. Il fut fort regretté des Chrétiens, mais ſurtout de notre Néophyte qui étoit inconſolable de perdre ſon premier maître en Jeſus-Chriſt, & d'avoir été la cauſe innocente de ſa mort. Il ne s'eſt point démenti depuis le moment de ſa con-

verſion, & il n'a rien relâché de ſes jeûnes rigoureux & de ſes longues prieres : enſorte que la vie ſainte & exemplaire qu'il mene, anime & ſoutient toute cette Chrétienté.

A une des extrémités de *Trichirapaly*, il y a une égliſe que le Pere Bouchet y a fait bâtir ſur les ruines d'un Pagode. On en avoit autrefois donné l'emplacement aux premiers Miſſionnaires de Maduré Mais les guerres, qui ſont, comme j'ai dit, aſſez fréquentes en ces Etats, étant ſurvenues, les Peres furent obligés de quitter la ville, & d'aller ſe cacher dans les bois. Pendant leur abſence, un Idolâtre s'empara de l'emplacement, & y fit bâtir un petit temple qu'il remplit de pagodes de toutes les grandeurs. Il n'y a que peu d'années que le Pere Bouchet s'eſt remis en poſſeſſion de ce lieu, & qu'il a obligé le prêtre des Idoles d'en ſortir. Ce fut un ſpectacle bien glorieux à la Religion, & bien digne de compaſſion tout enſemble, de voir les mouvemens inutiles que ſe donnoit ce pauvre homme pour enlever ſes Dieux. Les Chrétiens le preſſoient de déloger, & pour finir plus vîte, ils prenoient les Idoles, & les mettoient eux-mêmes par terre ſans beaucoup de

précaution. Plusieurs se trouvoient brisées, & il en ramassoit les morceaux épars, pleurant à chaudes larmes, mais n'osant se plaindre, parce qu'on le faisoit sortir d'un lieu qui ne lui appartenoit pas, & qu'il avoit usurpé. Le temple fut abattu, & sur ses ruines on bâtit une Eglise & une petite maison qui sert à loger les Missionnaires.

Pendant le peu de temps que je fus à *Trichirapaly* avec le Pere Bouchet, nous ne laissâmes pas de baptiser une quarantaine de Catéchumenes que nos Catéchistes avoient instruits, & je retournai à *Aour*, pour y célébrer la fête de saint François Xavier, & pour me disposer au voyage de Pondichery. Je suis sur le point de partir, après avoir eu la consolation de baptiser à *Aour* & dans les succursales de sa dépendance environ six cens personnes en cinq mois que j'y ai demeuré. Je me donnerai l'honneur de vous écrire sitôt que je serai arrivé à Pondichery, & de vous rendre compte de mon voyage par la premiere occasion qui se présentera. En attendant, je recommande notre chere Mission au zèle libéral de vos amis, & je vous prie de ne pas m'oublier dans vos prieres, &c.

LETTRE

Du Pere Diuſſe, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Révérend Pere Directeur des Miſſions Françoiſes de la Chine & des Indes Orientales, de la même Compagnie.

A Surate, le 28 de Janvier 1701.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Il y a quelque temps que je m'étois donné l'honneur de vous écrire, pour vous marquer combien il ſeroit avantageux à notre ſainte Religion d'établir une nouvelle Miſſion dans les Provinces occidentales de l'Empire du Mogol. Mais, dans la crainte que j'ai que vous n'ayez pas reçu mes lettres, que j'envoyai par la voie de terre, je vais vous faire ici un petit abrégé de ce que je vous mandois.

Quoique le Mahométiſme ſoit la Religion dominante à la cour du Mogol, & que tous les Officiers du Prince faſſent

profeſſion de cette Religion, cependant preſque tout le peuple eſt idolâtre ; de ſorte qu'on peut dire que pour un Mahométan, il y a deux & trois cens Gentils. Ces peuples ont pour la plupart leurs *Rajas*, qui reconnoiſſent le Mogol pour ſouverain, & qui ſont dans l'*Indouſtan* à peu près ce que les Ducs de Guyenne, de Bretagne & de Normandie étoient autrefois en France.

Il ſeroit facile d'établir des Miſſions floriſſantes dans les terres de ces *Rajas*, & d'y recueillir une abondante moiſſon. Le pays qui s'étend depuis l'embouchure du grand fleuve *Indus* juſques vers *Caboul*, ſeroit, à mon avis, le lieu le plus propre pour commencer ce grand ouvrage. On m'a aſſuré que dans les montagnes qui ſéparent la Perſe de l'Empire du Mogol, il y avoit des Chrétiens qui s'imprimoient, avec un fer chaud, la figure de la croix ſur le corps. Il y a bien de l'apparence que ces Chrétiens ne le ſont que de nom, & que tout leur Chriſtianiſme ne conſiſte qu'en cette marque extérieure qui les diſtingue des Gentils & des Mahométans ; cependant vous voyez que ce ſeroit ici une entrée pour les conduire à embraſſer une Religion que vraiſemblablement on

a autrefois profeſſée dans leur pays.

Il y a encore dans ces mêmes montagnes des peuplades entieres de ces anciens Perſes, qu'on nomme *Gavres* en Perſe, & qu'on appelle *Parſis* à *Surate* & aux environs, où ils ſe ſont établis en grand nombre. Ces peuples qui paroiſſoient avoir de l'inclination pour nous, ont toujours eu beaucoup d'éloignement du Mahométiſme, juſques-là que ceux qui ſont en Perſe ſe voyant depuis deux ou trois ans vivement preſſés par le nouveau Roi de Perſe de ſe faire Mahométans, ils le prierent avec de grandes inſtances de leur permettre d'embraſſer le Chriſtianiſme.

Vous voyez, mon Révérend Pere, que la moiſſon eſt abondante dans ces vaſtes pays, mais il faudroit pour la recueillir, des Miſſionnaires également vertueux & ſçavans, & des fonds ſuffiſans pour les entretenir; car ce n'eſt point aſſez que les Miſſionnaires qu'on deſtinera à cette nouvelle Miſſion, aient beaucoup de zele & de vertu, il faut de plus qu'ils aient une grande habileté, non-ſeulement pour détruire les anciennes erreurs de ces peuples, mais pour leur inſpirer d'abord une haute eſtime de notre Religion. Si l'impreſſion qu'elle

fera dans leur esprit en ces commencemens est forte & vive, & qu'elle réponde en quelque sorte à la grandeur de nos Mysteres, je suis persuadé qu'elle ne s'effacera jamais, & qu'elle sera comme la base & le fondement solide & assuré du salut de cette Nation. Au contraire, si l'impression est foible & superficielle, leur foi & leur Religion aura le même caractere, & l'on n'avancera gueres, ou rien ne durera.

Ainsi parmi ce grand nombre d'excellens sujets d'une vertu sûre & éprouvée, dont vous pouvez disposer, il est important que vous en destiniez quelques-uns, d'un mérite extraordinaire, à un ouvrage qui doit avoir de si grandes suites pour le Christianisme. On en doit certainement tout espérer, sur-tout après que les vastes Etats de l'*Indoustan* auront été partagés entre les enfans d'*Aurengzeb*, qui regne depuis si long-temps; car on ne doute point que ces Princes ne soient favorables aux Missionnaires, & qu'ils ne les protégeassent ouvertement dans toutes les Provinces, principalement s'ils les y trouvoient déja établis à la mort de leur pere; le Prince *Chalem*, qui est l'ainé, a toujours marqué beaucoup de bonté à nos Peres

Portugais, qui sont à *Agra*; il a même depuis peu appellé à *Caboul*, où il est présentement avec un corps d'armée considérable, le Pere Magallens, ancien Missionnaire de *Delli* & d'*Agra* (1), & il a ordonné aux Gouverneurs & aux autres Officiers des lieux par où ce Pere passera, de lui fournir tout ce qui lui sera nécessaire pour faire son voyage. On croit qu'il appelle ce Pere à la Cour pour avoir soin des Chrétiens qui sont à sa suite. Voilà, mon Révérend Pere, un léger crayon des grands biens que l'on peut faire en ce pays. Je vous envoierai un Mémoire plus ample & plus détaillé par la premiere voie que je trouverai. Je me recommande à vos saints Sacrifices, & suis avec bien du respect, &c.

ROUTE qu'il faut tenir pour passer les Détroits de Malaque *& de* Gobernadour.

De la pointe d'*Achen* il faut aller terre-à-terre le long de l'isle de *Sumatra* jusqu'au cap de *Diamans*, c'est-à-dire en

(1) Ce sont les deux villes Capitales de l'Indoustan ou de l'Empire du Mogol.

viron quarante-cinq lieues. Toute cette côte eſt aſſez haute, les rivages ſont bordés de verdure, le fond eſt bon depuis ſept juſqu'à quatorze & quinze braſſes, qu'on ne s'éloigne point de la terre plus de deux lieues. Au cap de *Diamans* on fait le ſud quart-ſud-eſt, & l'on découvre bientôt l'iſle *Polverere*, qui eſt fort haute & bien boiſée. On peut la voir de vingt lieues, & elle n'eſt éloignée du Cap de *Diamans* que d'environ vingt-cinq. Il n'y a point d'habitans, & toute l'iſle n'a pas plus d'un quart de lieue de tour; le mouillage eſt bon. A une ou deux lieues de *Polverere* on met le cap (1) à l'eſt pour aller reconnoître *Poljara*, c'eſt une autre petite Iſle qu'on trouve à dix-huit lieues, elle reſſemble fort à la précédente, & par un beau temps la vue porte de l'un à l'autre. *Poljara* eſt du côté de la terre des Indes, il n'eſt pas néceſſaire d'en approcher plus près que de huit ou neuf lieues, mais il faut ſe mettre entre ces deux Iſles pour entrer dans le vrai canal; lorſqu'on eſt à cette diſtance de *Poljara*, on voit d'un côté la terre de

(1) C'eſt un terme de marine qui ſignifie aller à l'eſt.

l'Inde, qui eſt baſſe & bordée de bois, & de l'autre on perd de vue les côtes de *Sumatra*. Qu'on mette le Cap au ſud-eſt-quart-d'eſt, prenant un peu du ſud-eſt pour donner juſte entre deux bancs de ſable qu'il faut paſſer néceſſairement. Il vaut mieux prendre la petite Paſſe qui eſt à l'eſt & la plus proche de *Malaque*, la grande Paſſe qui eſt à l'oueſt, eſt trop éloignée des terres. On découvre bientôt la montagne de *Porcelar* du côté des Indes, mais pour ne manquer aucunes des ſûretés qu'on peut prendre, il faut encore reconnoître les iſles d'*Aros*, qui ſont à l'oueſt franc : alors on eſt ſûr d'être dans le bon chemin, & l'on fait le ſud-eſt-quart-d'eſt pour gagner la côte des Indes & venir mouiller devant *Malaque*. Dans ce détroit les vents venoient ordinairement de terre pendant la nuit, & à midi ils venoient de la mer. Preſque toutes les nuits nous avions de bons grains mêlés d'éclairs, les courans portoient nord-oueſt & ſud-eſt. On mouilloit deux ou trois fois en vingt-quatre heures, & il falloit envoyer la chaloupe ſonder inceſſamment devant nous pour nous marquer le chemin.

Après qu'on a vu les iſles d'*Aros*,

on vient reconnoître le Cap de *Rochade* du côté de l'Inde, & ce Cap reste à l'est. Enfin, on acheve de s'assurer de sa route par un Rocher très-pointu & sans mousse ni verdure, qui reste est-sud-est du Cap de *Rochade*. Faisant le sud-quart-sud-est, en peu d'heures avec la marée on mouille à une bonne lieue de *Malaque*, & l'on commence à revoir de là les terres de *Sumatra*.

La côte de *Malaque* est basse & couverte de cocotiers & de palmiers qui cachent la ville. On ne voit que quelques maisons assez semblables à celles d'*Achen*, qui s'étendent plus d'une demi lieue sur le bord de la mer. La citadelle paroît noire, il y a plusieurs sentinelles blanches sur les remparts, & dedans il y a une hauteur & un reste de clocher, qui semble être joint à une maison blanche, c'est ce qui paroît d'abord, & c'est à quoi l'on peut reconnoître *Malaque :* avec ce que j'en ai dit on ne sçauroit s'y tromper. Au sortir de *Malaque* on met le Cap au sud-quart sud-est jusqu'au détroit de *Gobernadour*, & pendant quarante lieues il n'y a rien à craindre. Quand on ne peut refouler (1)

(1) C'est un terme de marine qui signifie aller contre la marée.

la marée, il faut mouiller deux fois le jour, on trouve ſur le chemin les iſles *Maricacai* qui reſtent à la droite, il y en a auſſi ſur la gauche, mais ſans nom. Pour donner dans le détroit de *Gobernadour*, il faut faire d'abord le nord en laiſſant le détroit de *Siucapour* à la droite ; tout y eſt plein d'iſles, les courans ſont rapides, les marées violentes & quelquefois de douze heures. En entrant dans le détroit, on voit une iſle ſur laquelle il y a trois arbres qui paroiſſent de loin comme trois mats de Navires ; on l'appelle l'Iſle de *Sable* on la voit d'une lieue ; elle peut avoir un quart de lieue de long & cent pas de large ; elle eſt preſque de niveau à la mer ; on la laiſſe à la droite, & l'on trouve ſeize braſſes d'eau. Alors on fait l'eſt, & on rencontre une autre petite iſle toute de ſable où il y a ſept ou huit arbres fort hauts & ſéparés les uns des autres ; on la nomme l'*Iſle Quarrée*. De l'Iſle Quarrée on voit l'iſle Saint Jean toujours à la droite ; celle-ci a bien quatre ou cinq lieues de tour ; ſi l'on ne trouvoit que cinq braſſes, il faudroit faire l'eſt quart nord eſt ; mais ſi l'on eſt au large & ſans fond, on fait l'eſt franc ſans pourtant trop s'approcher des iſles

qui ſont ſur la gauche. De-là on découvre la montagne de *Ior* & l'on eſt par le travers de ce petit Royaume; enfin en continuant cette route à l'eſt on voit le Cap de *Romanca*. On fait l'eſt-ſud-eſt & l'eſt-quart ſud-eſt, & quand ce Cap reſte au nord, on fait l'eſt-ſud-eſt pour aller reconnoître les pierres blanches, qui ſont de petites iſles un peu au large; ſitôt qu'on les a vues, il faut faire l'eſt quelque temps, puis l'eſt-nord-eſt, & enfin le nord-eſt & le nord-eſt quart-nord pour ſe jetter dans le golfe de *Siam* & de là dans la grande mer de la Chine. Le détroit de *Gobernadour* a vingt lieues de long & eſt fort difficile, quand on n'y a jamais paſſé.

LETTRE

LETTRE

Du Pere Mauduit, Missionnaire de la Compagnie, au Pere le Gobien, de la même Compagnie.

A Carouvepondi, ville du Royaume de Carnate, dans les Indes Orientales, le 1er Janvier 1702.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Dans les lettres que je me donnai l'honneur de vous écrire les années précédentes, je vous marquois que nos Supérieurs ayant résolu d'établir une nouvelle Mission au Royaume de *Carnate*, dans le voisinage & sur le modele de celle de *Maduré*, ils m'avoient choisi pour exécuter cette entreprise. Comme les coutumes & les mœurs de ces peuples sont fort extraordinaires, & qu'il est nécessaire de les connoître & de s'y conformer en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu, pour les gagner à Jesus-Christ; je crus que je devois

aller m'en inſtruire dans le Maduré même auprès du Pere François Lainez & du Pere Joſeph Carvalho, qui vient de perdre la vie pour la confeſſion de la foi dans les priſons de *Tanjaour* (1). Je travaillai environ ſix mois avec eux dans cette Miſſion, & j'y baptiſai huit à neuf cens perſonnes, dont la plus grande partie inſtruits déja par ces Peres, étoient diſpoſés à recevoir le premier Sacrement de l'Egliſe. J'y ſerois volontiers demeuré plus long-temps pour profiter à loiſir des lumieres & des exemples de ces deux ſaints Miſſionnaires; mais nos Supérieurs me preſſoient de prendre inceſſamment la route du Nord, pour me rendre à *Cangivaron*, capitale du Royaume de *Carnate*.

Après avoir recommandé à la ſainte Vierge la nouvelle Miſſion que j'allois établir, & l'avoir miſe ſous ſa protection, je commençai à travailler, & en moins de cinq ou ſix mois, je bâtis deux Egliſes proche la ville de *Cangivaron*, & je baptiſai près de cent cinquante perſonnes. Comme on ne peut

(1) C'eſt la Ville capitale d'un Royaume de même nom, ſur la côte de Coromandel. Note de l'ancienne édition.

preſque rien faire en ce pays ſans le ſecours des Catéchiſtes, ainſi que je vous l'ai déja mandé pluſieurs fois, je cherchai d'abord avec ſoin des ſujets propres à cet important emploi, & je m'appliquai à les former. C'eſt une néceſſité d'en avoir toujours un grand nombre; car outre qu'il y a beaucoup de travail, le Catéchiſte d'une baſſe *caſte* (1) ne peut ſervir à inſtruire les Indiens d'une *caſte* plus élevée. Les *Brames* & les *Choutres* qui ſont les principales *caſtes* & les plus étendues, ont un mépris bien plus grand pour les *Parias*, qui ſont au-deſſous d'eux, que les Princes n'en pourroient avoir en Europe pour le plus bas peuple. Ils ſeroient deshonorés dans leur pays, & déchus des droits de leur *caſte*, s'ils avoient écouté les inſtructions d'un homme qu'ils regardent comme un malheureux. Il nous faut donc & des Catéchiſtes *Parias* pour les *Parias*, & des Catéchiſtes *Brames* pour les *Brames*, ce qui nous jette dans un grand embarras;

(1) *Caſte* dans les Indes Orientales, eſt l'aſſemblage de pluſieurs familles d'un même rang ou d'une même profeſſion. Note de l'ancienne édition.

car il n'eſt pas aiſe d'en former, ſurtout parmi les derniers, parce que la converſion des *Brames* eſt très-difficile, & qu'étant fiers naturellement & entêtés de leur naiſſance & de leur ſupériorité au-deſſus des autres *caſtes*, on les trouve toujours bien moins dociles & plus attachés aux ſuperſtitions de leur pays.

Dieu cependant m'a fait la grace de convertir deux jeunes *Brames*, qui ont de l'eſprit & un très-beau naturel. Il y a quelques mois que je les ai baptiſés, & je les inſtruis avec un grand ſoin, dans l'eſpérance d'en faire un jour deux excellens Catéchiſtes. J'ai eu auſſi le bonheur de m'attacher un Catéchiſte *Parias* fort habile. Comme il a été autrefois Prêtre des idoles, il eſt parfaitement inſtruit de tous les ſecrets de la religion payenne. Et cela lui donne un grand avantage, pour faire connoître à ſes compatriotes le déplorable aveuglement où ils ſont, de rendre à de fauſſes divinités, le culte qui n'eſt dû qu'au véritable Dieu.

Il y a quelque temps qu'un Catéchiſte de la Miſſion de Maduré me pria de me trouver à *Poulcour*, pour y baptiſer quelques catéchumenes *Parias*, & pour

y confeſſer quelques Néophytes de cette *caſte*. La crainte que les *Brames* & les *Choutres* ne vinſſent à ſçavoir que j'avois fait cette démarche, & ne me regardaſſent comme un homme infame & indigne d'avoir jamais aucun commerce avec eux, m'empêcha d'y aller. Les paroles de l'Apôtre ſaint Paul que j'avois lues le matin à la Meſſe, me déterminerent à prendre cette réſolution. *Nemini dantes ullam offenſionem, ut non vituperetur miniſterium veſtrum* (1). Je fis donc venir ces pauvres gens à trois lieues d'ici dans un lieu écarté, où j'allai les trouver pendant la nuit & avec de grandes précautions, & j'en baptiſai neuf avec quelques habitans d'un petit village, que je laiſſai remplis de joye & de conſolation, de ſe voir mis au nombre des enfans de Dieu. Peu de temps après je baptiſai une *Deva Dachi*, ou *Eſclave divine*, c'eſt ainſi qu'on appelle les femmes dont les Prêtres des idoles abuſent, ſous prétexte que leurs dieux les demandent & les retiennent à leur ſervice. Je me ſouviens en cette occaſion de ce que dit Notre-Seigneur dans l'Evangile, qu'*il y aura de ces malheureuſes pécheresſes, qui entre-*

(1) II. Cor. chap. 3.

ront plutôt dans le royaume de Dieu, que pluſieurs de ceux qui ſe croyent juſtes (1). Car cette *Deva Dachi* reçut le baptême avec de ſi grands ſentimens de piété, que je ne pus retenir mes larmes.

Le 23 du mois de Mars de l'année paſſée, il y eut ici une éclipſe de lune. Comme les *Brames* ſont les dépoſitaires de la ſcience & de la doctrine parmi les Indiens, & qu'ils s'appliquent particuliérement à l'Aſtronomie, ils n'avoient pas manqué de prédire cette éclipſe. J'examinai leur calcul, & je ne le trouvai pas tout-à-fait juſte, ce qui me donna occaſion de faire un type de cette éclipſe, où j'en marquai exactement le temps & la durée. J'envoyai ce type à *Cangivaron* & dans les villes voiſines, il ſe trouva juſte, car l'éclipſe arriva préciſément à l'heure que j'avois marquée, ce qui donna à ces peuples une haute idée de la ſcience des *Brames* du Nord, c'eſt le nom qu'on nous donne en ce pays.

Rien n'eſt plus extravagant que le ſentiment des Indiens ſur la cauſe des éclipſes. Toutes les fois que l'ombre de la terre nous cache la lune, ou que la

(1) Matt. chap. 11. verſ. 31.

lune nous empêche de voir le ſoleil, ce qui fait les éclipſes, comme tout le monde ſçait, ces peuples ſuperſtitieux s'imaginent qu'un dragon engloutit ces deux aſtres & les dérobe à nos yeux. Ce qui eſt plus ridicule, c'eſt qu'afin de faire quitter priſe à ce prétendu monſtre, ils font pendant ce temps-là un charivari épouvantable, & que les femmes enceintes s'enferment avec un grand ſoin dans leurs maiſons, d'où elles n'oſent ſortir, de peur que ce terrible dragon, après avoir englouti la lune, n'en faſſe autant à leurs enfans.

Quelques *Brames* m'étant venu voir en ce temps-là, ne manquerent pas de me parler de l'éclipſe. Je leur fis voir clairement que tout ce qu'on diſoit du dragon qui engloutit le ſoleil & la lune, dans le temps que ces deux aſtres ſont éclipſés, n'étoit qu'une fable groſſiere, dont on amuſoit le peuple. Ils en convinrent aiſément. *Puiſque vous êtes de ſi bonne foi*, leur répartis-je, *permettez-moi de vous dire, que comme vous vous êtes trompés juſqu'à préſent ſur la cauſe des éclipſes, vous pourriez bien vous tromper auſſi en croyant que Bruma, Vichenou & Routren, ſont des Dieux dignes d'être adorés ; puiſque ces prétendus Dieux n'ont été que*

des hommes corrompus & vicieux, que la flatterie & la passion ont érigés en divinités. Il n'est pas difficile de convaincre des gens qui n'ont aucuns principes; mais il n'est pas aisé de leur faire quitter leurs erreurs, ni de leur persuader d'agir conformément à la vérité connue. Quand on leur reproche quelque vice, ou qu'on les reprend d'une mauvaise action, ils répondent froidement, que cela est écrit sur leur tête, & qu'ils n'ont pu faire autrement. Si vous paroissez étonné de ce langage nouveau, & que vous demandiez à voir où cela est écrit, ils vous montrent les diverses jointures du crâne de leur tête, prétendant que les futures même sont les caracteres de cette écriture mystérieuse. Si vous les pressez de déchiffrer ces caracteres, & de vous faire connoître ce qu'ils signifient, ils avouent qu'ils ne le sçavent pas. *Mais puisque vous ne sçavez pas lire cette écriture*, disois-je quelquefois à ces gens entêtés, *qui est-ce donc qui vous la lit? qui est-ce qui vous en explique le sens, & qui vous fait connoître ce qu'elle contient? D'ailleurs, ces prétendus caracteres étant les mêmes sur la tête de tous les hommes, d'où vient qu'ils agissent si différemment, & qu'ils sont si*

contraires les uns aux autres dans leurs vues, dans leurs deſſeins & dans leurs projets ?

Les *Brames* m'écoutoient de ſang froid, & ſans s'inquiéter ni des contradictions où ils tomboient, ni des conſéquences ridicules qu'ils étoient obligés d'avouer. Enfin, lorſqu'ils ſe ſentoient vivement preſſés, toute leur reſſource étoit de ſe retirer ſans rien dire. On voit par-là quel eſt à peu près le caractere des gens de ce pays, & que la converſion des *Brames* eſt un ouvrage plus difficile qu'on ne s'imagine.

Depuis environ un an, les converſions n'ont pas été ſi fréquentes qu'elles l'étoient dans les premiers mois que je me ſuis établi ici. J'ai ſouvent envoyé mes Catéchiſtes dans les villages & dans les bourgades voiſines, pour y annoncer le Royaume de Dieu ; mais le ſuccès n'a pas répondu à mes intentions ni à leurs travaux. Dans la plupart des lieux où ils ont été, on n'a pas ſeulement voulu les entendre ; & il n'y a eu qu'un petit nombre d'ames choiſies, qui aient écouté la divine parole, & qui s'y ſoient rendues dociles. On fait ſouvent bien des courſes & bien des voyages ſans gagner perſonnes à Jeſus-Chriſt,

Je n'ai quitté qu'avec regret la Miſſion de Maduré. Ah, quand aurai-je la conſolation, mon Révérend Pere, de baptiſer quatre ou cinq cens perſonnes dans un ſeul jour, comme fit l'année paſſée, dans le *Marava* (1), le Pere François Lainez ? Cet Ouvrier infatigable, avec qui j'ai eu le bonheur de demeurer quelque temps ; comme je vous l'ai marqué au commencement de cette lettre, m'a dit ſouvent qu'il ne falloit pas ſe rebuter, ſi on ne faiſoit pas d'abord un grand nombre de converſions ; qu'il en eſt à peu près des Miſſionnaires comme des Laboureurs ; qu'il faut ſemer beaucoup, ſi l'on veut recueillir beaucoup ; que les commencemens de la Miſſion de Maduré, où la recolte eſt aujourd'hui ſi abondante, avoient été très-difficiles, & qu'on y avoit préché pendant pluſieurs années ſans y convertir preſque perſonne. Je tâche de profiter des ſaintes inſtructions que cet ancien & expérimenté Miſſionnaire a eu la bonté de me donner, & j'eſpere

(1) C'eſt une Principauté ſur la côte de *Coromandel*, entre le Royaume de *Tanjaour* & celui de Maduré, dont elle eſt tributaire. Note de l'ancienne édition.

qu'un jour la divine ſemence que nous nous efforçons de répandre de côté & d'autre fructifiera au centuple.

Comme notre deſſein eſt d'établir une Miſſion ſolide, non-ſeulement dans le Royaume de *Carnate*, d'où je vous écris cette lettre, mais encore dans les autres Royaumes qui nous environnent; on a jugé à propos que je priſſe une connoiſſance exacte de ces pays, afin de voir en quels lieux il ſera plus avantageux de s'établir. C'eſt ce qui m'a obligé d'entreprendre un aſſez long voyage du côté de l'oueſt, dont je ne ſuis de retour que depuis deux mois. Je vais vous en rendre un compte exact dans la petite relation que je joins à cette lettre. Je ſuis avec reſpect, &c.

RELATION

D'un voyage que le Pere Mauduit, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, a fait à l'oueſt du Royaume de Carnate, en 1701.

LE 3 Septembre de l'année 1701, je partis de *Carouvepondi*, où je fais ma réſidence ordinaire, & qui n'eſt qu'à

deux ou trois lieues de *Cangivaron*, capitale du Royaume de *Carnate*, & je me rendis ce jour-là même, d'assez bonne heure, à *Ayenkolam* qui étoit autrefois une ville considérable, & qui n'est aujourd'hui qu'un gros bourg. Un Chrétien que j'avois baptisé depuis quelques mois, me reçut chez lui avec beaucoup de charité, mais je ne m'y arrêtai pas. Je continuai mon chemin, & j'allai coucher plus loin dans un grand Pagode, qui est dédié à un singe que les Indiens adorent comme une Divinité. Comme il n'y a dans tout ce pays ni hôtellerie ni caravanseras, où l'on se puisse loger quand on fait voyage; on se retire d'ordinaire dans les Temples pour y passer la nuit. Je me plaçai avec mes Catéchistes au milieu de ce Pagode; nous y fîmes nos prieres ordinaires; &, après nous être prosternés plusieurs fois devant l'image de Jesus crucifié, que j'avois attachée à un des piliers, nous chantâmes en *Tamul* divers cantiques pour glorifier Dieu dans un lieu où il est si souvent déshonoré. Un des *Brames*, qui a soin de ce Temple, chagrin de voir que nous méprisions ses idoles, & que nous leur tournions le dos, nous en vint marquer son indi-

gnation ; mais, ſans nous mettre en peine de ſes reproches, nous continuâmes de chanter, juſqu'à ce qu'il fallut prendre un peu de repos. Je paſſai une très-mauvaiſe nuit. L'ardeur du ſoleil que j'avois eu preſqu'à plomb ſur la tête pendant tout le jour, & les mauvaiſes eaux que j'avois été obligé de boire, me cauſerent une fievre très-violente. Cet accident ne m'empêcha pas cependant de me remettre le lendemain en chemin, & d'arriver à *Alcatile*, grande ville fort peuplée, mais ſale & mal bâtie, comme ont coutume de l'être preſque toutes les villes des Indes.

Je vis, les yeux baignés de larmes, de triſtes reſtes d'une cérémonie diabolique, que les Maures (1) s'efforcent d'abolir, depuis qu'ils ſe ſont rendus maîtres de la plus grande partie de ce pays. Il y avoit peu de jours qu'une femme, ou pénétrée de douleur de la mort de ſon mari, ou touchée du deſir de faire parler d'elle, s'étoit jettée dans le bûcher ſur lequel on brûloit le corps du défunt, & y avoit été conſumée par les flammes. On voyoit encore les colliers,

(1) C'eſt le nom qu'on donne aux Mahométans dans les Indes Orientales.

les bracelets & les autres ornemens de cette malheureuse victime du démon, attachés aux branches des arbres qui environnent le lieu où s'étoit faite cette triste cérémonie. On y avoit même élevé un mausolée pour conserver à la postérité la mémoire d'une action si héroïque dans l'idée de ces peuples, qui mettent les femmes au nombre de leurs Divinités, quand elles ont le courage de se brûler ainsi toutes vives après la mort de leurs époux.

Je couchai à *Alcatile* dans la maison d'un *Brame* qui adoroit tous les jours le démon sous la figure & sous le nom de *Poulear*. Ayant trouvé cette Idole élevée dans la chambre où l'on me logea, je crus devoir la renverser par terre. Le *Brame* vint le lendemain avec des fleurs & de l'eau pour honorer, selon sa coutume, le Dieu *Poulear*, & pour lui faire un sacrifice : mais voyant & l'Idole renversée, & une espece d'autel que j'avois dressé en sa place pour célébrer nos saints Mysteres, il se retira, & me donna toute la commodité de faire les exercices de notre sainte Religion. Je le fis en effet avec autant de paix & de tranquillité, que dans une ville chrétienne. Mon arrivée attira

pluſieurs perſonnes dans cette maiſon : ce qui me donna occaſion de leur parler de Dieu, & du malheur qu'ils avoient de ne pas connoître cet Etre ſouverain, qui eſt la ſource de tous les biens. Ils écouterent avec attention tout ce que je leur dis : mais ils n'en furent point touchés, & il n'y en eut aucun qui marquât pour lors vouloir embraſſer la Religion Chrétienne. J'eus ſeulement la conſolation de baptiſer un enfant qui étoit à l'extrémité, & qu'on m'apporta pour lui donner quelques remedes. Je laiſſai encore dans de très-bonnes diſpoſitions un homme & une femme de la ſecte des *Linganiſtes*. Après les avoir inſtruits, je dis au mari qu'il falloit qu'il me mît entre les mains le *Lingan* qu'il avoit au cou. Cette propoſition lui fit changer de viſage ; ſes yeux devinrent affreux, & ſa bouche demi-beante ; enfin il me parut un autre homme ; mais comme je le preſſai vivement, il obéit, & me donna ſon *Lingan*. Le *Lingan* eſt une figure monſtrueuſe & abominable, que quelques-uns de ces Idolâtres portent au cou pour marquer le dévouement & l'attachement qu'ils ont à une eſpece de Priape, la plus infâme de toutes leurs Divinités. La femme de ce *Linganiſte* marqua beaucoup plus de

ferveur que ſon mari, car elle arracha elle-même avec plaiſir du cou & des bras de ſon fils, je ne ſçai quelles écritures ſuperſtitieuſes qu'on y avoit attachées. Je baptiſai cet enfant, & je laiſſai le pere & la mere avec trois ou quatre perſonnes d'un village voiſin, entre les mains d'un bon Chrétien, pour achever de les inſtruire & pour les préparer au ſaint baptême que j'eſpérois leur conférer à mon retour.

Avant que de quitter *Alcatile*, j'allai voir un fameux Docteur *Linganiſte*, qui s'étoit acquis beaucoup d'eſtime & de réputation dans tout le pays. Je le trouvai occupé à la lecture d'un livre qui parloit du Seigneur du ciel & de la terre. Après les civilités ordinaires, il me demanda ſi la loi de ce ſouverain Maître n'étoit pas la véritable Religion. Je lui répondis qu'il n'en falloit pas douter, & qu'il n'y en avoit point d'autre : j'ajoutai qu'il ſeroit inexcuſable, s'il n'embraſſoit pas cette Religion, & s'il n'en ſuivoit pas les maximes. Il me parla de la Religion Chrétienne avec éloge, & me montra même des livres qui en traitoient. Je lui dis que tout mon deſir étoit de faire connoître à tous les peuples cet Etre ſouverain dont il m'avoit parlé, & que je

le priois de vouloir bien m'aider dans une ſi ſainte entrepriſe. *Ce travail ſeroit fort inutile*, me répartit ce Docteur, *l'eſprit des Indiens eſt trop borné, & ils ne ſont point capables d'une connoiſſance ſi élevée. Quoique les perfections infinies de ce ſouverain Etre ſoient incompréhenſibles*, lui dis-je, *il n'y a perſonne qui ne le puiſſe connoître autant qu'il eſt néceſſaire pour le ſalut. Car il en eſt en quelque maniere de Dieu comme de la mer ; quoiqu'on n'en voie pas toute l'étendue, & qu'on n'en connoiſſe pas la profondeur, on ne laiſſe pas de la connoître aſſez pour faire des voyages d'un fort long cours, & pour ſe rendre au lieu où l'on a deſſein d'aller.* La comparaiſon lui plut ; mais je ne pus l'engager à embraſſer le Chriſtianiſme, ni le porter à faire connoître le vrai Dieu. Il étoit à peu près du caractere de ceux dont parle l'Apôtre, qui ayant connu Dieu, ne l'ont pas glorifié comme ils devoient. Les mœurs de ce Docteur étoient trop corrompues, & le gros *Lingan* qu'il portoit au cou étoit comme le ſceau de ſa réprobation.

J'aurois fort ſouhaité convertir le *Brame*, qui m'avoit reçu ſi charitablement dans ſa maiſon, & qui paroiſſoit m'écouter avec beaucoup de docilité ;

mais il avoit trois femmes qu'il aimoit, & l'attachement qu'il avoit pour elles, ne lui permettoit pas de suivre la lumiere qui l'éclairoit. La Polygamie a toujours été dans l'Orient un des plus grands obstacles qu'on ait trouvé à la conversion des Gentils.

Je laissai à *Alcatile* un de mes Catéchistes, pour instruire les Catéchumenes que j'y avois faits, & je me disposai à continuer mon voyage toujours à l'oueſt. J'y trouvai de grandes difficultés. On me dit que les Maures & les *Marastes* (1) se faisoient de ce côté là une cruelle guerre, & que tous les chemins étoient fermés. *Eh bien, nous prendrons la route du nord*, repartis-je sur le champ à ceux qui sembloient vouloir m'effrayer ; *& après que nous aurons marché quelque-temps de ce côté-là, nous tournerons vers le sud-oueſt.* On m'assura que l'embarras seroit à-peu-près le même, à cause de la révolte des *Paleagarens*, qui sont de petits Princes tributaires des Maures. Je vis bien à la maniere dont on me parloit, qu'on n'a-

(1) Ce sont les sujets du fameux Sevagi, qui se rendit au dernier siecle si redoutable dans les Indes. Note de l'ancienne édition.

voit envie que de rompre mon voyage, & de m'empêcher de pénétrer plus avant dans le Pays. Ainſi, ſans m'arrêter davantage à tout ce qu'on me diſoit, j'implorai l'aſſiſtance de Dieu, & je pris la route de *Velour*, qui eſt à l'oueſt d'*Alcaltile*.

J'entrai dans cette grande Ville, accompagné de mes Catéchiſtes, dont quelques-uns étoient *Brames*, & j'allai loger chez un *Brame*; ce qui m'attira beaucoup de conſidération, & me fit paſſer pour un *Sanias* (1) d'une grande autorité. Sur le bruit qui s'en répandit, le *Durey*, c'eſt le Gouverneur de la Ville, accompagné d'un grand nombre de perſonnes diſtinguées, me vint rendre viſite. Je fis tomber la converſation ſur le ſouverain Seigneur de toutes choſes, & ſur ſes admirables perfections. Il m'écouta avec plaiſir, & il me parut, autant que j'en pus juger par ſes diſcours, n'être pas éloigné du Royaume de Dieu. La forteresſe de *Velour* eſt une des plus conſidérables de tout le Pays. Les Officiers de ce poſte important étoient alors brouillés avec les principaux *Brames* de la Ville. Le

(1) C'eſt un Religieux pénitent.

Gouverneur me demanda s'ils ne se réconcilieroient pas bientôt, & s'ils ne s'uniroient pas entr'eux par une bonne paix. Je lui répondis que la paix leur étoit absolument nécessaire, & que s'ils vouloient suivre mes conseils, ils la feroient incessamment, puisque les Maures qui les environnoient de toutes parts ne cherchoient qu'à profiter de leurs divisions ; que quelques *Marastes* avoient déja pris leur parti, & qu'on ne devoit pas douter qu'un plus grand nombre ne suivît dans peu de temps un exemple si pernicieux. Le Gouverneur, content de ma réponse, me quitta après m'avoir fait beaucoup d'honnêtetés, & m'avoir assuré de sa protection. Les *Brames* ayant fait réflexion aux avis que j'avois pris la liberté de leur donner, se réconcilierent avec les Officiers de la forteresse, & firent avec eux une paix solide. Je ne manquai pas d'en faire compliment au Gouverneur, qui fut si content de ma conduite, qu'il eut la bonté de me donner une maison, & de m'en mettre lui-même en possession, en me marquant qu'il feroit dans la suite quelque chose de plus pour moi. Il m'appella quelques jours après, pour sçavoir mon sentiment sur la maladie de sa femme,

qui étoit incommodée depuis long-temps. Je vis cette Dame, je lui parlai de Dieu, & de la néceſſité qu'il y a de ſe ſauver : elle m'écouta avec attention, & je la laiſſai dans de très-bonnes diſpoſitions pour notre ſainte Religion.

Comme les Maures infectoient tout ce Pays, & qu'ils faiſoient ſouvent des courſes juſqu'aux portes de *Velour*, on n'y parloit que de guerre, & on n'étoit occupé que des préparatifs qu'on faiſoit pour ſe défendre, & pour repouſſer les ennemis ; ainſi je ne crus pas devoir penſer alors à aucun établiſſement dans cette grande Ville. Je baptiſai ſeulement douze ou quinze *Parias* que je trouvai ſuffiſamment inſtruits ; & après avoir recommandé à quelques-uns de mes gens que je laiſſai là, quelques Catéchumenes auxquels je promis de conférer le baptême à mon retour, je continuai mon voyage vers l'oueſt.

Le Pays eſt beau & agréable, & il me parut aſſez peuplé. Mais il l'étoit bien davantage avant que les Maures s'en fuſſent rendus les maîtres. Leurs troupes, qui étoient répandues dans la campagne, ne me cauſerent aucun embarras. Je vis ſur ma route pluſieurs petites Villes, & entr'autres *Palliconde*, dont la ſitua-

tion eſt admirable. Les *Rajas Putres*, qui ſont Seigneurs de ces Villes, me reçurent avec beaucoup de civilité. Ces Princes, dont la *Caſte* eſt fort illuſtre, ſont venus du nord s'établir en ce Pays, & s'y maintiennent par la protection des Maures, dont ils ont embraſſé les intérêts. Je me ſuis ſouvent entretenu avec ces *Rajas*, & ils m'ont toujours marqué beaucoup d'amitié. Ils m'ont même témoigné qu'ils auroient de la joie de voir quelque Miſſionnaire s'établir dans leurs États.

Je paſſai enſuite par la petite Ville de *Kuriyetam*, & j'allai loger chez un Marchand. Je fis tous les exercices de notre ſainte Religion dans ſa maiſon, & j'annonçai Jeſus-Chriſt à ſa nombreuſe famille & à pluſieurs autres perſonnes qui n'en avoient point entendu parler. Ce Marchand, touché de mes exhortations, m'apporta lui-même des fleurs & du *ſanbrani*, qui eſt une eſpece d'encens pour l'offrir au vrai Dieu. J'aurois eu plus de joie s'il s'y étoit offert lui-même; mais le temps n'étoit pas venu, & j'eſpere que Dieu achevera ce qu'il ſemble avoir commencé pour la converſion de ces pauvres gens.

J'arrivai deux jours après à *Erudur-*

gam. C'eſt une Ville ſituée auprès de cette longue chaîne de montagnes, qui coupent preſque d'une extrêmité à l'autre la grande Peninſule de l'Inde, qui eſt en deçà du Gange. On m'arrêta à la porte de cette Ville, parce que le fameux *Ram-Raja*, qui a fait de ſi grandes conquêtes dans les Indes, ſurprenoit autrefois les Villes & les forteresſes ſous un habit de *Sanias*; c'eſt-à-dire, ſous un habit ſemblable à celui que je portois. Je dis aux Officiers que je n'avois point d'autre deſſein en venant à *Erurdurgam* que d'y faire connoître le véritable Dieu, & de retirer les peuples de la profonde ignorance où ils étoient ſur leur ſalut. On ſe contenta de cette réponſe, & après m'avoir fait attendre long-temps à la porte, on me laiſſa enfin entrer. Dès le ſoir même, un Docteur Mahométan me vint voir, avec quelques *Brames* idolâtres. C'étoit un homme qui avoit de l'étude & de la capacité. Il me fit pluſieurs queſtions fort ſpirituelles; il parloit la langue *Tamul* avec beaucoup de facilité & d'élégance, & je n'en fus pas ſurpris, quand on m'eut appris qu'il étoit du Royaume de *Tanjaour*. Il me parut, par toutes ſes manieres, être un fort honnête homme, & mériter l'eſ-

time qu'on avoit pour lui. J'aurois fort ſouhaité le gagner à Jeſus-Chriſt, & l'attacher à notre ſainte Religion; mais outre que je ne demeurai qu'un jour en ce lieu là, ce Docteur étoit Maure, c'eſt-à-dire, un homme beaucoup plus éloigné du Royaume de Dieu, que ne le ſont les payens mêmes.

Je trouvai de grandes difficultés à continuer mon voyage. Il me falloit traverſer des montagnes preſque inacceſſibles. Les Catéchiſtes que j'avois envoyés de ce côté-là en avoient été effrayés plus d'une fois. Ils me diſoient que les Princes qui ſont au-delà de ces hautes montagnes, étoient en guerre, & qu'il n'étoit pas de la prudence de s'expoſer dans un temps ſi dangereux à aller dans un Pays qu'on ne connoiſſoit pas. Les Indiens ſont naturellement timides, & tout les effraye. Sans avoir égard à leurs rapports, je me mis en chemin pour aller à *Peddu-nayaken-durgam*. Quoiqu'il n'y ait qu'une demi journée d'*Erudurgam* juſqu'à cette Ville, nous marchâmes deux jours entiers par des bois & par des montagnes affreuſes, ſans ſçavoir où nous allions, parce que nous nous étions égarés. Outre la faim & la laſſitude, dont nous étions accablés, les tigres & les autres

autres bêtes féroces, dont ces montagnes sont pleines, nous donnoient de grandes inquiétudes. Dans cette extrémité, nous nous mîmes en prieres, & nous eûmes recours à la sainte Vierge qui sembla nous exaucer ; car un moment après nous découvrîmes une route qui nous remit dans notre chemin. Nous trouvâmes même de bonnes gens qui voulurent bien nous servir de guides jusqu'au village voisin.

Après nous être un peu délassés, nous passâmes enfin ces hautes montagnes, dont on nous avoit fait tant de peur, & nous traversâmes un gros bourg sans trouver personne, parce que tous les habitans avoient pris la fuite, par la crainte des Maures qui couroient la campagne : enfin, après bien des fatigues, nous arrivâmes à *Peddu-nayakendurgam*, petite ville, mais alors si peuplée, parce que les habitans des lieux circonvoisins s'y étoient réfugiés, que nous ne trouvâmes qu'une méchante cabane pour nous retirer. Nous y passâmes la nuit avec beaucoup d'incommodité, & j'allai le lendemain à la forteresse pour saluer le Prince. On m'arrêta à la porte, & je ne pus être admis à l'audience qu'après avoir été interrogé par quelques *Brames*,

qui me firent diverſes queſtions, & qui me conduiſirent enfin par bien des détours dans l'appartement du *Paleagaren*. Je trouvai un fort bon homme, qui me reçut avec honnêteté : je lui préſentai quelques fruits du Pays, & un peu de Jais, que les Indiens regardent comme quelque choſe de précieux. Le Prince étoit aſſis, & avoit devant lui une eſpece de petite eſtrade, où il m'invita de m'aſſeoir. Comme je ne crus pas devoir me mettre dans un lieu plus élevé que celui où il étoit, j'étendis ma peau de tigre à terre, ſelon la coutume de ce pays ; je m'aſſis enſuite, & je lui expoſai le ſujet de mon voyage, à peu près en ces termes. *Je n'ai quitté mon Pays, Seigneur, & je ne me ſuis rendu ici avec des peines & des travaux immenſes, que pour retirer vos Sujets des épaiſſes ténèbres où ils vivent depuis ſi long-temps, en adorant des Divinités, qui ſont l'ouvrage des mains des hommes. Il n'y a qu'un ſouverain Seigneur de toutes choſes, qui a créé le ciel & la terre ; c'eſt ce ſouverain Maître de l'Univers que tous les hommes doivent connoître, & à qui ils doivent être ſoumis ; c'eſt ſa loi qu'ils doivent ſuivre, s'ils veulent être éternellement heureux ; & c'eſt cette loi ſainte dont je*

viens instruire vos peuples. S'ils l'embrassent & s'ils la gardent avec fidélité, on ne verra plus parmi eux ni troubles, ni divisions, ni violence, ni injustice : la charité, la douceur, la piété, la justice, & toutes les autres vertus seront la regle de leur conduite. Soumis & fidèles au Prince qui les gouverne, ils s'acquitteront de ce qu'ils doivent au souverain Seigneur & parviendront par-là à la souveraine félicité. Après lui avoir expliqué les principaux attributs de Dieu, & lui avoir donné une grande idée de la morale Chrétienne, je lui demandai sa protection. Il me la promit avec bonté, me fit trouver un logement commode pour ma demeure, & ordonna à un de ses officiers de me donner à moi & à mes gens tout ce qui seroit nécessaire ce jour-là pour notre subsistance.

Dès qu'on a passé les hautes montagnes dont je viens de parler, on ne se sert plus dans tout le pays que de la langue *Talanque* ou *Canaréenne*. Je trouvai cependant auprès de cette ville un gros bourg rempli de *Tamulers*, qui s'y étoient retirés pour se mettre à couvert de la violence des Maures. Plusieurs *Bramenati* me visiterent, c'est le nom qu'on donne aux femmes des

Brames. Elles me firent plusieurs questions, & entre autres elles me demanderent, si leurs maris qui avoient entrepris de longs voyages, réussiroient, & s'ils seroient bientôt de retour en leur pays. Je leur répondis que je n'étois point venu pour les tromper, comme faisoient tous les jours leurs faux Docteurs, qui les séduisoient par les fables qu'ils leur débitoient avec tant de faste & d'ostentation; mais que mon dessein étoit de leur enseigner le chemin du ciel, & de leur apprendre les moyens nécessaires pour y parvenir, & pour acquérir les biens éternels. Elles m'écouterent avec attention, me saluerent ensuite avec beaucoup de civilité, comme elles avoient fait d'abord, & se retirerent sans me donner aucune espérance de conversion. Il y eut plusieurs autres personnes de moindre qualité, qui demanderent à se faire instruire, & qui furent plus dociles à mes instructions. C'est ce qui m'engagea à laisser un de mes Catéchistes pour les disposer au saint baptême, & à leur promettre que je repasserois par leur ville à mon retour.

J'allai ensuite à *Bairepalli*; mais je n'y trouvai qu'un seul homme, tous

les habitans ayant pris la fuite à l'approche des Maures. Le lendemain je me rendis à *Tailur*, c'eſt une petite ville qui appartient à une autre *Paleagaren*. La fortereſſe en eſt aſſez bonne; j'y dis la Meſſe, & j'y trouvai le chef d'une nombreuſe famille qui m'écouta volontiers, & qui me parut avoir un véritable déſir de ſon ſalut, quoiqu'il fût de la ſecte des *Linganiſtes*. Je paſſai enſuite par *Sapour*, qui n'eſt qu'à une petite journée de *Tailur*. *Sapour* étoit autrefois une ville fort peuplée; ce n'eſt plus aujourd'hui qu'un village, où pluſieurs *Tamulers*, qui s'y ſont retirés depuis long-temps, m'écouterent avec plaiſir, & me promirent de ſe ſervir des moyens que je leur marquai pour ſe faire inſtruire de notre ſainte Religion.

J'arrivai le même jour à *Coralam*, dont les Maures ſe ſont rendus maîtres depuis peu de temps. *Coralam* a été une ville des plus conſidérables des Indes. Quoiqu'elle ait beaucoup perdu de l'éclat & de la ſplendeur qu'elle avoit autrefois, elle ne laiſſe par d'être encore fort grande & fort peuplée. J'eus beaucoup de peine à y entrer, & encore plus à y trouver une maiſon. Les per-

ſonnes chez qui je logeai m'entendirent avec plaiſir parler de Dieu, ſur-tout les femmes, qui me marquerent qu'elles étoient diſpoſées à ſuivre la Religion que je leur prêchois, pourvu que leurs maris l'embraſſaſſent; car c'eſt la coutume en ce pays, que les femmes ſuivent la Religion de leurs-maris. Auſſi le principal ſoin d'un Miſſionnaire eſt de gagner les chefs de famille, qui font en peu de temps plus de fruit en leur maiſon, que n'en pouroient faire les plus fervens Catéchiſtes.

J'eus de longs entretiens avec un *Brame*, qui me fit diverſes queſtions, & qui me parla beaucoup du Dieu *Bruma*. Je lui fis voir combien les ſentimens qu'il avoit de la divinité, étoient ridicules & extravagans. Tantôt il aſſuroit que *Bruma* avoit un corps, & tantôt qu'il n'en avoit point. *Si Bruma a un corps*, lui diſois-je, *comment eſt-il par tout? Et s'il n'en a point, comment oſez-vous aſſurer que les Brames ſont ſortis de ſon front, les Rois de ſes épaules, & les autres Caſtes des autres parties de ſon corps?* Cette objection l'embarraſſa, & l'obligea de ſe retirer. Mais il me promit de me revenir voir. Il y revint en effet accompagné d'un Maure. Ce Maure

qui avoit beaucoup voyagé, & qui avoit demeuré trois ans à Goa, me regarda attentivement ; & élevant sa voix, s'écria que j'étois un *Pranguis*. (1) Cette parole fut un coup de foudre pour moi, parce que je ne doutois pas que ce seul soupçon ne fût capable de renverser tous nos projets, & je ne me trompai pas.

Un des Principaux de la ville m'avoit offert quelques jours auparavant de me bâtir une maison, pour y faire en toute liberté les exercices de notre sainte Religion, & plusieurs personnes m'avoient promis de se faire instruire ; mais dès qu'ils eurent appris ce que le Maure avoit dit, l'idée que j'étois un *Pranguis*, fit de si fortes impressions sur leurs esprits, que je les vis en un moment entiérement changés à mon égard. Ils me traiterent cependant toujours avec honneur ; mais ils me firent dire que le temps n'étoit pas propre à faire un établissement ; que le Gouverneur devoit bientôt changer ; qu'il falloit attendre son successeur, & sçavoir sur cela ses sentimens, dont on ne pour-

(1) C'est-à-dire un homme infâme, tel que les Indiens regardent les Européens.

roit s'informer que dans quelques mois. Je connus bientôt que tout ce qu'ils me disoient n'étoit qu'un honnête prétexte dont ils se servoient pour retirer la parole qu'ils m'avoient donnée, & pour se défaire de moi. Quelque envie que j'eusse de commencer un établissement à *Coralam*, où il y a beaucoup à travailler pour la conversion des ames, je ne crus pas devoir demeurer plus longtemps dans un lieu, où le soupçon que j'étois *Pranguis* pouvoit avoir de fâcheuses suites pour nos desseins. Ainsi je résolus de partir incessamment. Je me trouvois alors au milieu des terres, c'est-à-dire, également éloigné de la côte de *Coromandel* & de celle de *Malabare*. J'aurois bien souhaité poursuivre mon voyage du côté de l'oueſt; mais la crainte d'être reconnu pour *Pranguis*, & la saison des pluies qui approchoit, m'obligerent d'aller au nord chercher chez quelque *Paleagaren*, ce que je ne devois pas espérer de trouver parmi les Maures.

Je quittai donc *Coralam*, & le lendemain je m'arrêtai à *Sonnakallu*. C'est un lieu entouré de montagnes, qui lui servent de défense. Je ne pus voir le *Paleagaren*, parce qu'il avoit une grosse

fluxion ſur les yeux ; mais je ſaluai ſon premier Miniſtre, qui me reçut avec honneur. Je parlai de notre ſainte Religion à pluſieurs perſonnes, qui me parurent être touchés de ce que je leur diſois, & qui me prierent de leur envoyer quelqu'un pour les inſtruire.

De-là je vins à *Ramaſa-mutteram*, qui eſt une ville aſſez conſidérable ; mais avant que d'y entrer, nous nous arrêtâmes, mes gens & moi, pour nous repoſer. A peine nous étions-nous aſſis, qu'une bonne veuve s'approcha de nous pour ſçavoir qui nous étions, & quels étoient nos deſſeins. Nous les lui expliquâmes, & nous lui dîmes que nous étions des ſerviteurs du ſouverain Seigneur de l'univers, qui venions pour le faire connoître aux habitans de cette Ville, & pour leur apprendre le chemin du Ciel, dont ils étoient fort éloignés. J'ajoutai que ſi quelque perſonne charitable vouloit nous aider à bâtir en ce lieu-là un Temple à ce ſouverain Maître, je m'y arrêterois quelque temps, & que j'y laiſſerois enſuite quelqu'un de mes diſciples pour inſtruire ceux qui voudroient embraſſer notre ſainte Religion. La veuve goûta cette propoſition. Elle m'offrit d'abord une petite mai-

ſon qu'elle avoit hors de la Ville. Je lui remontrai que ſi nous étions dans la Ville même, nous y ferions nos fonctions avec plus de commodité pour nous, & avec plus d'avantage pour les habitans. Elle me répondit que j'avois raiſon; qu'elle en vouloit faire la dépenſe, & que je n'avois qu'à lui envoyer dans quelques mois quelqu'un de mes gens pour conſommer cette affaire. Je la remerciai de ſa bonne volonté, & je lui promis de lui faire ſçavoir de mes nouvelles.

Je me rendis enſuite à *Punganour*, grande Ville & très-peuplée, mais ſale & mal bâtie, quoiqu'elle ſoit la Capitale de tout le Pays. Dès le lendemain, j'allai trouver l'*Alvadar*, qui eſt le premier Miniſtre, & comme le maître du Royaume, le Roi étant un jeune Prince qui ſe tient preſque toujours enfermé dans la fortereſſe avec la Reine ſa mere. L'*Alvadar* qui étoit environné de pluſieurs *Brames*, me reçut avec civilité. Je le priai de me préſenter au Roi, il me dit que le temps n'étoit pas propre, & qu'on ne pourroit le voir qu'après que la fête que l'on célébroit avec grande ſolemnité ſeroit paſſée. Ce retardement m'obligea de demeurer à *Punganour* plus

long-temps que je n'euſſe ſouhaité. J'annonçai Jeſus-Chriſt au milieu de cette grande Ville : on m'écouta ; mais comme la plûpart des habitans ſont de la ſecte des *Linganiſtes*, on fut peu touché de mes diſcours. Il n'y eut qu'une ſeule femme qui ſe convertit avec ſes quatre enfans, & un jeune homme d'un beau naturel, qui étoit au ſervice d'un Seigneur Maure, & qui réſolut de quitter ſon maître pour ſe retirer dans ſon pays, & pour y faire profeſſion de la Religion Chrétienne.

Il y avoit près de quinze jours que j'étois à *Punganour*, lorſque l'*Alvadar* m'envoya la permiſſion de bâtir une Egliſe au vrai Dieu dans le lieu que je voudrois choiſir. Mon deſir étoit de parler au jeune Roi & à la Reine ſa mere, dans l'eſpérance que je pourrois gagner à Jeſus-Chriſt cette Princeſſe, dont on m'avoit fait de grands éloges. Mais, quelques efforts que je fiſſe, je ne pus avoir l'honneur de les voir. Un *Tamuler*, homme d'eſprit, m'aſſura que ce refus venoit de la crainte qu'avoit l'*Alvadar* que je ne fiſſe quelques reproches au Roi ſur le *Lingan* qu'il portoit depuis quelques années ; mais je fus perſuadé que ſi j'euſſe pu faire quelques

préſens à ce Prince & à la Reine ſa mere ; on n'auroit fait aucune difficulté de m'introduire en leur préſence, & de me procurer l'audience que je demandois.

Avant que de ſortir de cette grande Ville, je baptiſai trois enfans de la femme dont j'ai parlé. Pour elle, comme elle avoit porté long-temps le *Lingan*, je crus qu'il la falloit éprouver plus long-temps, auſſi bien que ſon fils aîné, que je pris à mon ſervice, dans l'eſpérance d'en faire un jour un excellent Catéchiſte. Car, outre qu'il entendoit déjà pluſieurs langues, il ſçavoit fort bien lire & écrire en *Tamul*. Pendant que je me diſpoſois à baptiſer ces trois Catéchumenes, dix ou douze *Tamulers* entrerent dans la chambre où ſe devoit faire la cérémonie. L'équipage où je les vis me ſurprit. Ils avoient chacun à la main quelqu'un des inſtrumens dont on ſe ſert pour bâtir : je crus qu'on me les envoyoit pour mettre la main à l'œuvre, & pour élever une Egliſe au vrai Dieu. Je leur demandai s'ils venoient à ce deſſein : *Nous le ſouhaiterions fort*, repartirent ces bonnes gens, *& nous nous ferions un grand plaiſir de contribuer à une ſi ſainte œuvre ; mais nous ne pouvons vous offrir que nos bras, & nous ſommes bien*

fâchés de ne pouvoir faire davantage. Je les remerciai de leur bonne volonté, & je les priai de la conſerver pour quelqu'autre occaſion. Ils aſſiſterent au baptême des trois Catéchumenes, dont ils furent fort édifiés, & me conjurerent de leur laiſſer un de mes Catéchiſtes pour les inſtruire, ce que je fis avec plaiſir.

Mon deſſein étoit en quittant *Punganour* d'aller à *Terapadi*. C'eſt un fameux Pagode du côté du nord, où les Gentils vont en pélerinage de toutes les parties des Indes, & y portent des préſens conſidérables; mais je fis réflexion que parmi la multitude de gens qui y alloient en foule en ce temps-là, je pourrois rencontrer quelqu'un qui me feroit paſſer pour *Pranguis*, & qui par-là détruiroit entiérement l'œuvre de Dieu. Ainſi je pris le parti de revenir à *Tailur*: ce ne fut pas ſans peine, car il me fallut prendre de longs détours pour éviter la rencontre des Maures, qui déſoloient tout ce pays-là. Après avoir marché aſſez long-temps, je m'arrêtai auprès d'un étang pour y prendre quelque repos. Une femme, d'un âge fort avancé, m'ayant apperçu, vint s'aſſeoir aſſez près de moi. Je lui parlai de ſon ſalut &

du danger où elle étoit de se perdre éternellement. Elle m'écouta avec une attention extraordinaire & de grands sentimens de piété. Elle comprenoit parfaitement tout ce que je lui enseignois, & me le répétoit avec beaucoup de fidélité, ce qui me faisoit bien voir que pendant que mes paroles frappoient ses oreilles, le Saint-Esprit l'instruisoit intérieurement, & lui faisoit goûter tout ce que je lui disois. Elle me marqua un désir extrême de recevoir le baptême. Comme je fis quelque difficulté de la baptiser, elle me représenta qu'étant accablée d'infirmités & âgée de près de cent ans, elle ne pourroit se transporter en aucune Eglise des Chrétiens, qu'ainsi elle seroit dans un danger évident de ne jamais recevoir ce Sacrement, qui est nécessaire au salut ; que je ne devois pas douter que Dieu ne m'eût conduit à ce dessein sur le bord de cet étang. Elle me conjura avec une si grande abondance de larmes de ne lui pas refuser la grace qu'elle demandoit, que la voyant suffisamment instruite, je me rendis à ses instances, & je la baptisai avec la même eau auprès de laquelle le Seigneur nous avoit conduit elle & moi, par une providence si particuliere. Le

baptême ſembla donner de nouvelles forces à ſon corps, & remplit ſon ame d'une joie & d'une conſolation ſi ſenſible, qu'elle ne le pouvoit exprimer.

Je logeai à *Tailur*, chez mon ancien hôte, qui me fit le meilleur accueil qu'il lui fut poſſible. Quoiqu'il fût *Linganiſte*, je le laiſſai dans de fort bonnes diſpoſitions. S'il ſe fait Chrétien, comme il me l'a promis, je ſuis aſſuré qu'il gagnera à Jeſus-Chriſt un grand nombre de ſes compatriotes, & que ſa famille, qui eſt très-nombreuſe, ſuivra ſon exemple.

Je repaſſai par *Peddu-nayakendurgam*, & j'y laiſſai deux de mes diſciples, parce que c'eſt un pays où il y a beaucoup de bien à faire. J'y trouvai des gens fort dociles, & qui m'avouerent de bonne foi, qu'au milieu des bois & des montagnes dont ils étoient environnés, ils étoient comme des bêtes. *Ecoutez-moi*, leur dis-je, *& je vous apprendrai le chemin qu'il faut tenir pour parvenir au Royaume céleſte, & pour vous rendre éternellement heureux. Ouvrez les yeux à la lumiere que je vous préſente, & laiſſez-vous conduire.* Quelques-uns me promirent de ſe faire inſtruire par ceux que je leur laiſſois : il y en eut d'autres qui m'avouerent ingénuement que le Royaume

dont je leur parlois n'étoit pas fait pour eux, & qu'ils n'y devoient pas penser. Ce n'étoit pas le temps de les désabuser d'une erreur si grossiere, parce que le but de mon voyage n'étant que de découvrir le Pays, & de m'instruire de ce qui est le plus avantageux pour les desseins que nous avons d'y établir solidement la Foi, je ne m'arrêtois dans les lieux par où je passois, qu'autant qu'il étoit nécessaire pour prendre ces connoissances.

En passant par *Velour*, j'avois promis à quelques Catéchumenes de les baptiser à mon retour, si je les trouvois suffisamment instruits. C'est ce qui me porta à en prendre le chemin, sans faire assez d'attention au danger auquel je m'exposois, & à l'état où se trouvoit cette ville. Les Maures qui avoient dessein depuis long-temps de s'en emparer, la tenoient comme bloquée, & couroient tout le pays. J'eus le malheur de tomber entre leurs mains, dans un passage dont ils s'étoient saisis un quart d'heure avant que j'y arrivasse. On me conduisit au Capitaine qui commandoit ce petit corps. Il me regarda avec fierté, & me reçut d'abord assez mal; mais il s'adoucit dans la suite, & me renvoya le lende-

main assez honnêtement. Je n'entrai point dans *Velour*, pour ne pas donner de soupçon aux Maures, qui n'auroient pas manqué de me chagriner ; mais je pris le chemin d'*Alcatile*, où j'arrivai heureusement, & où j'appris que les Catéchistes que j'avois laissé à *Velour* avoient pris la fuite à l'approche des Maures, qu'ils étoient tombés entre leurs mains par leur imprudence, & qu'après avoir été pillés & dépouillés, ils avoient été attachés à des arbres. Cette nouvelle m'affligea beaucoup ; mais j'adorai la divine conduite du Seigneur sur nous, & je me soumis à sa sainte volonté.

Je fis quelques Catéchumenes à *Alcatile*, & j'en eusse fait assurément un plus grand nombre, si toute la ville n'eût pas alors été occupée à célébrer la fête d'une de leurs plus fameuses Divinités. Je logeois chez un homme fort entêté de ses faux Dieux & fort zelé pour leur service. Pendant le peu de temps que je demeurai dans sa maison, je lui donnai une si haute idée de notre Religion, qu'il voulut partager les fleurs qu'on lui apportoit tous les jours, entre le vrai Dieu que nous adorions chez lui, & le démon qu'il adoroit dans le temple qu'il avoit fait bâtir devant sa maison ; mais

je lui dis que ces deux cultes étoient incompatibles, qu'on ne pouvoit servir deux maîtres, accorder la lumiere avec les ténebres, ni le vrai Dieu avec *Poulear*. Je prie le Seigneur d'éclairer cet homme charitable dont la conversion auroit des suites très-avantageuses pour la Religion. Je ne quittai qu'à regret *Alcatile*, mais il étoit temps de me rendre à *Carouvepondi*, qui est le lieu d'où j'étois parti deux mois auparavant.

Le fruit que j'ai tiré de mon voyage, c'est que j'ai connu les lieux où nous pourrons établir des Missionnaires & envoyer des Catéchistes. Il semble que le temps soit venu de travailler solidement à la conversion de ces pays ensevelis depuis tant de siecles dans les ténebres du paganisme. Il faut se hâter de peur que les Mahométans, qui s'emparent peu à peu de tous ces Royaumes, n'obligent ces peuples à suivre leur malheureuse Religion. Rien n'édifie davantage ces Idolâtres, & ne les engage plus fortement à embrasser la Religion chrétienne, que la vie austere & pénitente que menent les Missionnaires. Un Missionnaire de *Carnate* & de *Maduré*, ne doit point boire de vin ni manger de chair, ni d'œufs, ni de poisson, toute

ſa nourriture doit conſiſter dans quelques légumes, ou dans un peu de ris cuit à l'eau, ou un peu de lait, dont même il ne doit uſer que rarement. C'eſt une néceſſité d'embraſſer ce genre de vie, ſi l'on veut faire quelque fruit, parce que ces peuples ſont perſuadés que ceux qui inſtruiſent les autres & qui les conduiſent, doivent vivre d'une vie beaucoup plus parfaite. Hélas! que nous ſerions heureux ſi par chacun de nos jeûnes nous pouvions obtenir de Dieu la converſion d'un Idolâtre. Pendant que j'ai travaillé dans le *Maduré* à la converſion des ames, trois ou quatre baptêmes répondoient à un jeûne; depuis que je ſuis dans cette nouvelle Miſſion, trois ou quatre jeûnes répondent à un baptême, c'eſt encore beaucoup; mais j'eſpere de la bonté de Dieu que le nombre des baptêmes égalera bientôt le nombre de nos jeûnes, & que dans quelques années il les ſurpaſſera infiniment. C'eſt ce que je vous prie de demander tous les jours à Dieu, afin qu'au milieu d'une moiſſon ſi abondante nous rempliſſions les greniers du pere de famille en nous acquittant parfaitement des devoirs qui ſont attachés à notre vocation & à notre miniſtere.

LETTRE

Du Pere Petit, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de Trevou, de la même Compagnie, Confesseur de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans.

A Pondichery, le 12 Février 1702.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

On ne peut être plus sensible que je le suis à toutes les bontés dont vous m'honorâtes à mon départ de France pour venir ici. J'en conserverai toute ma vie une parfaite reconnoissance. Recevez-en, s'il vous plaît, aujourd'hui les premieres marques dans cette lettre que je prends la liberté de vous écrire. Il y a près de cinq semaines que je suis arrivé à Pondichery avec le Pere Tachard. Vous verrez par la relation qu'il envoie en France, combien notre voyage a été heureux, & quelle route nous avons tenue.

Pour venir du lieu de notre débar-

quement à Pondichery, il nous a fallu traverſer le petit Royaume de *Maravas*, qui eſt une dépendance de la Miſſion de *Maduré*. Vous avez ſouvent entendu parler de cette Miſſion comme d'une des plus ſaintes & des plus glorieuſes à Jeſus-Chriſt que nous ayions dans les Indes. On ne vous en a point trop dit, & je puis vous aſſurer par tout ce que j'ai vu en paſſant en divers lieux, que l'idée qu'on vous en a donnée, eſt plutôt au-deſſous qu'au-deſſus de la vérité. Les ouvriers qui cherchent le travail & la croix, trouvent ici de quoi ſe ſatisfaire pleinement, & le ſuccès répond abondamment au travail. Les converſions augmentent chaque jour de plus en plus. Le Pere Martin a baptiſé dans ſon diſtrict en moins de cinq mois près d'onze cens perſonnes, & le Pere Laynez dans le *Maravas* en vingt-deux mois près de dix mille. On eſt bien dédommagé des peines du voyage, & bien animé à apprendre promptement les langues, quand on voit de l'ouverture à pouvoir, avec le ſecours du Seigneur, faire bientôt quelque choſe de ſemblable.

Nous ne ſommes pas même ici tout-à-fait ſans quelque eſpérance du martyre qui eſt la couronne de l'Apoſtolat. Deux

de nos Peres viennent encore d'avoir le bonheur de confeſſer Jeſus-Chriſt dans les fers. L'un des deux y eſt mort de miſeres & d'épuiſement le 14 Novembre dernier; c'eſt le Pere Joſeph Carvalho. Son compagnon dans la priſon étoit le Pere Bertholde. Ils avoient été arrêtés dans la perſécution ſanglante qui s'eſt élevée depuis peu contre les Chrétiens dans le Royaume de *Tanjaour*, qui eſt aſſez proche de Pondichery. Vous ne ſçauriez croire, mon Révérend Pere, combien on ſe ſent animé à ſouffrir & à porter avec joie le travail & les peines attachées à ſon emploi, quand on ſonge au beſoin qu'on aura de Dieu dans des épreuves beaucoup plus grandes, où l'on peut chaque jour ſe voir expoſé. Mais quel bonheur auſſi de pouvoir eſpérer qu'on ne ſera point abandonné de ſa grace toute-puiſſante, & qu'on eſt deſtiné peut-être à verſer ſon ſang pour la cauſe de Jeſus-Chriſt. Priez bien Dieu, je vous en conjure, qu'il veuille me rendre digne d'une ſi grande faveur, & qu'il ait plus d'égard aux mérites de tant de ſaints Religieux dont nous ſommes les freres, qu'à ce que pourroient attirer ſur nous nos miſeres & nos fréquentes infidélités.

Je me donne préſentement tout entier à apprendre la langue Malabare, afin d'entrer au plutôt dans la nouvelle Miſſion de *Carnate*, que nos Peres François viennent d'établir ſur le modele de celles des Jéſuites Portugais. Je compte beaucoup, ſur-tout dans ces commencemens, ſur le ſecours des Catéchiſtes qui ſçavent la langue & qui ſont faits aux uſages du pays; mais on n'en a pas autant qu'on voudroit, parce qu'ils ne peuvent vaquer à leur miniſtere ſans quitter toute autre ſorte de travail, & qu'ainſi c'eſt à nous à les nourrir & à les entretenir de tout. Pour en avoir beaucoup, il faudroit que les aumônes d'Europe fuſſent plus abondantes ſans comparaiſon qu'elles ne ſont. Nos Peres diſent ici que vingt écus de France ſuffiſent par an pour l'entretien d'un Catéchiſte. Si donc par vous-même, mon Révérend Pere, ou par vos amis, vous pouvez nous en procurer pluſieurs, vous devez compter qu'un grand nombre d'Infideles vous auront, & à eux, l'obligation de leur ſalut éternel. Je ne vous en dirai pas davantage, perſuadé par le zele que vous avez pour la gloire de Dieu & pour l'avancement de la Religion, que vous nous ménagerez tous les ſecours

qui dépendent de vous, & que vous ferez valoir la cause de nos pauvres Infideles, autant que vaut le sang du Fils de Dieu, qui n'a pas cru trop faire en le versant pour les racheter. Je me recommande à vos saints Sacrifices, & suis avec bien du respect, &c.

LETTRE

Du Révérend Pere Tachard, Supérieur Général des Missionnaires François de la Compagnie de Jesus dans les Indes Orientales, au Révérend Pere de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi.

A Pondichery, le 16 Février 1702.

MON TRÈS-RÉVÉREND PERE,

P. C.

J'ai eu l'honneur de vous écrire du Cap-Verd ce qui s'étoit passé depuis notre départ du Port-Louis (1). Je con-

(1) Cette lettre a été perdue, on ne sçait point à qui elle avoit été confiée.

tinue, comme je m'y ſuis engagé, à vous faire le détail de notre voyage. Depuis le Cap-Verd, il ne nous arriva rien de particulier juſqu'à l'Iſle d'*Anjouan*, qui eſt au nord de la grande Iſle de *Madagaſcar*. Les habitans d'*Anjouan*, qui ſont venus de l'Arabie, appellent leur Iſle *Zoanï*, dont les Européens en y ajoutant la ſyllabe *an*, qui eſt un article de la langue de ces Inſulaires, ont formé le nom d'*Anjouan*. Comme les ouragans ſe font ordinairement ſentir aux mois d'Août & de Septembre ſur les côtes de l'*Indouſtan* (1), il eſt dangereux d'arriver aux Indes avant le 10 d'Octobre; ainſi ayant fait une navigation beaucoup plus courte qu'on ne devoit l'eſpérer, nous fûmes obligés de demeurer aſſez long-temps à l'Iſle d'*Anjouan*, & plus long-temps encore à la hauteur du vingt-un & du vingt-deuxieme degré de latitude ſeptentrionale, où nous louvoyâmes pendant un mois, pour attendre la ſaiſon propre à mouiller dans la rade de *Surate*.

Le ſéjour que nous fîmes à *Anjouan*,

(1) On donne le nom d'*Indouſtan* à cette vaſte étendue de pays qui eſt entre le fleuve Indus & la riviere du Gange.

nous donna le temps de prendre, par plusieurs observations réitérées, sa véritable latitude. Dans la partie de l'Isle la plus septentrionale, où nous étions sur le bord de la mer, elle est d'onze degrés cinquante minutes, & ainsi le milieu de l'Isle est à douze degrés de latitude méridionale. Cette observation que je fis avec un quart de cercle d'un pied de rayon, est d'autant plus nécessaire, qu'il n'y avoit pas long-temps qu'un vaisseau anglois, faute de sçavoir la latitude de l'Isle d'*Anjouan*, avoit échoué à *Mayote*, qui est une Isle vers le sud, éloignée de plus de 14 ou 15 lieues de celle d'*Anjouan*. Il y a sept ans que le même malheur seroit arrivé à un vaisseau du Roi, de soixante pieces de canon, si la bonne manœuvre que fit le Capitaine ne l'eût sauvé; le danger fut très-grand, & l'on voyoit déja les rochers sous le vaisseau, qui se seroit infailliblement brisé, parce que les courans le portoient à terre. Cette erreur vint de ce que les Pilotes, sur de mauvaises cartes, prirent *Mayote* pour *Moali*, quoique l'Isle de *Moali* soit plus septentrionale d'environ trente minutes, ou de dix lieues de marine que celle de *Mayote*.

Le 4 d'Août, vers les onze heures du matin, le ſoleil s'éclipſa preſque entiérement. Je ne vous envoye point le Type de cette éclipſe, parce que tous mes papiers ſont encore à *Manapar*, vers le Cap de *Comorin ;* mais j'eſpere vous l'envoyer l'an prochain. Ce Type eſt ſingulier, en ce que, par une méthode, dont je ne ſçache pas que perſonne ſe ſoit encore ſervi, il fait voir la grandeur & la durée de cette éclipſe ſolaire, & tous les endroits du monde où elle a paru.

Le bon air de l'Iſle d'*Anjouan* & les rafraîchiſſemens qu'on y trouve en abondance, rendirent la ſanté aux malades du vaiſſeau, preſque auſſitôt qu'on les eut mis à terre ; mais un grand nombre de ceux qui ſe portoient le mieux, tomberent malades, les uns pour avoir pris avec excès des boiſſons du pays, qui ſont très-violentes ; les autres au contraire, pour avoir trop mangé des fruits rafraîchiſſans, & bu ſans diſcrétion de l'eau vive qui coule des rochers. Les fievres étoient malignes, accompagnées de grands dévoiemens & de tranſports au cerveau. Ces maladies naiſſantes dont nous craignions les ſuites, parce qu'elles pouvoient devenir con-

tagieuſes, nous firent quitter cette Iſle agréable & fertile beaucoup plutôt que nous n'euſſions fait. Nous levâmes l'ancre le 14 d'Août avec un vent favorable, mais qui ne dura pas ; car à peine eûmes-nous fait ſept ou huit lieues que le calme nous prit. Les courans nous porterent vers l'Iſle de *Moali*, & nous obligerent à paſſer à l'occident de l'Iſle de *Comore* ou d'*Angaſie*, la plus grande de ce petit Archipel.

Ce fut un coup de providence ſpéciale pour deux pauvres Anglois, qui étoient dans cette Iſle depuis deux ans, dénués de tout, & abandonnés aux inſultes & à la cruauté d'un peuple barbare. Nous avions envoyé notre chaloupe à terre chercher quelque choſe qui nous manquoit ; on mit en panne, & on l'attendit deux ou trois heures. Comme elle revenoit, nous fûmes fort ſurpris d'y voir deux hommes tous nuds, décharnés & moribonds. L'un étoit âgé d'environ trente ans ; l'autre ne paroiſſoit pas en avoir plus de vingt. Après qu'on les eut interrogés, nous apprîmes qu'ils avoient fait naufrage à l'Iſle de *Mayote*, dont nous avons déja parlé. Le premier étoit dans un grand Navire de la Compagnie d'Angleterre, qui s'étoit perdu, il y

avoit près de trois ans ; & l'autre venoit de *Boſton*, (1) où il s'étoit engagé avec des Flibuſtiers Anglois. Ces deux vaiſſeaux avoient péri, parce que les pilotes avoient pris l'Iſle de *Mayote* pour celle de *Moali*. Ceux des paſſagers & de l'équipage, qui purent ſe ſauver à terre, furent traités par les habitans avec beaucoup de ménagement, auſſi long-temps que leur nombre les rendit redoutables. Mais diverſes maladies cauſées, aux uns, par le mauvais air, ou par la débauche, & aux autres, par la triſteſſe & par le chagrin qu'ils prirent, les ayant réduits à quinze ou ſeize perſonnes, les barbares, qui ne les craignoient plus, chercherent bientôt les moyens de leur ôter les biens & la vie.

Il y avoit parmi ces malheureux ſept François & trois Allemands ; le reſte étoit Anglois ou Hollandois. Comme leur nombre diminuoit chaque jour, & qu'ils ſe voyoient mourir de miſere l'un après l'autre, ils prirent la réſolution de ſortir, à quelque prix que ce fût, de cette Iſle, dont ils ne pouvoient pas eſpérer

(1) C'eſt la Capitale de la Nouvelle Angleterre, dans l'Amérique Septentrionale.

qu'aucun vaisseau d'Europe vînt jamais les tirer, le port étant inaccessible à ceux mêmes d'une médiocre grandeur. Dans cette vue, ils firent, des débris de leurs navires, une chaloupe assez grande pour les porter, avec des sommes d'argent considérables qui leur restoient. Ils devoient mettre le lendemain à la voile, quand le Roi du pays, qui eut quelque soupçon de ce qui se passoit, leur envoya demander leur chaloupe, qu'il trouvoit, disoit-il, fort à son gré. Ce n'étoit visiblement qu'un prétexte pour les arrêter, & pour se rendre maître de leur argent. Les Européens, qui se trouverent alors assemblés dans une cabane, sur le bord de la mer, tinrent conseil, & furent tous d'avis de refuser le Roi de *Mayote* le plus honnêtement qu'ils pourroient. Ils virent bien qu'après cette démarche, on ne chercheroit qu'à les perdre, & qu'ainsi il falloit qu'ils se tinssent sur leurs gardes plus que jamais. Mais les barbares qui s'étoient apperçus que la poudre leur manquoit, parce qu'ils n'alloient plus à la chasse, les environnerent en foule, & les attaquerent avec furie dans leur cabane, où ils se défendirent long-temps. Comme elle n'étoit environnée que de grosses nattes,

& qu'elle n'étoit couverte que de paille & d'écorces d'arbres, les barbares y mirent aiſément le feu, & y brûlerent la plûpart de ces miſérables. Ceux qui échapperent à demi grillés, ne furent pas plus heureux; car on les mit brutalement à mort. Ainſi de toute cette troupe il ne reſta que trois Anglois, qui ſe tinrent cachés juſqu'à ce que la fureur du combat & du carnage fût paſſée. On eut pitié d'eux, & on leur donna un petit canot avec quatre hommes qui les menerent à *Angaſie*.

Ces pauvres gens y furent bien reçus par le Roi de la partie occidentale de l'Iſle où on les débarqua. Ils les entretint d'abord à ſes dépens; mais s'étant bien-tôt laſſé de cette hoſpitalité, il les laiſſa chercher de quoi vivre comme ils pourroient. Pendant une année & demie ils ſe nourrirent de fruit de coco, & du lait qu'ils tiroient des vaches, quand ils pouvoient les trouver à l'écart; après quoi un des trois ne pouvant pas ſoutenir plus long-temps une ſi grande diſette, tomba malade & mourut. Ses deux compagnons ſe mirent en devoir de l'enterrer; mais comme ſi la terre eût dû être profanée par la ſépulture d'un Européen, les habitans d'*An-*

gaſie ne voulurent pas le leur permettre ; & les obligerent de le jetter dans la mer. Voilà ce que nous apprîmes de ces deux Anglois, qui raconterent leurs diſgraces aux Officiers de notre vaiſſeau. Ils étoient ſur le rivage de l'Iſle d'*Angaſie*, quand notre chaloupe y aborda ; ils ne dirent rien, juſqu'à ce que la voyant ſe remettre en mer, ils ſe jetterent à la nage, & firent tant d'efforts, toujours crians qu'on les attendît, qu'enfin ils l'atteignirent. On les reçut, & on les mena à bord, où ayant compaſſion de ce qu'ils avoient ſouffert & de l'état pitoyable où ils étoient encore, chacun ſe fit un devoir de les ſoulager, & de leur donner des vivres & des habits. Quand nous fûmes arrivés à *Surate*, le plus âgé ſe retira chez les Anglois ; l'autre ayant déclaré que ſon pere étoit Hollandois, quoiqu'il fût établi à *Boſton*, alla loger chez les Hollandois.

Depuis *Angaſie* juſqu'à *Surate*, nous eûmes beaucoup de malades qui ne manquerent pas de ſecours. Le Pere Petit, mon compagnon, demeurant aſſidument auprès d'eux à les ſervir, & à leur inſpirer des ſentimens propres de l'état où chacun ſe trouvoit, il ne fut pas longtemps ſans être attaqué lui-même d'une

fievre très-maligne. Il m'édifia par ſa réſignation & par ſa patience dans la maladie, autant qu'il avoit fait auprès des malades par ſon courage & par ſa charité. A ces dernieres maladies près, qui nous emporterent ſept ou huit perſonnes, nous fîmes la plus heureuſe navigation & la plus tranquille, en tout ſens, dont j'aie jamais entendu parler; point de tempêtes, point de calmes fâcheux, l'union & la bonne intelligence fut toujours ſi grande entre les Officiers & les perſonnes qui paſſerent aux Indes ſur ce vaiſſeau, qu'on ne ſe ſépara les uns des autres, qu'avec une véritable douleur. Les premiers qui ſe retirerent, furent deux jeunes Peres Capucins, qui nous avoient charmés dans tout leur voyage par leur douceur, leur honnêteté, & leur zele. Nous avions auſſi avec nous deux Peres Carmes déchauſſés de Flandres, pour leſquels M. le Nonce s'étoit intéreſſé. Ils le méritoient; car on ne ſçauroit voir deux Religieux plus vertueux & plus recueillis; ils nous donnerent en particulier des marques très-touchantes de leur confiance & de leur amitié.

Les troubles de *Surate* ne nous permirent pas d'y demeurer long-temps.

Les Forbans Anglois qui désolent ces mers, depuis quelques années, par les pirateries continuelles qu'ils y exercent, venoient d'enlever deux vaisseaux richement chargés. Les marchands Mahométans, à qui ces vaisseaux appartenoient, irrités de tant de pertes, prétendoient en rendre responsables les Nations de l'Europe établies à *Surate*, c'est-à-dire, les François, les Anglois & les Hollandois. Les avanies qu'on leur faisoit, nous obligerent d'en sortir incessamment. Nous nous embarquâmes le 20 d'Octobre 1701, pour aller à *Calecut*. Nous passâmes par *Goa*, où nous eûmes la satisfaction de faire nos dévotions au tombeau de l'Apôtre des Indes saint François Xavier. Ce tombeau est richement orné, & il n'y a que deux ans que Monseigneur le Grand-Duc de Toscane, ce Prince si sage & si estimé dans l'Europe, y a envoyé un magnifique pié-d'estal de marbre jaspé, orné de plaques de bronze, où les principales actions de S. François Xavier sont représentées avec une beauté & une délicatesse merveilleuse.

Après quelques jours de navigation, nous arrivâmes à *Termepatan*, petite bourgade située sur une petite riviere,

où nous mouillâmes & où nous trouvâmes le Pontchartrain, vaiſſeau de la Royale Compagnie de France, qui venoit de l'Iſle de *Maſcarin*, (1) & qui avoit rencontré au Cap de *Comorin* un forban Anglois de quarante pieces de canon. Ce forban, qui avoit un nombreux équipage & tous ſes canons dehors, avoit donné une chaude alarme à Monſieur du Boſc, Capitaine du Pontchartrain, & étoit venu ſur lui juſqu'à la demi-portée du canon; mais ayant apperçu tout l'équipage du Pontchartrain ſur le pont, & en réſolution de ſe bien défendre, il s'étoit retiré, & étoit allé mouiller à une lieue plus loin.

C'eſt ici qu'il nous fallut quitter le vaiſſeau la Princeſſe, ſur lequel nous étions venus de France. Ce ne fut point ſans regret; parce que nous avions encore à doubler le Cap de *Comorin*, ce qui n'eſt pas aiſé à faire dans une barque où il faut toujours aller terre à terre. Nous nous embarquâmes à *Tremepatan* pour *Calecut*, qui n'en eſt éloi-

(1) Cette iſle eſt à l'orient de la grande de *Madagaſcar*. Elle appartient aux François, qui lui ont donné le nom de l'iſle de Bourbon. Note de l'ancienne édition.

gné que de dix lieues. *Calecut* a été autrefois une ville célebre & la Capitale d'un Royaume de même nom ; mais ce n'eſt aujourd'hui qu'une grande bourgade mal bâtie & aſſez déſerte. La mer qui, depuis un ſiecle, a beaucoup gagné ſur cette côte, a ſubmergé la meilleure partie de l'ancienne Ville, avec une belle Fortereſſe de pierre de taille qui y étoit. Les barques mouillent aujourd'hui ſur leurs ruines, & le port eſt rempli d'un grand nombre d'écueils qui paroiſſent dans les baſſes marées, & ſur leſquels les vaiſſeaux font aſſez ſouvent naufrage.

L'empire des Portugais commença dans les Indes par la priſe de *Calecut*, qu'ils conſerverent juſqu'à ce que les *Naïres*, qui ſont les gentils-hommes & les meilleurs ſoldats du pays, voyant que les Hollandois attaquoient de tous côtés les Portugais, & leur enlevoient leurs meilleures places, ſe ſervirent de cette occaſion pour agir de leur côté, & ſe remettre en poſſeſſion de *Calecut*. Ils y trouverent plus de cent pieces de canon de fonte, dont ils jetterent une partie dans un lac voiſin, & porterent l'autre, au nombre de trente ou quarante pieces, à une demi-lieue dans les

terres, pour les mettre en sûreté. On les y voit encore.

Dans ce pays, qu'on appelle *Malleami*, il y a des *Caſtes* (1), comme dans le reſte des Indes. Ce ſont à-peu-près les mêmes coutumes, & ſur-tout le même mépris pour la Religion & pour les manieres des Européens. Mais ce qu'on n'a peut-être jamais vu ailleurs, & ce que j'avois eu de la peine à croire, c'eſt que parmi ces Barbares, au moins dans les *Caſtes* nobles, une femme peut avoir légitimement pluſieurs maris. Il s'en eſt trouvé qui en avoient en tout à la fois juſqu'à dix, qu'elles regardoient comme autant d'eſclaves qu'elles s'étoient ſoumis par leur beauté & par leurs charmes. Ce déſordre, qui a quelque choſe de monſtrueux, & pluſieurs autres que ne connoiſſent point leurs voiſins, & qui regnent parmi ces peuples, ſont fondés dans leur Religion. Ils prétendent en cela, comme les anciens Payens, ne rien faire que ce qu'ont fait les Dieux qu'on adore dans le *Malleami*.

(1) Les *Caſtes* ſont dans l'Inde quelque choſe de comparable à ce qu'étoient les Tribus parmi les Juifs. Note de l'ancienne édition.

Les Jésuites avoient une belle Eglise à *Calecut*, que le Prince du pays s'avisa, il y a quelques temps, de faire abattre, en haine des Portugais. Mais l'illustre Comte de Villaverde, alors Viceroi des Indes, l'a obligé de la rebâtir ; elle n'étoit pas encore achevée quand nous y passâmes. C'est en cette ville que le Pere Petit a commencé les premieres épreuves de la vie austere qu'il doit mener dans le *Maduré*, couchant à terre sur une natte, ne mangeant que du ris, & ne buvant que de l'eau. Quelque rude qu'ait dû être cet essai, & quoiqu'il ne fût pas trop bien remis de la grande maladie qu'il avoit eue sur les vaisseaux, Dieu l'a soutenu, & il n'en a point été incommodé.

Après avoir demeuré trois jours à *Calecut*, nous nous embarquâmes sur une petite *manchoue* (1), qui nous porta à *Tanor*, à quatre lieues de-là. *Tanor* est une bourgade pleine de Chrétiens, dont le Pere Miranda, Jésuite, a soin, aussi-bien que de ceux de *Calecut*. Ce fut pour moi une grande joie d'y trouver ce saint Missionnaire que j'avois connu autrefois à *Pondicheri*, où il étoit

(1) C'est une espece de selouque.

venu par ordre de ſes Supérieurs, ſe guérir d'une fâcheuſe maladie, contractée dans la pénible Miſſion du *Maduré*.

Comme les côtes de *Malabar*, de *Travancor* & de la *Pécherie* ſont preſque toutes Chrétiennes, & ſous la conduite des Jéſuites, nous avons eu le ſaint plaiſir de viſiter en paſſant la plupart des Egliſes de ces quartiers-là. On ne peut recevoir plus d'honneur ni plus d'amitié que nous en ont fait les Miſſionnaires & leurs Chrétiens. Voici comment nous fûmes introduits à *Periapatam*, & ç'a été par-tout à-peu-près de même. A une petite demi-lieue de l'Egliſe, nous trouvâmes les enfans qui venoient au-devant de nous au ſon des tambours & des trompettes, portant des banderoles en forme de bannieres, & ayant leurs petites clochettes à la main. Dès qu'ils nous apperçurent, ils pouſſerent de grands cris de joie, & ſe preſſerent de ſe venir jetter à nos pieds, pour recevoir notre bénédiction. Ils reprirent enſuite leur marche, & ſe mirent à chanter à deux chœurs la doctrine Chrétienne. La croix & les banderolles marchoient les premieres en forme de proceſſion. A l'entrée de la bourgade étoient les hommes & les femmes, ſéparés en

deux troupes, qui nous donnerent mille nouvelles démonſtrations de la joie que cauſoit notre arrivée. Ils remercioient Dieu d'envoyer à leurs pays de nouveaux Miſſionnaires, pour achever d'inſtruire & d'éclairer leurs compatriotes qui ſont encore dans l'infidélité. L'air retentiſſoit par repriſes des noms de Jeſus, de Marie & de François Xavier, dont ils nous appelloient les ſucceſſeurs. Le Pere qui a ſoin de cette Miſſion, nous attendoit à la porte de l'Egliſe. Il nous préſenta de l'eau-bénite, & nous conduiſit en cérémonie juſqu'à l'autel, où nous fîmes notre priere, pendant que les Chrétiens chantoient le pſeaume *Laudate Dominum omnes gentes.*

Il n'y a point de Miſſionnaire ſur cette côte, qui n'ait trois ou quatre mille Chrétiens ſous ſa conduite, & il y en a qui en ont juſqu'à dix ou douze mille; car chaque Jéſuite a quatre ou cinq Egliſes différentes à deſſervir; de ſorte qu'il faut qu'ils ſoient preſque toujours en campagne, ou pour inſtruire & convertir les Infideles, ou pour viſiter & conſoler les Fideles malades, & leur adminiſtrer les Sacremens. Il ſemble qu'il y ait entre les Chrétiens de diverſes

Egliſes, comme une louable émulation, à qui ſervira mieux Jeſus-Chriſt, & à qui fera plus d'honneur à la véritable Religion, dans un pays où l'Héréſie ne fait guere moins de mal que le Paganiſme & l'Infidélité. Il faut pourtant convenir que les *Paravas*, qui ſont les Chrétiens de la côte de la Pêcherie, que ſaint François Xavier appelloit autrefois ſes chers enfans, ſe diſtinguent de tous les autres par leur zele & par leur attachement à la Religion Catholique. Ils ne ſçavent ce que c'eſt que de la diſſimuler; ils en font une profeſſion publique, ſoit qu'ils ſe trouvent parmi les Idolâtres, ou parmi les Hollandois, auxquels ils ſont preſque tous ſoumis. Nous attribuons ceci en partie à leur naturel heureux, dont la grace ſe ſert pour les fixer dans le bien, & en partie à la protection particuliere du grand Apôtre des Indes ſaint François Xavier, qui fit long-temps de ce pays-ci ſa Miſſion favorite.

Nous partîmes de *Tanor* le 27 Novembre avec un petit vent de nord-oueſt, & nous raſâmes toujours les terres, ſans nous en éloigner de plus d'un demi-quart de lieue, & quelquefois de beaucoup moins; car le long

de cette côte occidentale, la mer en cette saison, c'est-à-dire, depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mars, est aussi tranquille qu'une riviere, & on met pied à terre aussi facilement qu'on le feroit sur la Seine & sur la Loire. Il n'en va pas ainsi de la côte de *Coromandel*, qui est à l'opposite depuis le Cap de *Comorin* jusqu'à *Bengale ;* on ne peut y prendre terre qu'avec une peine extrême & beaucoup de danger, à cause des vagues de la mer, qui viennent continuellement se briser sur les rivages avec un bruit & une impétuosité surprenante.

Cette tranquillité de la mer, sur laquelle nous navigions pour lors, ne nous empêcha pas de souffrir beaucoup dans ce voyage. Notre barque avoit vingt rameurs ; mais ils ne travailloient pas tant que dix d'Europe. Nous n'avions ni toile ni cabane pour nous mettre à couvert de l'extrême chaleur du jour, & de la grande humidité de la nuit qu'il falloit passer avec beucoup d'incommodités entre les bancs sur lesquels nos rameurs étoient assis. Le Pere Petit & le Frere Moricet soutinrent cette fatigue, sans presque s'en appercevoir ; mais pour moi, dès la premiere

nuit, je fus attaqué d'un rhumatiſme, dont les douleurs étoient ſi vives qu'il m'étoit impoſſible de prendre aucun repos.

Comme la plûpart des bourgades qu'on trouve depuis *Tanor* juſqu'à *Coulan*, ſont ou tout-à-fait ou en partie de la dépendance des Hollandois, nous ne pûmes débarquer nulle part : nous fûmes même obligés d'attendre la nuit, pour paſſer la barre de *Cochin*, afin de n'être pas découverts. Après ce danger, nous en courûmes un autre beaucoup plus grand, ayant penſé être pris le lendemain par un bot, c'eſt-à-dire, par la groſſe chaloupe d'un forban Anglois, de quarante ou cinquante piéces de canon. Nous étions infailliblement enlevés, ſi nos rameurs n'euſſent donné en cet endroit des preuves de ce qu'ils pouvoient au beſoin. La crainte de tomber entre les mains des Pirates, leur fit trouver des bras, & leur tint lieu de voiles. Nous paroiſſions voler ſur la mer; mais c'étoit courir d'un autre côté à notre perte. Nous fuyons le bot pour aller au Forban que nous vîmes à l'ancre à deux lieues de *Calicoulan*. Ce dernier danger allarma nos matelots déja fatigués & ne ſçachant quel parti prendre,

Le vent contraire & leur épuiſement les empêchoit de reculer; & s'ils paſſoient à la vue de ce vaiſſeau corſaire, c'étoit ſe perdre ſans reſſource. Ils réſolurent d'arrêter, & quand la nuit ſeroit venue, de faire tout de nouveau force de rames. Ils jetterent donc l'ancre, comme s'ils euſſent voulu prendre terre, & dès qu'il n'y eut plus de jour, s'étant remis à ramer, ils travaillerent tant cette nuit-là & le lendemain tout le jour, que nous arrivâmes à *Coulan* le 30 Novembre, à ſept heures du matin. La chaloupe aborda au pied de notre Egliſe, où nous eûmes la conſolation de dire la Meſſe, le Pere Petit & moi, pendant que la muſique de M. l'Evêque de *Cochin* chantoit divers motets de dévotion.

Ce Prélat, qui eſt Religieux de l'Ordre de S. Dominique, ſe déclare hautement pour être le Pere & le Protecteur des Jeſuites, & leur fait l'honneur de demeurer dans leur maiſon. Après avoir achevé notre action de grace, nous allâmes le ſaluer dans ſon appartement, où le Pere d'Acoſta, Supérieur de la maiſon, nous conduiſit. Outre les marques de bonté & d'eſtime que notre robe nous attira de la

part de ce Prélat : notre pays & le nom du grand Prince dont nous avons le bonheur d'être ſujets, nous mériterent encore des careſſes toutes particulieres. Il a une vénération ſi grande pour la ſacrée Perſonne du Roi, & il eſt ſi charmé des vertus & ſur-tout du zèle de ce Monarque à défendre & à étendre de tous côtés la Religion Catholique, que ſans ceſſe il en revenoit là. Il eſt aiſé de juger à l'entendre, qu'il eſt habile Théologien & fort verſé dans l'hiſtoire univerſelle, ſacrée, profane. Mais pour l'Hiſtoire des Rois de France & celle de LOUIS LE GRAND en particulier, j'ai vu peu de perſonnes qui en parlaſſent plus ſçavamment & qui paruſſent en avoir fait une étude plus exacte que lui. Toutes les honnêtetés de cet illuſtre Prélat, non plus que les inſtances du Pere d'Acoſta, ne nous purent obliger à paſſer le reſte du jour à *Coulan.* Nous nous embarquâmes ſur les quatre heures du ſoir, dans l'eſpérance de gagner le lendemain *Manpouli*, qui eſt à cinq ou ſix lieues, & d'y dire la Meſſe dans l'Egliſe qu'ont encore-là nos Peres Portugais ; mais la mer ſe trouva ſi groſſe, & elle briſoit à la côte avec tant de furie, que nous fûmes

obligés de continuer notre route sans aborder.

Pendant ce voyage, que nous fîmes toujours le long des côtes de *Malabar* & de *Travancor*, nous eûmes le temps de voir la véritable situation des terres & des bourgardes que toutes nos cartes de Géographie & de marine défigurent étrangement. Quand le Frere Moricet, que j'ai laissé à *Manapar*, sera arrivé, je me donnerai l'honneur de vous envoyer une Carte exacte de tout ce pays, qui est extrêmement peuplé; car on ne fait presque pas deux lieues terre à terre, sans trouver des villages & de grandes habitations. Nos cartes marquent des isles sur la côte de *Travancor*, nous les avons cherchées inutilement; elles ne se trouvent point. Depuis *Calecut* jusqu'au cap de *Comorin*, il n'y a qu'une seule Isle, à deux lieues de *Calecut*, que les Cartes ne marquent pas, peut-être parce qu'elle est trop proche de la terre.

Après quinze jours de navigation, depuis *Tremepatan*, nous arrivâmes enfin à *Periepatam*, où nous fûmes reçus comme j'ai eu l'honneur de vous dire. La Fête de S. André, à qui est dédiée l'Eglise de cette Bourgade, y avoit attiré extraor-

dinairement quelques Miſſionnaires & un fort grand nombre de Chrétiens, venus des lieux circonvoiſins, pour participer ce jour-là aux ſaints Myſteres. Le plaiſir de nous voir leur fit différer un peu leur départ. De *Periepatam* au *Topo* il n'y a qu'une petite lieue. Le *Topo* eſt comme le Collége de la Province de *Malabar*, où le Provincial fait ordinairement ſa demeure. Les Peres du *Topo* nous reçurent avec une tendreſſe & une charité propre à nous faire bientôt oublier nos fatigues, & nous engagerent à aller avec eux à *Cotate* y célébrer la fête de Saint François Xavier. L'Egliſe de *Cotate*, qu'on a dédiée à ce grand Apôtre, eſt fameuſe dans toute l'Inde pour les miracles continuels qui s'y font, par le moyen de l'huile qui brûle devant l'image du Saint. Le concours des peuples eſt grand, & l'on y vient de ſoixante & de quatre-vingt lieues. Nous eûmes la joie d'y trouver, à notre arrivée, une aſſemblée toute extraordinaire de Chrétiens; mais cette joie fut interrompue quelque temps, par la défenſe que le Gouverneur de la ville envoya faire de célébrer la fête de ſaint François Xavier; cet ordre, qu'on n'attendoit pas, ſurprit & affligea tout le monde. En voici le ſujet.

Une veuve considérable de la ville, se préparoit depuis trois mois à faire un sacrifice public au Démon, par intérêt ou par superstition, & peut-être par tous les deux à la fois. L'envie de chagriner les Chrétiens, qu'elle haïssoit à mort, & d'assembler plus de monde chez elle, lui fit choisir tout exprès, pour cette damnable cérémonie, le jour auquel elle sçavoit que se fait la fête de saint François-Xavier, & qu'un nombre infini d'Etrangers ne manque jamais de se rendre à *Cotate*. Dans une grande salle de sa maison, qui n'étoit pas éloignée de l'Eglise du saint Apôtre, on voyoit déjà trois colonnes de terre de trois ou quatre pieds de haut, posées en triangle, & éloignées l'une de l'autre d'environ une toise. Elle engraissoit depuis long-temps avec beaucoup de soin, un cochon qui devoit servir de victime, & qu'elle devoit elle-même égorger dans l'enceinte de ces colonnes. Les principaux de la ville & les personnes les plus riches des environs, qui étoient de sa *Caste*, devoient se rendre au temps qu'elle marqueroit. Il ne falloit plus qu'un ordre du Gouverneur, qui permît de faire le sacrifice à un certain jour, & qui défendît aux Chrétiens de faire leur fête ce jour-là.

là. Elle l'obtint, & la chose demeura secrette jusqu'au commencement de Décembre, que le Missionnaire qui a soin de cette fameuse Eglise en fut averti. Il ne perdit pas un moment, & au lieu de s'adresser au Gouverneur de la ville, qui avoit porté l'ordre, il alla droit au Gouverneur de la province. Il lui représenta & le mécontentement de tant de peuples qui étoient venus de loin pour solemniser la fête de saint François-Xavier, & l'injure qu'on feroit à la mémoire de l'Apôtre des Indes, si au lieu de célébrer sa fête, on faisoit au Démon un de ces abominables sacrifices pour lesquels cet homme miraculeux avoit toujours eu tant d'horreur. La remontrance du Pere eut tout l'effet qu'on en attendoit. Le Gouverneur de la province donna ordre qu'on solemnisât la fête à l'ordinaire, & que le sacrifice fût rejetté à un autre jour. Ainsi ce contre-temps ne servit qu'à rendre notre cérémonie plus dévote par cette espece de victoire que la vraie Religion venoit de remporter sur l'idolâtrie. Je m'informai à cette occasion de la maniere dont les Prêtresses idolâtres font en ce pays-ci leurs sacrifices, & voici ce que j'en pus apprendre.

Quand tout le monde est assemblé

dans la salle dont nous avons parlé, la Prêtresse se met au milieu des trois colonnes, & commence à invoquer le Diable, en prononçant certaines paroles mystérieuses avec de grands hurlemens & une agitation effroyable de tout son corps. Divers instrumens de musique l'accompagnent avec des sons, qui varient selon la différence des esprits qui semblent tour à tour la posséder. Enfin il y a un certain air sacré qu'on ne commence pas plutôt de jouer, que la Mégere se leve, prend un couteau, égorge le cochon, & se jettant sur la plaie, boit de son sang tout fumant encore. Alors elle crie, elle prophétise, elle menace la Peuplade & la province des plus terribles châtimens de la part du Démon qui l'inspire, ou dont elle feint d'être inspirée, si les assistans ne se déterminent à lui donner ce qu'elle demande; de l'or, de l'argent, des joyaux, du riz, de la toile, tout lui est bon; & ces enragées impriment pour l'ordinaire tant de crainte aux assistans, qu'elles tirent quelquefois jusqu'à la valeur de deux ou trois cens écus.

La ville de *Cotate* est grande & bien peuplée, quoiqu'elle n'ait, non plus que la plûpart des autres villes des Indes, ni

foſſés, ni murailles. Elle eſt dans les terres à quatre lieues du Cap de *Comorin*, au pied des montagnes, qui rendent ce Cap fameux pour les merveilles qu'on en raconte. Car pluſieurs aſſurent que dans cette langue de terre qui n'a pas plus de trois lieues d'étendue, on trouve en même temps les deux ſaiſons de l'année les plus oppoſées, l'hiver & l'été, & que quelquefois dans un même jardin de cinq cens pas en quarré, on peut avoir le plaiſir de voir ces deux ſaiſons réunies, les arbres étant chargés de fleurs & de fruits d'un côté, pendant que de l'autre ils ſont dépouillés de toutes leurs feuilles. Je n'ai point eu le loiſir d'aller moi-même être juge de la vérité ou de la fauſſeté du fait; mais il eſt certain que des deux côtés du Cap les vents ſont toujours oppoſés & ſoufflent comme s'ils vouloient ſe combattre; de ſorte que quand à la côte occidentale du Cap de *Comorin*, les vents viennent de l'oueſt, à la côte orientale ils viennent de l'eſt. C'eſt ce que nous avons éprouvé nous-mêmes dans ce voyage. Depuis *Calecut* juſqu'au Cap de *Comorin*, ayant preſque toujours eu le vent au ſud-eſt ou au ſud-oueſt, nous le trouvâmes au nord-eſt dès que nous eûmes paſſé ce Cap. Comme donc

cette diverſité des vents, ſur-tout lorſqu'elle eſt durable, contribue infiniment à la diverſité des ſaiſons, il n'eſt pas incroyable que vers la pointe du Cap, il puiſſe y avoir, dans un aſſez petit eſpace de terrein, des endroits tellement expoſés à l'un des vents, & tellement à couvert de l'autre, que le froid ou le chaud & les impreſſions qui les ſuivent ſe faſſent ſentir en même temps dans des lieux aſſez peu éloignés, comme dans d'autres qui le ſeroient beaucoup davantage. Mais je laiſſe à nos ſçavans à rechercher la raiſon phyſique de cette contrariété de vents qu'on ne voit point ailleurs, où il ſemble que les principes tout ſemblables devroient la cauſer.

Ce ſeroit ici, mon Révérend Pere, le lieu de vous faire une deſcription exacte de tout le pays qui eſt entre *Cotate* & *Pondichery*, puiſque je l'ai parcouru dans ce voyage; mais il faudroit plus de temps que je n'en ai maintenant. On me preſſe de finir ma lettre, & je remets à une autre occaſion ce qui me reſteroit de curieux à vous mander.

J'ajoute ſeulement deux mots d'une cruelle perſécution excitée depuis peu contre les Chrétiens à *Tanjaour*, & dont je ne doute pas que quelques-uns de nos

Miſſionnaires n'écrivent un plus grand détail en Europe. On aſſure que plus de douze mille Chrétiens ont déja confeſſé généreuſement Jeſus-Chriſt, quoique leurs perſécuteurs n'ayent rien épargné pour ébranler leur conſtance & les forcer à retourner aux ſuperſtitions du pays. Pluſieurs ont perdu leurs biens, ſe ſont laiſſés chaſſer de leurs terres avec leurs familles entieres, ou bien ſe ſont vu enlever leurs femmes & leurs enfans pour être proſtitués d'une maniere infame. D'autres enfermés dans des cachots puans & obſcurs, ont long-temps ſouffert une faim & une ſoif cruelle. Pluſieurs, après avoir été déchirés à coups de fouet, ont enduré qu'on leur appliquât, ſur diverſes parties du corps, avec des fers tout rouges de feu, le caractere des idoles qu'ils ne vouloient pas adorer. On a arrêté en cette occaſion deux de nos Peres, dont un a eu le bonheur de mourir les fers aux pieds, des mauvais traitemens qu'il avoit reçus dans ſa priſon. Son compagnon a été relâché après avoir été tourmenté cruellement pendant pluſieurs jours. Ceux des Miſſionnaires qu'on a laiſſés en liberté n'ont eu gueres moins à ſouffrir. Outre la douleur de voir leurs

travaux de plusieurs années en danger de devenir inutiles, & la tendre compassion que leur causoit le supplice barbare de tant de pauvres innocens, il a fallu qu'ils se soient tenus cachés dans les bois, pour obéir à leurs Supérieurs, qui leur avoient défendu de se montrer d'ici à quelque temps, & pour animer & fortifier de près & de loin, par des exhortations & par des lettres vives & touchantes, ceux de leur troupeau, que la persécution sembloit avoir ébranlés. Nous espérons que les personnes pleines de zéle & de charité auront pitié de cette Chrétienté désolée ; c'est dans ces occasions plus que jamais, qu'il seroit nécessaire que nous eussions de quoi tirer nos pauvres Néophytes de l'extrême misere où les a réduits leur constance à pratiquer l'Evangile que nous leur enseignons. Jugez, mon Révérend Pere, de notre affliction, quand nous voyons ces vrais Confesseurs de Jesus-Christ venir à nos pieds nous demander quelque assistance, & que notre pauvreté ne nous laisse presque aucun moyen de les soulager. On n'hésitera point à vendre & à engager tout ce qu'on peut avoir jusqu'aux vases sacrés, lorsqu'il sera absolument né-

ceſſaire : mais on ſera bientôt au bout, & les meubles les plus précieux de notre Egliſe ne s'étendent pas bien loin, comme vous pouvez penſer. Un beſoin ſi preſſant, parle aſſez au cœur de ceux qui ſont touchés du ſalut des ames, & de l'honneur dû aux Autels. Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere Tachard, Supérieur des Miſſions de la Compagnie de Jeſus dans les Indes Orientales, à M. le Comte de Crecy.

A Pondichery, le 4 de Février 1703.

MONSIEUR,

Il eſt bien juſte que je vous faſſe part des premiers fruits de notre Miſſion Françoiſe de *Carnate*, puiſque cet établiſſement ſi important pour la publication de l'Evangile, & pour la converſion de pluſieurs Nations, eſt une ſuite du zèle, de l'habileté & de la fermeté avec leſquelles vous nous avez conſervé par les traités de paix le Fort & la Miſſion de Pondichery, d'où l'on

envoye avec tant de bénédictions du Ciel des ouvriers Evangéliques dans les Royaumes voisins.

Après le débris de notre Mission de Siam, dont la perte vous fut si sensible, la plûpart de nos Peres se retirerent à Pondichery sur la côte de *Coromandel*, où je les fus joindre après mon troisieme voyage en France. En voyant le grand nombre d'idolâtres, qui nous environnoient à l'oueſt & au nord, nous fûmes touchés d'un véritable desir de travailler à leur conversion. Les grands progrès que les Jésuites Portugais avoient faits vers le sud, où ils avoient formé une Chrétienté de près de deux cens mille ames, nous firent juger qu'en employant les mêmes moyens pour la conversion des Indiens situés au nord de Pondichery, nous pourrions peut-être avec le temps obtenir de Notre-Seigneur les mêmes bénédictions. Pour y réussir, nous commençâmes par nous établir à Pondichery : mais les Hollandois nous en ayant chassés presque aussi-tôt que nous eûmes commencé à faire nos premieres fonctions dans l'Eglise que nous y avions bâtie, nos espérances alloient être perdues sans ressource, si la Providence n'eût mis entre vos mains la

conclusion de la paix générale. Ce fut, Monsieur, par votre moyen que Pondichery fut rendu à la Royale Compagnie, & vous devîntes en même temps comme le restaurateur de notre Mission chancelante, dont vous étiez déja en tant de manieres le bienfaiteur, comme de toutes nos autres Missions du Levant, des Indes orientales & de la Chine.

Quand j'arrivai à Pondichery à mon cinquieme voyage, je trouvai le Pere Mauduit, qui avoit déja commencé un établissement à trente ou quarante lieues d'ici vers le nord-oueſt, après avoir quitté la Mission de Maduré, où il avoit appris la langue & les coutumes du pays. Il étoit allé à *Carouvepondi*, où il cultivoit une centaine de Chrétiens qu'il avoit baptisés depuis qu'il s'y étoit établi. Ce même Pere avoit fait divers voyages & diverses découvertes dans les pays voisins, & sur-tout vers le nord-oueſt, où il avoit eu occasion d'annoncer l'Evangile à divers peuples, & de baptiser quelques personnes. Pendant ces courses Apostoliques, il jetta les fondemens de l'Eglise de *Tarcolan*, autrefois le centre de l'Idolâtrie de *Carnate* & de l'Eglise de

Ponganour, grande ville & fort peuplée, éloignée de Pondichery d'environ cinquante lieues, où il avoit eu le bonheur de conférer le baptême à plus de quatre-vingt Idolâtres.

Avant que de partir de France cette derniere fois, j'avois obtenu de notre Pere Général que le Pere Bouchet revînt dans notre nouvelle Miſſion Françoiſe. Ce Pere après la révolution de Siam avoit paſſé dans la Province de *Malabar*, & s'étoit conſacré à la Miſſion de Maduré, où Dieu avoit donné tant de bénédiction & de ſuccès à ſon zèle, qu'il avoit formé à *Aour* à quatre lieues de la ville de *Trichirapaly*, qui eſt aujourd'hui la Capitale du royaume, une Egliſe de plus de vingt mille Chrétiens qu'il avoit baptiſés de ſa main. Dès que je lui eus ſignifié la volonté de nos Supérieurs, il ſe mit en état de quitter ſa Miſſion, & malgré les larmes & les inſtantes prieres de ſes chers Néophytes, il ſe mit en chemin. Cette ſéparation ſe fit avec des circonſtances, dont le ſeul récit m'a ſouvent tiré les larmes des yeux, & il eſt difficile de voir l'empreſſement, la tendreſſe & la douleur de tant de milliers de fervens Chrétiens, ſans en être vivement touché.

Cependant, il nous falloit néceſſairement un homme de ſon expérience & de ſa capacité pour donner à la nouvelle Miſſion de *Carnate* une forme convenable à nos deſſeins, je veux dire, afin que ſes fondemens fuſſent ſolides, & qu'on fût dès-lors en état de s'y employer efficacement au ſalut des ames. Le Pere Bouchet amena avec lui d'*Aour* un autre Miſſionnaire François nommé le Pere de la Fontaine, qu'il avoit formé de ſa main, de ſorte qu'au mois de Mars de l'année 1702, ils ſe trouverent trois Miſſionnaires dans le Royaume de *Carnate*. Le Pere Bouchet fut nommé Supérieur de la nouvelle Miſſion, il étoit difficile de faire un meilleur choix, comme vous le verrez dans la ſuite. Il s'établit à *Torcolan*, & ayant laiſſé le Pere Mauduit dans ſon Égliſe de *Carouvepondi*, il envoya le Pere de la Fontaine à *Ponganour*, où l'on parle la langue *Talangue*, qui eſt auſſi différente du Malabar que l'Eſpagnol l'eſt du François.

Les Miſſionnaires qui s'étoient aſſemblés à *Carouvepondi* avoient réſolu entr'eux en entrant dans cette nouvelle Miſſion de prendre l'habit & la maniere de vivre des *Sanias Brames*, c'eſt-à-

dire des Religieux pénitens. C'étoit prendre un engagement bien difficile, & il n'y a que le zéle & la charité Apoſtolique, qui en puiſſe ſoutenir la rigueur & les auſtérités. Car outre l'abſtinence de tout ce qui a eu vie, c'eſt-à-dire, de chair, de poiſſon & d'œufs, les *Sanias Brames* ont des coûtumes extrêmement gênantes. Il faut ſe laver tous les matins dans un étang public en quelque temps que ce ſoit, faire la même choſe avant le repas, qu'on ne doit prendre qu'une fois le jour. Il faut avoir un *Brame* pour cuiſinier, parce que ce ſeroit ſe rendre odieux & indigne de ſon état, que de manger quoi que ce ſoit qui eût été préparé par des gens d'une *Caſte* inférieure. Cet état les oblige à une extrême ſolitude, & à moins qu'un *Sanias* ne ſorte pour le bien de ſes diſciples, ou pour ſecourir le prochain, il ne lui eſt pas permis de paroître hors de ſon hermitage. Je ne parle point ici d'autres loix auſſi gênantes, qu'un Miſſionnaire *Sanias* doit garder inviolablement, s'il veut retirer quelque avantage de ſes travaux pour le ſalut des pauvres Indiens.

Tarcolan étoit une ville conſidérable, pendant que les Rois de *Golconde* en

ont été les maîtres, & il y a trente ans qu'ils l'étoient encore : mais elle a beaucoup déchu de ſa grandeur & de ſes richeſſes depuis que les Maures s'en ſont emparés par la conquête du Royaume de *Golconde*. Si l'on en croit les traditions fabuleuſes des Gentils, elle étoit anciennement ſi belle & ſi magnifique, que les Dieux du pays y tenoient leurs aſſemblées générales, quand il leur plaiſoit de deſcendre ſur la terre. Les Maures après l'avoir conquiſe, la voyant preſque deſerte par la fuite des habitans, qui craignoient l'avarice & la cruauté de leurs vainqueurs, y ont fait une petite enceinte, après avoir raſé preſque tous les magnifiques pagodes que les Gentils y avoient bâtis. Ils n'ont gardé que le principal, dont ils ont fait une fortereſſe, où ils entretiennent une petite garniſon. L'étendue des terres que le grand Mogol a ſubjuguées, & le nombre infini des villes qu'il a priſes, ne lui permettent pas d'y établir des gens de ſa Religion, qui eſt la Mahometane : il a confié la garde de la plupart des villes moins importantes à des Gentils, & il en doit être content ; car il en eſt parfaitement bien ſervi.

L'Empereur, pour récompenser les services de ses *Omeraux*, qui sont les Grands de l'Empire, leur donne, comme en souveraineté pendant leur vie, des Provinces particulieres, à condition d'entretenir dans ses armées un certain nombre de Cavaliers, quand il en a besoin. Quelques puissans que soient ces Gouverneurs, ils ont des surveillans qu'on appelle les *Divans*, charge qui répond à celle des Intendans de nos Provinces de France. L'emploi de ces *Divans*, qui sont indépendans des Gouverneurs ou *Omeraux*, est de lever les tributs de l'Empereur, & d'empêcher les injustices que ces petits Souverains exercent ordinairement sur les peuples. Le Gouverneur général de *Cangibouran*, d'où dépend la ville de *Tarcolan*, s'appelle *Daourkan*. C'est un homme de fortune, qui s'est élevé par son mérite, & qui a rendu des services importans à l'Etat; ce qui a porté le grand Mogol à lui donner *Tarcolan* de la maniere dont je viens de le dire. *Daourkan* a établi cinq Gouverneurs particuliers dans cette grande ville, on les appelle *Cramani:* le premier de ces cinq Gouverneurs, qui avoit un *Topo* auprès de *Tarcolan*, l'a donné au Pere Bouchet, qui y a fait

bâtir une petite Egliſe & une maiſon, où il demeure depuis qu'il eſt dans le Royaume de *Carnate.*

Peu de temps après que cet ancien Miſſionnaire eut paru dans ce *Topo*, c'eſt ainſi qu'on appelle ici ces ſortes de bois de haute futaie, le bruit ſe répandit dans la ville & aux environs qu'il y avoit un fameux pénitent auprès de *Tarcolan.* Le *Cramani* ſon bienfaiteur fut le premier à lui rendre viſite dans ce petit hermitage; le Pere Bouchet, qui ſçait parfaitement la langue & les coutumes du pays, le reçut avec tant d'honnêteté, que le *Cramani* fut charmé, non-ſeulement de la vie auſtere du *Sanias Brame*, & de ſon déſintéreſſement à ne rien prendre de perſonnes, ſous quelque prétexte que ce fût, mais encore de ſes manieres polies & de la ſainteté de ſes diſcours. Il faut connoître la curioſité naturelle des Indiens, pour n'avoir pas de peine à croire ce que ce Miſſionnaire m'écrit de la foule du peuple qui venoit continuellement à ſon hermitage. Il m'aſſure qu'il avoit de la peine à trouver le temps de réciter ſon Breviaire, de faire ſes prieres, & de prendre le petit repas qu'il fait chaque jour. Ces fréquentes viſites ont été interrom-

pues à diverſes repriſes par la jalouſie des *Brames* & des *Joguis*, qui faiſoient courir le bruit, par leurs émiſſaires, que le *Sanias* du *Topo* étoit de la *Caſte* abominable des *Pranguis*, qui habitent les côtes des Indes, qu'il buvoit du vin en ſecret, qu'il mangeoit de la viande avec ſes diſciples, & qu'il commettoit toutes ſortes de crimes. Ces calomnies jointes à la couleur du *Sanias*, qui rendoit fort probable ce qu'on diſoit de ſon pays, ont ralenti aſſez ſouvent l'ardeur des peuples à venir ſe faire inſtruire; mais le *Cramani* ſon bienfaiteur ayant examiné lui-même, durant quatre ou cinq mois, la vie pénitente du Miſſionnaire, & ſon exactitude à garder toutes les pratiques les plus ſéveres de ſon état, s'eſt converti. Il a long-temps diſputé, mais enfin il s'eſt rendu de bonne foi, & c'eſt aſſurément un fervent Chrétien.

Ces bruits ſi déſavantageux à la Religion s'évanouirent tout-à-fait par deux ou trois viſites importantes que le *Sanias* Romain reçut dans ſa ſolitude. Le premier, qui contribua beaucoup à détruire la calomnie des *Brames*, fut un célébre *Brame*, Intendant de *Daourkan*. Il y a divers dégrés de nobleſſe parmi les *Bra-*

mes, comme il y en a en Europe parmi les Gentilshommes. Cet Intendant général étoit *Tatouvadi*, c'eſt-à-dire, de la premiere nobleſſe ou du premier rang. Il fit de grandes honnêtetés au Miſſionnaire; & après un long entretien qu'il eut avec lui, il convint qu'il n'y avoit qu'un ſeul Etre ſouverain qui méritât nos adorations. La ſeconde viſite fut encore plus importante & plus avantageuſe à notre ſainte Religion. *Daourkan* qui eſt le Gouverneur général du Royaume de *Carnate*, comme j'ai déja dit, a adopté un *Rajapour*, nommé *Sek*, & l'a fait ſon Lieutenant général. Celui-ci ayant eu ordre de ſon pere de ſe rendre à *Velour*, derniere place des *Maraſtes*, qui étoit aſſiégée depuis pluſieurs mois par les Maures, & qui étoit ſur le point de ſe rendre, comme elle a fait depuis deux mois, paſſa à *Tarcolan*, & alla voir le *Sanias* pénitent. Comme les viſites des Grands de cet Empire ne ſe font qu'en grande cérémonie & qu'avec beaucoup de pompe, *Sek* vint à l'hermitage au ſon des tambours & des timbales, accompagné d'un gros corps d'infanterie & de cavalerie. On ne peut pas ſe comporter d'une maniere plus reſpectueuſe que fit ce Seigneur avec le

Sanias Romain. Il lui offrit des terres ; l'assura de sa protection, & après s'être recommandé à ses prieres, il monta à cheval pour continuer son voyage.

Depuis ce temps-là la persécution qu'on faisoit au Missionnaire sur le *Pranguinisme*, c'est-à-dire, en l'accusant d'être Européen, a diminué, & les Gentils ne peuvent s'empêcher d'avoir beaucoup d'estime pour la doctrine & la personne du Pere, après avoir été témoins des honneurs que lui font leurs vainqueurs & leurs maîtres.

Le Gouverneur particulier de *Tarcolan* vint ensuite, & tous les habitans de cette ville suivirent son exemple, de sorte que la loi de Dieu ne paroît plus avec opprobre ; au contraire, chacun s'empresse de l'écouter & de s'en instruire. Il faut cependant de la patience pour laisser fructifier cette divine semence ; car ces Idolâtres ont des obstacles presque insurmontables pour le salut.

Le Pere Mauduit après avoir établi deux Eglises, l'une à *Carouvepondi* & l'autre à *Eroudourgan*, ville qui n'est qu'à trente lieues de *Pondichéry*, vers le nord-oueſt, s'est appliqué à l'étude du *Grandan*, qui est la langue sçavante

du pays. Pour rendre ſon miniſtere plus utile aux Indiens, il faut entendre leurs livres, qui ſont écrits en cette langue, & paroître ſçavans dans les ſciences dont leurs Docteurs font profeſſion. Les *Brames*, qui veulent être ſeuls les dépoſitaires des ſciences, ne permettent point qu'on traduiſe les Auteurs qui en traitent, & d'ailleurs ils en ſont infiniment jaloux; perſuadés que la ſcience eſt le véritable caractere de la nobleſſe.

Le Pere de la Fontaine a eu un bonheur extraordinaire dès le commencement de ſa Miſſion. Il a ſçu gagner la bienveillance du Prince de *Ponganour*, où il s'eſt établi, & de la Princeſſe ſon ayeule, qui eſt régente de ſes Etats pendant ſa minorité. Outre près de cent adultes, tous de *Caſtes* diſtinguées, qu'il a baptiſés, il compte neuf *Brames* parmi ſes Néophytes; c'eſt-à-dire, qu'il a lui ſeul en huit mois baptiſé plus de *Brames* adultes que preſque tous les Miſſionnaires de Maduré n'en ont baptiſé en dix ans. Si ces converſions continuent, comme nous avons lieu de l'eſpérer, on pourra l'appeller l'Apôtre des *Brames*, & ſi Dieu fait la grace à un grand nombre de ces nobles Sçavans d'embraſſer le Chriſtianiſme, on convertira aiſément

toutes les autres *Castes*. Ce n'est pas que de si grands succès, au commencement d'une Mission naissante, ne me fassent de la peine, dans la crainte qu'ils ne soient suivis de quelque violente persécution, qui ruine toutes nos espérances; mais Dieu est le maître, c'est à nous à nous conformer en tout & par-tout à sa sainte volonté. Il y a cinq ou six jours que deux de nos Missionnaires se sont joints aux trois premiers; j'espere que Notre Seigneur leur accordera les mêmes bénédictions.

Voilà, Monsieur, un petit détail des conquêtes apostoliques de nos Missionnaires, auxquelles vous contribuez si libéralement par vos aumônes. Si leurs prieres & celles de leurs Néophytes sont exaucées, comme il n'y a pas lieu d'en douter, quelle sera la mesure de la reconnoissance de ce pere de famille qui récompense jusques à un verre d'eau présenté à ses serviteurs? Je n'oserois vous dire que je joins mes foibles vœux à ceux de ces hommes apostoliques; mais vous me permettrez de vous assurer qu'il n'y en a point qui soit avec plus de respect & de reconnoissance que moi, &c.

LETTRE

Du Pere Tachard, Supérieur Général des Miſſionnaires François de la Compagnie de Jeſus, au Révérend Pere de la Chaiſe, de la méme Compagnie, Confeſſeur du Roi.

A Pondichery, le 30 Septembre 1702.

MON TRÈS-RÉVÉREND PERE,

P. C.

Nous avons juſqu'à préſent attendu l'arrivée des vaiſſeaux de France, mais quoique la ſaiſon ſoit déja avancée, il n'en a encore paru aucun, & nous ne ſçavons s'il en viendra cette année. Cette incertitude m'oblige à vous écrire par un vaiſſeau Danois, qui eſt le ſeul qui retourne en Europe.

Notre Miſſion du Royaume de Carnate commence à s'établir ſolidement. Nous y avons préſentement quatre excellens Miſſionnaires, dont le Pere Bouchet, qui a tant fait de converſions dans le Maduré, eſt Supérieur. Les trois autres ſont les Peres Mauduit, de la Fontaine

& Petit. Le Pere de la Breuille s'étoit auſſi conſacré à travailler dans ce vaſte champ ; mais une maladie dangereuſe l'ayant obligé de revenir à Pondichéry, je n'ai pas cru devoir l'expoſer une ſeconde fois à une vie ſi dure & ſi laborieuſe.

Il s'eſt élevé cette année une petite perſécution contre le Pere Bouchet. On l'a mis en priſon avec ſes Catéchiſtes, & on l'a menacé de le brûler tout vif, & de lui faire ſouffrir des tourmens qui font horreur. On étoit ſur le point de lui envelopper les mains avec de la toile de coton trempée dans de l'huile, & on devoit y mettre le feu, lorſque Notre Seigneur détourna les Juges de ſe ſervir d'un ſupplice ſi violent. On lui a préſenté pluſieurs fois des fers rouges de feu pour le tourmenter par tout le corps ; mais ſa douceur & ſon air modeſte & grave ſembloit retenir ſes bourreaux. Quand il fut arrêté, on ſe ſaiſit de ſa chapelle, & de tous les petits meubles de ſon hermitage, & on lui enleva toutes les aumônes qu'il avoit, ſoit pour ſon entretien & celui de ſes Catéchiſtes, ſoit pour la ſubſiſtance des autres Peres. Enfin, après avoir demeuré un mois en priſon, où il ne prenoit

qu'une ou deux fois par jour un peu de lait dans un morceau d'écorce de bois, on le délivra avec quelques Chrétiens qui avoient été les compagnons de ſes ſouffrances. Mais en lui rendant la liberté, on ne lui rendit pas ce qu'on lui avoit enlevé, & il a fallu y ſuppléer comme nous avons pu. La maniere dont ce fervent Miſſionnaire s'eſt comporté pendant tout ce temps-là a fait beaucoup d'honneur à notre ſainte Religion, les Infidèles ne pouvant s'empêcher d'admirer ſa patience & la joie qui étoit répandue ſur ſon viſage.

Le Pere de la Fontaine a eu auſſi part aux opprobres de la Croix du Sauveur. Les Brames de la ville de *Punguenour*, voyant les progrès qu'il faiſoit, en conçurent de la jalouſie, & réſolurent de le faire chaſſer de ſon hermitage avec outrage & ignominie. Dans cette vue ils engagerent quelques Néophytes de leur *Caſte* à l'accuſer de ſe ſervir de vin au ſacrifice de la Meſſe, ce qui paſſe parmi ces peuples pour un crime capital. Après bien des affronts & des peines humiliantes, dont Notre Seigneur a tiré ſa gloire, la perſécution a ceſſé, & ce Pere travaille avec plus de bénédictions qu'auparavant à la converſion des Gentils.

Le Pere Petit ne ſçachant pas encore aſſez bien la langue du pays, s'eſt retiré dans une eſpece de déſert où il demeure pour l'apprendre & pour ſe former peu à peu aux biſarres coutumes de ces peuples, & à la vie pénitente qu'il doit mener.

Le Pere Mauduit eſt actuellement en priſon, d'où il m'écrit en ces termes: *J'ai été battu, baffoué & meurtri juſqu'à la mort avec mes bons Catéchiſtes; mais enfin je ſuis encore vivant & en état de rendre ſervice à Dieu, ſi mes péchés ne m'en rendent pas indigne. On m'a tout pris, & je vous prie de me ſecourir.* Je vous avoue, mon Révérend Pere, que cette triſte nouvelle, m'a percé le cœur; mais ce qui me pénetre de douleur eſt de nous voir preſque dépourvus de tout, & dans une eſpece d'impoſſibilité de ſecourir ce pauvre captif pour Jeſus-Chriſt. Nous commençons à vendre nos meubles, & ce qui nous reſte d'inſtrumens de Mathématique pour ne pas manquer à nos chers Miſſionnaires dans des néceſſités ſi preſſantes.

Les Peres Quenein, Papin & Baudré ſont dans le Royaume de Bengale, où ils ne manquent pas d'occupation. Ce dernier vint l'an paſſé ſur les vaiſſeaux de

de la Royale Compagnie. Sa ſanté ne lui a pas permis d'entrer dans la Miſſion des terres, à laquelle il ſouhaitoit ardemment de ſe conſacrer.

Nous ſommes ici cinq Prêtres & deux Freres de notre Compagnie, tous fort occupés. Le Pere de la Breuille, qui eſt revenu de *Carnate*, à cauſe de ſa mauvaiſe ſanté, comme je vous l'ai marqué au commencement de cette lettre, enſeigne la Philoſophie. Le Pere Dolu eſt Curé de la Paroiſſe des Malabares. Le Pere de la Lane, venu par les derniers vaiſſeaux, apprend les langues du pays, pour entrer en Miſſion l'année prochaine. Le Pere Turpin travaille très-utilement à la converſion des Gentils de cette ville, & apprend la langue latine à quelques jeunes François & Portugais, qui ſe deſtinent à l'état Eccléſiaſtique. Le Frere Moricet apprend à lire & à écrire, l'arithmétique, le pilotage & autres ſciences aux enfans, afin qu'ils puiſſent dans la ſuite gagner leur vie. Nous tâchons ſur-tout de bien élever cette jeuneſſe, & de lui inſpirer la crainte de Dieu & des ſentimens de piété. Le Seigneur a béni cette année nos travaux; car nous comptons plus de trois cens perſonnes adultes, bapti-

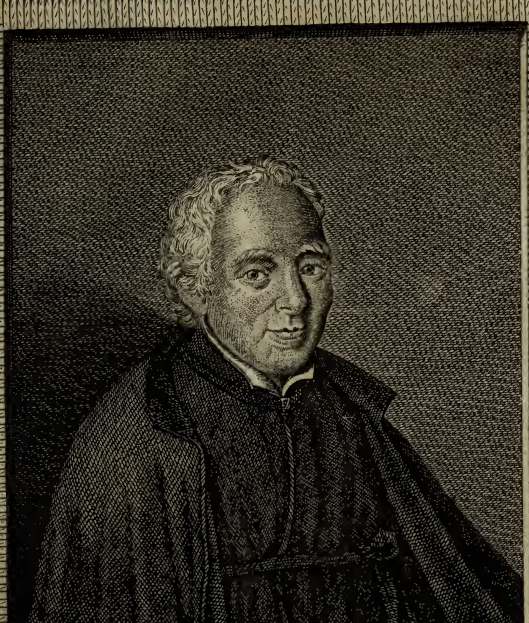
sées dans notre Eglise. La ville de Pondichéry s'augmente tous les jours. On y compte plus de trente mille ames, dont il n'y en avoit encore qu'environ deux mille Chrétiennes. Nous espérons, avec la grace de Dieu, qu'en peu d'années la plus grande partie de ce peuple embrassera notre sainte Religion. Nous ferons tous nos efforts pour cela, & je puis vous assurer que nous n'y épargnerons ni nos peines, ni nos travaux. S'il vient ici cette année quelques vaisseaux François, j'aurai l'honneur de vous écrire plus amplement, & de vous assurer que je suis toujours avec un très-profond respect, &c.

LETTRE

Du Pere le Gobien, aux Missionnaires François à la Chine & aux Indes.

MES RÉVÉRENDS PERES,

Qelque sensibles que nous ayons été ici à la perte que nous avons faite du Révérend Pere Verjus, je ne doute pas que la nouvelle de sa mort, qui doit



IHS

LE REVEREND PERE ANTOINE VERJUS

Instituteur et premier Directeur des Miſſions Françoiſes de la Compagnie de Jesus à la Chine et aux Indes Orientales. Mort à Paris le 16 Mai 1706 âgé de 75. Ans.

Gravé par N. Ransonette Graveur Ord.ᵉ de Monſieur.

maintenant avoir été portée juſqu'à vous, n'ait fait au fond de vos cœurs les mêmes impreſſions, & peut-être encore de plus vives, puiſque vous perdez en ſa perſonne celui que vous regardiez, avec raiſon, comme le pere & le fondateur de vos Miſſions. Il l'étoit en effet: & c'eſt à l'établiſſement de cet ouvrage ſi néceſſaire au ſalut des ames, qu'il a employé une bonne partie de ſa vie. Il y a conſacré ſes ſoins, ſes veilles, ſa ſanté, le crédit de ſes amis, toutes les penſées de ſon eſprit, &, j'oſe dire, toute la tendreſſe & tous les mouvemens de ſon cœur.

J'ai cru, mes Révérends Peres, pour ne vous pas laiſſer ſans quelque conſolation dans une ſi juſte douleur, & pour adoucir même, en quelque façon, la nôtre, ne pouvoir rien faire de mieux, que de recueillir ce que j'ai ſçu par moi-même, & ce que j'ai pu apprendre par d'autres, des particularités de ſa vie & de ſes vertus. Le récit que je vous en ferai ſera court & ſimple, & ne contiendra rien qui ne ſoit conforme à l'exacte vérité. Mais j'eſpere, ſa mémoire vous étant auſſi chere qu'elle l'eſt, que vous en ſerez touchés, & que vous y trouverez même, quelques

fervens que vous puissiez être, de quoi vous instruire & vous édifier.

Le Pere Antoine Verjus nâquit à Paris le 24 Janvier de l'année 1632. On remarqua en lui, dès ses plus tendres années, un naturel heureux, & cet assemblage de bonnes qualités, qui font toujours naître de grandes espérances, & qui attirent l'attention & les soins particuliers des parens. Il parut même, en diverses occasions, que la Providence veilloit d'une maniere spéciale à sa conservation; & l'on a toujours regardé, dans sa famille, non-seulement comme un effet sensible de cette protection particuliere de Dieu, mais comme une chose qui approchoit du miracle, ce qui lui arriva à l'âge de neuf ou dix ans.

Un jour qu'il se promenoit à la campagne, s'étant échappé à la vigilance de ceux qu'on avoit commis pour son éducation, il monta sur un puits très profond, qui n'étoit couvert que de mauvaises planches, & se faisoit un divertissement de s'y promener comme sur une espece de theâtre, quand les deux planches du milieu lui manquerent tout à coup sous les pieds. Il étoit perdu sans ressource, si en tombant, il ne se fût pris à une des planches qui restoient encore, & où il de-

meura attaché, n'ayant, pour ſoutenir tout le poids de ſon corps ainſi ſuſpendu, que l'extrêmité de ſes doigts. Il demeura en cet état, juſqu'à ce qu'une jeune Payſanne accourût au bruit qu'elle entendit; mais comme elle n'avoit pas aſſez de force pour l'aider à ſortir de ce danger, tout ce qu'elle put faire fut de crier elle-même, & d'appeller du monde à ſon ſecours. Alors un homme inconnu s'approcha, & l'ayant retiré ſans peine, il l'avertit d'aller ſur l'heure même à une chapelle de la ſainte Vierge, qui étoit dans le voiſinage, pour y rendre grace à Dieu de l'avoir délivré d'un péril ſi évident. Il le fit avec joie, car il avoit déja envers elle une dévotion particuliere, qu'il a conſervée juſqu'à la fin de ſes jours. Toute la bonté de ſon cœur ſe fit connoître dès cet âge tendre. A peine eut-il rejoint les gens de la maiſon, qu'il envoya promptement chercher celui qui lui avoit ſauvé la vie, afin de lui procurer la récompenſe qu'il méritoit. Mais cet homme, que la Providence ſembloit n'avoir conduit là que pour le tirer de ce peril, diſparut à l'inſtant; & quelque diligence qu'on fît pour le trouver,

ou du moins pour ſçavoir qui il étoit; on n'en put jamais être inſtruit.

A l'égard de la jeune payſanne, pour reconnoître le ſervice qu'elle lui avoit rendu, il s'appliqua à l'inſtruire lui-même des Myſteres & des devoirs de la Religion, & il le fit ſi parfaitement, tout enfant qu'il étoit encore, qu'on la jugea digne, quelque temps après, d'être reçue en qualité de Religieuſe chez les Hoſpitalieres de la Place Royale, où elle a donné, pendant toute ſa vie, de grands exemples des vertus propres de ſon état. Il courut dans ſa jeuneſſe, malgré l'attention de ſes parens, pluſieurs autres dangers, où la protection de Dieu parut toujours d'une maniere ſi viſible, que le Pere Verjus, qui parloit peu de lui, avouoit quelquefois à ſes amis, qu'il ne pouvoit en rappeller le ſouvenir, ſans être pénétré de la plus vive reconnoiſſance.

Monſieur Verjus, qui comptoit pour peu les avantages de la fortune, s'ils n'étoient accompagnés & ſoutenus d'un vrai mérite, n'épargna rien pour cultiver les heureuſes inclinations d'un fils qu'il aimoit tendrement. Quoique perſonne ne fût plus capable que lui de

donner à ſes enfans une éducation heureuſe, comme le ſçavent ceux qui l'ont connu, & comme il a aſſez paru par les fruits ſolides qu'ils ont retiré de ſes ſoins, & par la maniere dont ils ſe ſont diſtingués dans la profeſſion qu'ils ont ſuivie, il crut cependant n'en pouvoir donner à celui-ci une meilleure, que de le faire étudier dans notre college de Paris. Il y fit en peu de temps de grands progrès & dans les ſciences & dans la piété. Dès-lors on admiroit en lui des ſentimens nobles & élevés beaucoup au-deſſus de ſon âge; un naturel égal & ſans humeur, une ſageſſe anticipée, un eſprit vif & pénétrant, & qui ne ſe rebutoit pas aiſément du travail, beaucoup de fermeté & de courage; en un mot, les plus heureuſes diſpoſitions du monde à ſervir quelque jour utilement l'Etat dans le ſiecle, comme pluſieurs autres de ſa famille. Mais Dieu qui vouloit l'attirer à ſon ſervice, lui inſpira d'autres vues. Dans le temps qu'on ſongeoit à le retirer du college pour lui faire prendre le parti de l'épée, il ſe ſentit fortement preſſé de quitter le monde, & d'entrer dans notre Compagnie. Le Pere Petau, à qui il avoit déja confié ſa conſcience, fut celui qu'il

conſulta ſur ſon deſſein. Ce grand homme, auſſi recommandable par ſa ſageſſe & par ſon éminente vertu, que par cette capacité profonde qui le rendit une des plus vives lumieres de ſon ſiecle, ſe fit un plaiſir de l'écouter; & comme il connoiſſoit déja, par lui-même, & par le témoignage public, la piété conſtante & les talens naturels du jeune homme, après quelques entretiens particuliers, il l'aſſura que ſa vocation venoit de Dieu. Il en fallut faire la déclaration à ſon pere, qui en fut vivement touché, & qui mit d'abord tout en œuvre pour s'oppoſer au deſſein de ſon fils; mais comme la tendreſſe ni l'autorité paternelle ne gagnoient rien ſur un eſprit naturellement ferme, il lui fit faire divers voyages de plaiſir aux environs de Paris, pour voir s'il n'y avoit point quelque légéreté dans ſon deſſein, & ſi le commerce du monde ne lui inſpireroit point d'autres ſentimens.

Ce fut dans une de ces promenades qu'il commença à donner des marques de ce zele ardent pour la converſion des Infideles, qui a ſi fort éclaté dans la ſuite de ſa vie. Il ſe trouva un jour chez un Gentilhomme, ami particulier de M. Verjus. Pour faire plaiſir au Pere,

le Gentilhomme n'omit rien de ce qu'il crut propre à éprouver la vocation du fils : mais bien loin de l'ébranler, le jeune homme n'en parut que plus affermi. Il s'inſinua même ſi bien dans l'eſprit du Gentilhomme, & lui parla ſur la converſion des Infideles d'une maniere ſi pathétique, qu'il l'engagea à contribuer, par ſes aumônes, à cette bonne œuvre. Il lui laiſſa ſur cela un mémoire écrit de ſa main, où il l'exhortoit à donner deux mille écus au Noviciat des Jéſuites, pour y élever de jeunes Miſſionnaires propres à aller porter les lumières de l'Evangile dans le nouveau monde. Ce mémoire ſe trouva dans les papiers du Gentilhomme, après ſa mort avec ſon teſtament, qui étoit en effet chargé de cette aumône, & qui fut exécuté avant même que le Pere Verjus eût fait ſes premiers vœux de Religion.

Cependant M. Verjus voyant que tous les moyens qu'il avoit pris, pour faire changer de réſolution à ſon fils, n'avoient ſervi qu'à le fortifier, ne voulut plus s'oppoſer aux deſſeins de la Providence, & il en fit le ſacrifice à Dieu, en homme vertueux & plein de Religion.

La ſéparation couta cher à l'un & à

l'autre, & le Pere Verjus a avoué depuis, qu'en ce moment il ſentit les mouvemens de la nature ſe réveiller dans ſon cœur, d'une maniere ſi forte, qu'il en fut ébranlé. Mais dès qu'il fut au Noviciat, il proteſta à Jeſus-Chriſt que ſa croix lui tiendroit lieu, à l'avenir, de tout ce qu'il avoit eu de plus cher dans le monde. En même temps ſes peines s'évanouirent, & il ne ſongea plus qu'à acquérir la perfection de l'état qu'il venoit d'embraſſer.

On ne ſçauroit dire avec quelle ferveur il s'appliqua à remplir tous les devoirs de ſa profeſſion. Il étoit alors dans ſa dix-neuvieme année; & comme il avoit l'eſprit mûr & fort avancé, il prit les choſes de la piété, non pas en novice, mais en homme fait. Il s'appliqua particuliérement aux vertus ſolides, & propres à former un homme deſtiné à travailler au ſalut des ames. La converſion du nouveau monde ayant été le principal attrait de ſa vocation, c'eſt-là qu'il rapportoit ſes prieres, ſes communions, ſes mortifications, & toutes les autres pratiques de la vie Religieuſe; & ſon zele le porta dès ce temps-là à écrire à notre Pere Général pour lui demander la permiſſion de s'y conſacrer lui-même le plut-tôt qu'il ſe pourroit. Ce fut dans

de ſi ſaintes diſpoſitions qu'il fit ſes premiers vœux.

Après ſon noviciat, on l'envoya régenter en Bretagne. Le deſir qu'il avoit de ſe conſacrer aux Miſſions ne s'y ralentit pas, au contraire, il s'y alluma encore davantage par les exemples de pluſieurs fervents Miſſionnaires, que les Jéſuites avoient de tous côtés dans cette Province. Mais il comprit bien, par la conduite qu'on obſerve dans notre Compagnie, qu'il n'étoit pas encore mûr pour des emplois ſi difficiles; qu'outre les forces du corps & un âge plus avancé, il falloit acquérir beaucoup de connoiſſances, & s'exercer long-temps dans le travail; qu'enfin il ne devoit pas aller dans le nouveau monde pour ſe rendre ſaint, mais plutôt qu'il falloit ſe rendre ſaint, pour être en état d'aller travailler avec ſuccès à la converſion du nouveau monde.

Ainſi il ne ſongea qu'à ſe perfectionner dans ſon emploi : & les claſſes furent pour lui une eſpece d'apprentiſſage, où il s'accoutuma de bonne heure, comme il eſpéroit de le faire un jour dans les Miſſions, à ſouffrir, à travailler, à inſtruire & à former les autres à la vertu. A meſure qu'il enſeignoit à ſes écoliers les

voies du salut, il marchoit à grands pas dans celle de la perfection ; & comme il rapportoit tout à cette fin, ni l'étude des langues, ni la lecture des auteurs profanes, ni le plaisir qu'il prenoit à la poésie & à l'éloquence, ne furent pas capables de dessécher sa dévotion. Mais aussi il sçut si bien allier l'un avec l'autre, que la dévotion ne parut jamais nuire à ses études. Il y fit en effet des progrès très-considérables, & il se trouvoit parmi-nous peu de personnes, qui eussent plus de goût que lui pour les ouvrages d'esprit, & qui entendissent plus finement les belles-lettres.

Il fit ensuite sa théologie avec le même succès, & il crut alors pouvoir espérer que le Pere Général écouteroit ses prieres, & qu'il lui accorderoit enfin la grace qu'il avoit si long-temps desirée. Bien des raisons cependant paroissoient s'opposer à son dessein. Comme il s'abandonnoit sans ménagement à tout ce qu'il entreprenoit, son extrême application à l'étude lui avoit causé des maladies considérables, jusqu'à l'obliger souvent d'en interrompre le cours, & de laiss r les classes pour quelque temps. Sa poitrine même paroissoit entiérement ruinée, & on désespéroit qu'il pût ja-

mais ſe rétablir. D'ailleurs on devoit avoir de la peine à ſe priver en France d'un homme que ſon eſprit, ſa capacité, & ſon excellent naturel rendoient propre à d'autres fonctions importantes, & qui demandoient moins de forces que les emplois de la vie apoſtolique.

Cependant ſa fermeté & ſon zele lui firent preſſer ſi fortement ſes Supérieurs, qu'il leur fit une eſpece de violence; & malgré tous les obſtacles qu'on lui oppoſa, il obtint enfin du Pere Général la permiſſion de partir. Mais Dieu ne lui inſpiroit ce grand zele que pour éprouver ſa fidélité, ou plutôt il attendoit encore plus de ſon zele, que ce qu'il lui avoit inſpiré. Il ne demandoit qu'une place parmi les Miſſionnaires; & Dieu en le deſtinant à en être le Pere & le conducteur, vouloit, en quelque maniere, qu'il les remplît toutes.

Monſieur le Comte de Crecy qui fut averti, quoiqu'un peu tard, de ſon deſſein, ne put jamais ſe réſoudre à perdre un frere qui lui étoit ſi cher. Il s'oppoſa fortement à ſon départ; & il lui fut d'autant plus aiſé d'y réuſſir, que les Médecins déclarerent que, dans la foibleſſe où ſe trouvoit alors le Pere

Verjus, il ne pouvoit pas même entreprendre le voyage, ſans courir riſque de ſa vie. Les raiſons & les prieres de Monſieur de Crecy toucherent les Supérieurs, & il fut conclu que le Pere Verjus reſteroit en France. Tout ce qu'on put faire pour le conſoler, fut de lui donner quelque eſpérance d'obtenir dans un autre temps ce qu'on étoit alors obligé de lui refuſer.

Le Pere Verjus ſongea donc à rétablir ſa ſanté. Mais comme il n'attendoit rien des remedes ordinaires, qu'il avoit ſi ſouvent & ſi inutilement employés, il eut recours à de nouveaux moyens que ſa piété lui inſpira. Il avoit une grande vénération pour la mémoire de Meſſire Michel le Nobletz, célebre Miſſionnaire de Bretagne, qui étoit mort quelques années auparavant en odeur de ſainteté (1), & dont il avoit ouï parler avec admiration durant ſon ſéjour en cette Province. Il l'invoquoit ſouvent dans ſes dévotions particulieres, & pour obtenir, par ſes mérites, la guériſon; il s'engagea par vœu à écrire ſa vie. Cette vie, qu'il donna ſous le nom de l'Abbé de Saint André, fut reçue du public avec

(1) Le 5 Mai de l'année 1652.

un applaudiſſement général. (1) On la lut dans toutes les Communautés, & on la propoſa aux Eccléſiaſtiques des Séminaires, comme un modele parfait pour ceux qui travaillent à la converſion des ames.

L'eſtime que tout le monde fit de cet ouvrage, qui n'étoit pourtant qu'un premier eſſai, ne donna jamais envie au Pere Verjus de s'en déclarer l'auteur. Il compta pour rien les louanges qu'il méritoit, pourvu que le prochain en retirât un ſolide avantage: & ça été une des maximes qu'il a le plus conſtamment ſuivies, de travailler toujours ſans aucune vue d'intérêt propre, ſçachant bien que Dieu nous récompenſe au centuple, non-ſeulement de la gloire que nous lui rendons, mais encore de celle que nous nous dérobons, pour l'amour de lui, dans l'eſprit des hommes. Ce travail qui devoit être, ce ſemble, un obſtacle au rétabliſſement de ſa ſanté, devint un remede à ſon mal, comme ſa foi le lui avoit fait eſpérer. Il ſe trouva dans la ſuite beaucoup mieux; & quoiqu'il ne fût point encore aſſez

(1) Elle fut imprimée à Paris chez François Muguet, en 1666.

fort pour exécuter ſes premiers deſſeins, il ne déſeſpéra pas de pouvoir s'occuper utilement en France au ſalut du prochain.

On eût bien ſouhaité qu'il ſe fût appliqué à la prédication. Il avoit pour cela des qualités qui ne ſe trouvent gueres réunies dans la même perſonne; une éloquence naturelle & pleine d'onction, une politeſſe qui n'avoit rien d'affecté, beaucoup de feu dans l'eſprit & dans l'action; une imagination qui répandoit par-tout de l'agrément & de la clarté, & ſur-tout un ſens droit, un diſcernement juſte, & un goût exquis, pour découvrir ce qu'il y a de vrai & de ſolide en chaque choſe : mais la foibleſſe de ſa poitrine & un aſthme continuel empêcherent toujours les Supérieurs de l'appliquer à cette fonction.

Il s'en conſola plus aiſément que ſes amis, parce qu'il redoutoit ce que ce miniſtere a d'éclatant; mais, pour ne pas laiſſer languir ſon zèle, il réſolut d'écrire ſur des matieres de piété. Pour connoître ce que le Pere Verjus étoit capable de faire en ce genre-là, outre la vie de Monſieur le Nobletz, dont j'ai parlé, il ne faut que jetter les yeux ſur celle de ſaint Francois de Borgia,

qu'il a beaucoup plus travaillée, & à laquelle il eût encore voulu mettre la derniere main ſur la fin de ſa vie, ſi ſes occupations & ſes incommodités lui euſſent laiſſé quelques momens de loiſir. C'eſt un ouvrage plein de cet eſprit du Chriſtianiſme & de ces grands ſentimens, qui ſont paroître la vertu dans tout ſon jour. Tout y reſpire le mépris des grandeurs humaines, les charmes de la ſolitude, le prix des humiliations, l'amour de la pénitence, & la douceur de la priere & de la contemplation: il eſt difficile de lire cette hiſtoire avec quelque attention, ſans être également touché & des grands exemples qu'on y remarque, & de la maniere vive & éloquente dont les choſes ſont expoſées par l'auteur.

Le Pere Verjus avoit ſur-tout pour écrire une facilité merveilleuſe. Rien, ce me ſemble, ne lui coûtoit; & dès qu'il prenoit la plume, tout ce qu'il vouloit dire ſe préſentoit d'abord à ſon eſprit, & couloit comme de ſource, ſans qu'il fût obligé de le chercher. Je me ſuis moi-même fait ſouvent un plaiſir de lui voir écrire un grand nombre de lettres ſur des affaires importantes, qui demandoient de la réflexion & de

la juſteſſe : il les écrivoit toutes auſſi vîte que ſi on les lui eût dictées ; & je trouvois à la fin, non-ſeulement qu'il n'avoit rien omis d'eſſentiel, ni pour le fond ni pour l'ordre, mais qu'il y avoit par-tout un agrément & un tour d'eſprit, où il eſt difficile d'arriver, même avec beaucoup d'étude & de travail. Il y a peu de perſonne, en France, d'une certaine diſtinction, qui n'aient lu ou reçu de ſes lettres, ſoit de celles qu'il écrivoit en ſon nom, ſoit de celles qu'il a écrites pour le Révérend Pere de la Chaiſe. Comme il tenoit lui-même un regiſtre de celles particuliérement qui étoient ſur des affaires importantes, le nombre qu'on en a eſt ſi prodigieux, qu'on pourroit être ſurpris, qu'avec ſes autres occupations, il ait pu fournir à un ſi grand travail.

Il ſeroit à ſouhaiter, pour le public, qu'on eût conſervé les lettres qu'il a écrites à feu Madame de Malnoue (1), ſur différens ſujets de ſpiritualité. Cette Princeſſe, ſi recommandable par ſa pieté, par ſon eſprit & par ſa politeſſe, pouvoit elle-même ſervir de modele à tous

(1) La Princeſſe Marie-Eléonore de Rohan, Abbeſſe de Malnouë.

ceux qui ſe piquoient de bien écrire. Elle ſe connoiſſoit parfaitement en ces ſortes d'ouvrages; & le commerce qu'elle avoit avec tout ce qu'il y avoit de plus poli & de plus ſpirituel, lui donnoit lieu d'en pouvoir juger mieux que tout autre. Elle diſoit quelquefois que dans les lettres des perſonnes de ſa connoiſſance qui écrivoient le mieux, il lui ſembloit voir tout d'un coup ce qu'ils avoient d'eſprit; mais que dans celles qu'elle recevoit du Pere Verjus, elle appercevoit, comme en éloignement & en perſpective, un fond d'eſprit en réſerve, qui alloit incomparablement au-delà de ce qu'il en vouloit faire paroître. Elle voulut mettre à la tête de ſon admirable Paraphraſe ſur le Livre de la Sageſſe une préface de la façon du Pere Verjus. Ce Pere en fit une très-courte, & en ſi peu de temps, qu'il ſembla y affecter quelque ſorte de négligence. Cependant elle parut ſi belle à Madame de Malnouë, qu'elle ne pouvoit ſe laſſer de dire que ce petit nombre de paroles, rangées en apparence ſans art & ſans étude, valoient un livre entier.

La réputation que le Pere Verjus s'étoit acquiſe de bien écrire, le fit

rechercher de plusieurs personnes de qualité, qui eussent bien voulu profiter de son esprit & de ses talens ; il s'en excusa toujours sur l'obligation où il croyoit être de donner son temps à quelque chose de plus important à la gloire de Dieu & au salut du prochain. Cependant il ne put se défendre de prêter sa plume pour travailler à quelques ouvrages d'un genre différent ; mais c'étoit dans une conjoncture où le devoir & l'amitié sembloient l'exiger de lui. Parmi ceux-là, on peut mettre l'Apologie de M. le Cardinal de Furstemberg, enlevé à Cologne pendant qu'on y traitoit de la paix ; plusieurs Manifestes françois & latins pour les Princes d'Allemagne, contre les prétentions de la Cour de Vienne, & quelques autres écrits de même nature qui regardoient les intérêts de la France, & qu'il fit pour soulager M. le Comte de Crecy, lorsqu'il fut envoyé auprès de lui en Allemagne par ordre même du Roi.

Ce fut en 1672 que ce Ministre, accablé par la multitude des affaires, dont il étoit chargé, & encore plus par ses indispositions, souhaita, pour sa consolation & pour son soulagement, avoir auprès de lui le Pere Verjus, dont il

connoiſſoit mieux que perſonne l'habileté & la facilité pour le travail.

Le Pere Verjus s'acquit, dans toutes les Cours d'Allemagne, une grande réputation, non-ſeulement par ſon eſprit, mais beaucoup plus encore par ſa vertu & par ſa droiture. On admiroit en lui, avec une pénétration à laquelle rien n'échappoit, une modeſtie & des airs ſimples & unis, qui ont toujours fait ſon caractere parmi nous, & qui étoient encore plus remarquables au milieu du monde. Il ſe faiſoit honneur de porter ſon habit juſques dans les palais des Princes Proteſtans, où le nom de Jéſuite étoit le plus en horreur; & il paroiſſoit dans toute ſa conduite un fond de piété & de religion qui le faiſoit aimer & reſpecter de ceux dont il étoit connu.

Le premier Miniſtre de M. l'Electeur de Brandebourg (1), homme d'une capacité reconnue dans tout l'Empire, mais zélé Calviniſte, & qui, dès ſon enfance, avoit pris dans les livres de ſes Docteurs d'étranges impreſſions contre les Jéſuites, diſoit ſouvent qu'il paſſeroit volontiers ſa vie avec lui. Ce n'eſt pas que le Pere le ménageât en aucune

(1) M. le Baron de Schwerin.

maniere quand il s'agiſſoit de religion; il lui parloit ſur ce ſujet avec la liberté qui convient à un Miniſtre de Jeſus-Chriſt; & il employa ſouvent toute la force de ſon zèle pour lui faire ſentir ſes erreurs & pour l'en détacher. S'il ne réuſſit pas à le convertir, la conſidération que ce Miniſtre avoit pour lui fut cependant utile à la Religion. Il lui repréſenta combien il étoit honteux de recevoir & de récompenſer, comme on faiſoit en quelques Cours d'Allemagne, & ſur-tout en celle de ſon maître, certains réfugiés de France & d'autres Royaumes Catholiques, à qui le ſeul eſprit de libertinage avoit fait quitter leur pays & leur Religion, & il ferma par-là à pluſieurs, l'aſyle qu'ils cherchoient à leurs déſordres. Ce n'étoit que par un eſprit de zèle, & pour les ramener plus aiſément dans le bon chemin, qu'il en uſoit de la ſorte. Lorſqu'il pouvoit les joindre & leur parler, il n'eſt point de mouvemens qu'il ne ſe donnât pour les faire revenir de leur égarement. Il s'appliquoit à les inſtruire; il les effrayoit par la crainte des jugemens de Dieu; il les gagnoit par mille bons offices; il procuroit leur réconciliation avec les Supérieurs, dont ils craignoient les châtimens & l'auto-

rité ; il tâchoit de mettre à couvert leur honneur & celui de leur Ordre, s'ils étoient Religieux : enfin il les conduiſoit dans des lieux où il pouvoit eſpérer que leurs perſonnes & leur ſalut ſeroient à l'avenir en ſureté. Cette eſpece de Miſſion que ſon zèle lui avoit inſpirée juſques dans les Cours & dans les palais des Princes hérétiques, l'occupoit de telle ſorte, & lui réuſſit ſi bien, qu'il ſembloit que la Providence ne l'y avoit envoyé que pour faire rentrer dans l'Egliſe ces eſprits égarés.

Le premier Miniſtre du Duc d'Hanovre (1) n'eut pas moins de conſidération pour le Pere Verjus, qu'en avoit eu celui de Brandebourg : il ſervoit un Prince Catholique (2), & il avoit le malheur de ſuivre le parti proteſtant. La beauté & l'élévation de ſon génie, jointes à une naiſſance très-diſtinguée, lui donnoient un grand crédit en cette Cour. Mais plus il avoit de mérite, plus il étoit touché de celui du Pere Verjus. Il ſe déroboit ſouvent à ſes plus importantes affaires, pour l'entre-

(1) M. de Grote.

(2) Jean Frideric, Duc d'Hanovre, mort à Ausbourg le 27 Décembre 1679.

tenir & pour disputer avec lui. Il sembloit qu'il cherchât la vérité; il l'écoutoit du moins avec plaisir, quand le Pere tâchoit de la lui faire connoître. Mais ses préjugés l'emporterent sur sa raison; & quoiqu'ébranlé, il ne put jamais se résoudre à abandonner ses sentimens. Il avoua pourtant de bonne foi que le Pere Verjus l'avoit entiérement persuadé que les opinions des Calvinistes n'étoient pas soutenables; & que pour lui, s'il pouvoit une fois se déterminer à condamner celle de Luther, ce ne seroit jamais que pour embrasser la Religion Catholique. Il ajoutoit aussi que le Pere lui avoit donné une haute idée des Jésuites, & qu'il se croiroit fort heureux d'en avoir toujours auprès de lui deux ou trois de son caractere.

Mais la Princesse Sophie (1), Palatine, alors Ducheſſe d'Osnabruk, & aujourd'hui Ducheſſe Douairiere d'Hanovre, dans qui l'esprit n'est pas moins distingué que la naissance, connut peut-être mieux que personne les excellentes

(1) Fille de Frideric V, Electeur, Comte Palatin du Rhin, & Roi de Bohême, & d'Elisabeth d'Angleterre.

qualités

qualités du Pere Verjus. Elle l'honora de ſon eſtime & de ſa confiance, & lui en donna, en diverſes rencontres, des marques très-particulieres. Comme elle comptoit entiérement ſur ſa diſcrétion & ſa prudence, elle voulut bien s'ouvrir à lui ſur pluſieurs affaires importantes qui concernoient ſa maiſon, & qui paroiſſoient même devoir être avantageuſes à la Religion Catholique. C'eſt ce qui fit que le Pere Verjus répondit d'abord avec toute l'application de ſon zèle à l'honneur que lui faiſoit cette Princeſſe, & qu'il chercha à entrer dans les deſſeins qu'elle lui propoſoit. Ils furent cependant ſans effet par divers obſtacles qui les arrêterent, & auxquels le deſir qu'il avoit d'étendre la vraie Religion, ne lui permit pas d'être inſenſible.

Si le Pere Verjus s'acquit tant d'eſtime à la Cour des Princes Proteſtans de l'Empire, il eſt aiſé de juger qu'il ne ſe fit pas moins eſtimer chez les Princes Catholiques. M. l'Electeur de Cologne (1), M. l'Evêque de Strasbourg (2), & M. le Prince Guillaume de Furſtem-

(1) Maximilien-Henri, Duc de Baviere.
(2) François Egon de Furſtemberg.

berg ſon frère, qui a été depuis Cardinal, lui donnerent toutes les marques poſſibles de bienveillance. Non-ſeulement ils lui parloient familierement de leurs affaires & de leurs intérêts, mais ils cherchoient toutes les occaſions de l'obliger. Ils lui accordoient avec plaiſir les graces qu'il prenoit la liberté de leur demander, & qui jamais ne le regardoient perſonnellement. Ils l'invitoient même à ſe charger librement des prieres qu'on voudroit leur faire par ſon canal, perſuadés que ce qu'il auroit trouvé juſte, mériteroit toujours leur attention.

M. l'Evêque de Munſter, Bernard de Gaalen, quoiqu'accablé d'affaires, & toujours occupé d'une infinité de grands projets, & M. le Duc d'Hanovre, Catholique, qui étoit le Prince, & peut-être l'homme de l'Empire le plus ſçavant dans la Religion, témoignoient ſouvent qu'ils ne ſe délaſſoient jamais plus agréablement qu'en ſa compagnie. Ils lui trouvoient de l'érudition dans toutes les ſciences, de la délicateſſe pour les belles lettres, une critique fine dans les ouvrages d'eſprit, & une douceur animée de je ne ſçai quelle vivacité, qui réveilloit toujours la converſation; mais ſur-

tout une vertu à l'épreuve, & qui ne ſe démentoit jamais : de ſorte qu'ils le faiſoient venir auprès d'eux le plus ſouvent qu'ils pouvoient, & qu'ils ne s'en ſéparoient jamais qu'avec une nouvelle envie de le revoir.

Mais celui qui ſe diſtingua davantage, par l'eſtime qu'il eut pour le Pere Verjus, fut, ſans doute, le célebre Evêque de Paderborn, alors Coadjuteur de Munſter (1). Toute l'Europe ſçait que perſonne ne ſe connoiſſoit mieux en mérite que ce grand Prince ; quelque caché qu'il pût être, il l'alloit chercher juſques dans les lieux les plus reculés, parmi les Etrangers, auſſi-bien que parmi ceux de ſa Nation ; & il croyoit ne pouvoir rendre aſſez d'honneur à ceux qui ſe diſtinguoient par quelqu'endroit. Dès qu'il connut le Pere Verjus, il ſe l'attacha par les témoignages de la plus ſincere affection, & dans le deſſein qu'il avoit de le retenir toujours auprès de ſa perſonne, il combattoit continuellement les réſiſtances de M. le Comte de Crécy, qui, de ſon côté, ne pouvoit gueres ſe paſſer de lui dans les différentes

(1) Ferdinand de Furſtemberg.

Cours d'Allemagne où le ſervice du Roi l'appelloit.

Le Pere s'attacha d'autant plus à mériter & à cultiver les bonnes graces de M. l'Evêque de Paderborn, qu'il y reconnut un grand fonds de Religion, & un deſir très-ardent d'étendre par-tout la foi catholique. Il ſçut avec quelle piété ce Prince ſi zélé avoit déja établi des Miſſions en Allemagne, il lui perſuada de répandre encore ſes libéralités juſqu'à la Chine, en donnant un fonds conſidérable pour y entretenir à perpétuité huit Miſſionnaires. Cette fondation, mes Révérends Peres, dont vous êtes parfaitement inſtruits par les relations publiques, & dont vous avez en partie recueilli les fruits, eſt également due & au zèle de cet incomparable Prélat, & au ſoin que le Pere Verjus eut de la lui inſpirer.

Comme la marque la plus ſûre d'un mérite vrai & ſolide, eſt ſans doute l'eſtime univerſelle des grands hommes avec qui on a lieu d'avoir quelque commerce, dans le deſſein que j'ai, mes Révérends Peres, de vous faire connoître celui du Pere Verjus, ne ſoyez pas ſurpris ſi je m'étends ſur l'idée que les perſonnes les plus qualifiées en ont eue.

La France a jugé de lui comme l'Allemagne ; & le ſentiment de ceux qui ont eu de la conſidération pour lui, lui eſt d'autant plus avantageux, qu'ils ont encore eu plus de temps pour le connoître que les Etrangers.

Si le Pere Verjus avoit de la conſidération pour la perſonne de M. le Cardinal d'Eſtrées, cet illuſtre Prélat, qu'aucun autre n'a ſurpaſſé en généroſité, ne manquoit auſſi aucune occaſion de marquer l'eſtime qu'il avoit pour le Pere Verjus. Il ſembloit ſouvent deſcendre de ſon rang pour venir s'entretenir familiérement avec lui ; il ſe faiſoit un plaiſir de l'obliger & de le prévenir en toute rencontre ; & comme ſi ce n'eût pas été aſſez de l'honorer de ſa protection & de ſa précieuſe amitié, il voulut abſolument lui faire accepter une penſion conſidérable, non pas tant, diſoit-il, pour pourvoir à ſes beſoins, que pour faire connoître combien il le conſidéroit. Le Pere Verjus refuſa conſtamment cette marque de ſa bienveillance, & il l'aſſura toujours, de la maniere la plus forte, qu'il ne ſe mettroit jamais hors d'état de pouvoir jurer que ſon extrême dévouement pour ſa perſonne, avoit été & ſeroit toute ſa vie déſintéreſſé ; mais

que pour marquer à ſon Eminence qu'il ne prétendoit pas ſe défendre de lui avoir obligation, il conſentoit, quand elle auroit cinquante mille écus de rente, d'en recevoir tous les mois dix ou douze écus pour les Miſſions. C'eſt ainſi qu'oubliant ſes propres intérêts, il ne perdoit jamais de vue ceux de l'Egliſe & du prochain.

Il ſe ſervit encore plus avantageuſement pour ſes Miſſions de la faveur de M. le Marquis de Louvois, & de celle de M. le Marquis de Seignelay. On vit, durant quelques années, dans ces deux Miniſtres, une eſpece d'émulation à qui donneroit au Pere Verjus plus de marques de ſon pouvoir & de ſa protection. Ils ſembloient ſe diſputer l'un à l'autre les occaſions de lui procurer des graces; & il ménagea ſi ſagement leur bonne volonté, ou, comme il le diſoit lui-même, Dieu le conduiſit ſi heureuſement dans les affaires qu'il eut à traiter avec eux, que ſes cheres Miſſions profiterent toujours de la diſpoſition favorable où ces deux grands hommes étoient à ſon égard.

Mais de tous ceux qui étoient alors dans le Miniſtere, celui qui, ſans contredit, lui voulut le plus de bien, ce

fut M. le Marquis de Croissy. Ce Ministre a souvent dit qu'il ne croyoit pas avoir dans le monde un ami plus attaché & plus solide. Aussi n'avoit-il rien de caché pour lui dans ce qui regardoit ses intérêts particuliers & ceux de sa famille ; il lui communiquoit ses desseins ; il lui faisoit part de ses succès ; il déchargeoit ses peines dans son cœur, & de quelque affaire qu'il lui parlât, il trouvoit toujours dans les vues qu'il lui proposoit, comme il l'a souvent témoigné lui-même, des conseils pleins de sagesse & de religion.

Je ne puis omettre ici une marque singuliere, & qui a été sçue de peu de personnes, qu'il lui donna de son estime, en le proposant au Roi pour ménager une des affaires des plus délicates & des plus importantes de l'Europe, & qui demandoit dans celui à qui on la confioit, plus de sagesse & plus de talent pour s'insinuer dans les esprits. L'instruction qu'on devoit lui donner pour cela étoit déja toute dressée & subsiste encore. Elle faisoit voir jusqu'où alloit la confiance qu'on avoit en lui, puisqu'on lui remettoit la disposition de plusieurs sommes considérables, qu'il devoit employer selon les occurences. Mais un

changement inopiné, qui arriva par rapport à cette affaire, fit prendre d'autres mesures, & le tira de l'embarras où on l'avoit exposé sans le consulter. Car dans le temps qu'on jetta les yeux sur lui, & que le Roi agréa le choix que le Ministre vouloit faire, le Pere Verjus ne sçavoit rien de ce qui se ménageoit; & lorsqu'il en fut enfin instruit, il se trouva fort incertain sur le parti qu'il avoit à prendre. Quoiqu'il eût pour la gloire & le service du Roi un dévouement entier, qu'il avoit assez fait paroître en d'autres occasions, dans celle-ci néanmoins il étoit combattu par l'opposition extrême qu'il avoit pour tout ce qui paroissoit ne pas s'accorder avec l'humilité de sa profession. La situation d'esprit, où ces deux considérations le mirent, lui fit regarder l'événement qui changeoit la disposition des choses, & qui le tiroit par-là d'une fonction si opposée à ses inclinations, comme un coup heureux, & comme une épreuve sensible de la protection de Dieu sur lui, dont il ne pouvoit assez le remercier.

Il étoit si éloigné de se procurer, ou même de desirer des emplois éclatans, qu'il évitoit avec soin les occasions les plus naturelles de se produire;

& quoiqu'en différens temps de ſa vie il ait eu occaſion de rendre compte au Roi d'affaires très-importantes pour le bien de la Religion & pour celui de l'Etat, il l'a toujours fait par le miniſtere des perſonnes qui avoient l'honneur d'approcher Sa Majeſté, ſans vouloir paroître lui-même en rien. L'on lui repréſenta ſouvent qu'ayant l'honneur d'être connu du Roi autant qu'il l'étoit, il ne pouvoit ſe diſpenſer de le remercier lui-même des libéralités qu'il répandoit de temps en temps ſur ſes Miſſions, & de la protection qu'il leur accordoit; mais la parfaite reconnoiſſance dont il étoit pénétré à cet égard, ne le fit jamais ſortir des regles de modeſtie qu'il s'étoit preſcrites, & ſes remercimens paſſoient toujours par le même canal par où les graces lui venoient.

M. le Maréchal de Luxembourg (1), que ſa valeur & ſes victoires ont rendu ſi célebre dans l'Europe, avoit pour le Pere Verjus une confiance qu'on peut dire qu'il n'a jamais eue pour perſonne. Quoique peut-être plus occupé de ſa

(1) François-Henri de Montmorency, Duc de Piney & de Luxembourg, Pair & Maréchal de France, mort à Verſailles le 4 Janvier 1695.

propre gloire & de celle de l'Etat ; que du ſoin de ſon ſalut, il conſervoit pourtant en ſon cœur des principes de religion, qui lui faiſoient eſtimer la vertu, & qui le portoient quelquefois à rentrer en lui-même. Il s'en eſt ſouvent expliqué à ce Pere, qui ne déſeſpéroit pas de le voir un jour auſſi vif & auſſi ardent pour Dieu qu'il l'avoit été pour le monde. Mais ce fut particuliérement dans une de ces conjonctures, où il eſt ſi avantageux de trouver un homme ſage & affectionné ſur qui on puiſſe compter, qu'il lui marqua la confiance intime qu'il avoit en lui. Avant que de faire une démarche qui pouvoit avoir de grandes ſuites pour ſa perſonne, il voulut l'entretenir & lui ouvrir ſa conſcience. Il ſouhaita même avoir ſon avis ſur un Mémoire important qu'il préparoit, & qui devoit être préſenté au Roi. Cette confiance ne diminua pas dans la ſuite, elle a continué juſqu'à la mort ; & le Pere Verjus s'en ſervoit toujours pour lui inſpirer des ſentimens chrétiens.

Il n'eſt pas néceſſaire de vous rien marquer en détail ſur la conſidération que le Révérend Pere de la Chaize avoit pour le Pere Verjus, & ſur la confiance

qu'il lui a témoignée. Vos Missions en ont trop ressenti les effets, pour qu'aucun de vous puisse l'ignorer. Comme il lui connoissoit des vues droites & désintéressées, & un zèle très-ardent & plein de sagesse pour l'avancement de la Religion, il se servoit volontiers de lui dans les affaires qui pouvoient se communiquer, & particuliérement pour écrire une grande partie des lettres à quoi l'engageoit la multitude des affaires dont il étoit chargé. Il entroit aussi avec plaisir dans tous les desseins que le Pere Verjus lui proposoit pour le bien de ses cheres Missions, & les appuyoit de son crédit.

En voilà assez, mes Révérends Peres, pour vous faire connoître les sentimens qu'on avoit dans le monde pour le Pere Verjus. D'autres, mieux informés des particularités de sa vie, trouveront peut-être que j'ai omis bien des choses qui auroient pu servir à relever son mérite. Mais je les prie de considérer que ce sont des secrets qui ont à peine échappé à son extrême confiance pour ses plus intimes amis, & qu'il eût enseveli avec lui, s'il les eût cru capables de les révéler au public.

Je passe à la considération qu'on eut

toujours pour lui dans son Ordre. Les Généraux qui ont gouverné de son temps, l'ont toujours regardé comme un homme solide & extrêmement attaché aux véritables intérêts de son Corps, qu'il ne séparoit jamais de ceux de l'Eglise. Ils prenoient volontiers ses avis, ils entroient avec plaisir dans ses vues; ils admiroient son zèle & respectoient sa vertu. Les Supérieurs de Paris eussent bien souhaité, pour sa conservation, qu'il eût modéré son travail. Cependant, dans cet excès même qu'ils ne pouvoient approuver, ils donnoient des éloges continuels à ses bonnes intentions, à sa tendre piété, & à sa profonde humilité. Mais quelle idée n'en avoient point les particuliers qui étoient assez heureux pour vivre avec lui? Ils y ont trouvé non-seulement un fond d'édification, mais encore une ressource assurée dans leurs affaires. Malgré la multitude de ses occupations, il étoit toujours prêt à les recevoir & à s'employer pour leur service. Il ne ménageoit, pour les contenter, ni sa peine, ni son crédit; & les Jésuites étrangers étoient si convaincus de sa générosité, qu'ils s'adressoient à lui comme s'il eût été à Paris le Procureur de toutes les Provinces.

Vous jugerez par-là, mes Révérends Peres, de ce qu'il pouvoit être pour ſes amis. Perſonne n'en a eu un plus grand nombre, & perſonne, peut-être, n'a mieux ſçu les cultiver, & n'a plus mérité leur attachement. Il n'attendoit pas qu'ils s'ouvriſſent à lui dans leurs beſoins, il y penſoit le premier, & il ſe faiſoit un plaiſir de les prévenir. Quelques bons offices au reſte qu'il eût rendu, il ne ſouffroit qu'avec peine qu'on lui en témoignât de la reconnoiſſance; & il diſoit ordinairement que c'étoit lui faire plaiſir, que de lui donner occaſion d'en faire aux autres.

Il eſt temps, mes Révérends Peres, que je reprenne la ſuite de ſa vie, & que je vous parle de ce qui en a fait & la plus longue & la plus douce occupation. Le Procureur des Miſſions du Levant étant mort, pour le remplacer, on jetta les yeux ſur le Pere Verjus, & il reçut cet emploi, non-ſeulement comme une diſpoſition de la providence, mais encore comme un dédommagement de la perte qu'il croyoit avoir faite en demeurant en France. Par-là il ſe trouvoit continuellement occupé de ce qui étoit le plus capable de nourrir ſon zele; & au lieu qu'en devenant Miſ-

ſionnaire, il auroit été borné à une Egliſe & à une Province ; par ce nouvel emploi, il étoit chargé de la converſion de pluſieurs Royaumes. Auſſi ne regarda-t-il pas cette occupation comme un temps de repos. Il fut même d'abord perſuadé qu'une ſanté plus forte que la ſienne étoit néceſſaire pour en remplir toutes les obligations ; & il compta moins ſur ſon courage, que ſur les ſecours de la Providence.

Ces Miſſions manquoient alors, en pluſieurs endroits, d'ouvriers faute d'un revenu ſuffiſant pour les entretenir ; & la piété des Fideles s'étant refroidie, on étoit contraint d'abandonner ſans inſtruction un grand nombre de Schiſmatiques. Mais le Pere Verjus fit bientôt changer de face à ces nouvelles Egliſes ; il les augmenta en peu de temps d'un grand nombre d'établiſſemens ; il les pourvut de Miniſtres qu'il prit dans toutes nos Provinces ; & au lieu que ſes prédéceſſeurs étoient obligés de refuſer la plupart de ceux qui ſe préſentoient, il ſe plaignoit toujours de n'en pas avoir aſſez. On fut ſurpris de ſa conduite, & les Supérieurs lui demandoient ſouvent : *Unde ememus panes ut manducent hi* (1).

(1) Joan. chap. 6. verſ. 5.

Où trouverez-vous de quoi entretenir un ſi grand nombre de Miſſionnaires? A quoi il répondoit que nous devions craindre de manquer à la Providence, mais qu'il ne falloit jamais appréhender que la providence nous manquât. Il ajoutoit auſſi que ce n'étoit pas les aumônes qui nous donnoient de bons Miſſionnaires, mais que les bons Miſſionnaires nous procuroient infailliblement des aumônes, ſelon cette parole de Jeſus-Chriſt : *Cherchez premierement le Royaume de Dieu, & le reſte vous ſera donné* (1).

Auſſi la crainte de manquer d'argent n'empêcha jamais le Pere Verjus d'entreprendre une bonne œuvre ; alors il empruntoit hardiment de groſſes ſommes, & ne craignoit point de faire de nouvelles dettes, dès qu'il le jugeoit néceſſaire au ſalut du prochain. L'expérience qu'il avoit que Dieu ne ſe laiſſoit jamais vaincre en libéralité, animoit chaque jour ſa confiance. Il écoutoit froidement les avis de ceux qui trouvoient de la témérité dans ſes deſſeins ; ou bien il leur diſoit en ſouriant : *Arcæ meæ confidito. Comptez un peu ſur mes fonds.*

(1) Matthieu, chap. 6. verſ. 33.

Ce qu'il entendoit de ces fonds inépuisables du Pere de famille, dont les ouvriers sont toujours récompensés au centuple.

Non-seulement le ciel bénissoit d'une maniere particuliere les saintes entreprises du Pere Verjus, par les grandes aumônes qu'il lui ménageoit dans ses besoins, mais beaucoup plus encore, par la multitude d'excellens sujets qui se présentoient à lui de toutes parts. Le nombre en étoit si grand, que si on eût abandonné les jeunes Jésuites à leur ferveur & au zele du Pere Verjus, nos autres Missions, & je peux dire même nos Colleges, auroient été dépeuplés. Ce n'est pas que le Pere, en les invitant à entrer dans la vigne du Seigneur, leur proposât rien qui pût tant soit peu flater la nature ou la curiosité. Vous le sçavez, mes Révérends Peres, bien loin de leur cacher les croix qui se trouvent comme répandues & comme semées dans les voyes de l'Apostolat, il affectoit, ce semble, d'en augmenter le nombre. Il ne leur parloit que de ce qu'ils avoient à souffrir de la faim, de la soif, des naufrages, des persécutions, du martyre. « Ce n'est pas, écrivoit-il à l'un » d'eux, au Thabor que Jesus vous

» appelle, c'eſt au Calvaire, c'eſt à la
» mort. Souvenez-vous, mon cher Pere,
» qu'un Apôtre meurt à tout moment.
» Il ne faut pas vous cacher les difficultés
» à vous-mêmes ; elles ſont grandes,
» & la charité ordinaire n'eſt pas aſſez
» forte pour les ſurmonter. Mais la
» charité de Jeſus-Chriſt qui vous
» preſſe, augmentera ſans doute la vô-
» tre. L'exemple de vos freres vous ani-
» mera, & vous vous trouverez,
» comme je l'eſpere de la miſéricorde
» de Dieu, rempli de joie & de con-
» ſolation dans vos travaux ».

Il s'expliquoit à un autre en cette maniere. « Je ſuis touché, mon Révé-
» rend Pere, juſqu'à verſer des larmes
» en liſant dans votre derniere lettre
» tout ce qu'il a plu à Dieu vous inſ-
» pirer pour la converſion des Infi-
» deles. Il ne faut pas un courage moins
» grand que le vôtre pour entreprendre
» de ſi grandes choſes. Mais ſoyez néan-
» moins perſuadé que tout ce que vous
» vous repréſentez dans la ferveur de
» vos prieres, eſt beaucoup au-deſſous
» de ce que vous éprouverez. Donnez
» à votre zele autant d'étendue que vous
» pourrez, la Providence vous donnera
» encore des croix que vous n'avez pas

» prévues. Mais cela même vous doit » animer. Le disciple n'est pas de meil- » leure condition que le maître, & nous » ne mériterions pas d'être à la suite » de Jesus-Christ, si nous ne portions » comme lui une pesante croix ».

Toutes ses lettres & tous ses discours étoient pleins de ces sentimens ; & il ne pouvoit souffrir qu'en écrivant à ceux qui se présentent pour les Missions, on parlât de certains petits adoucissemens qu'on trouve quelquefois dans un pays plutôt que dans un autre. Il étoit au contraire persuadé que plus une Mission est dure, fatigante, laborieuse, plus on trouve de Jésuites qui veulent s'y consacrer ; & il disoit avec esprit qu'il en étoit d'un Apôtre comme d'un bon Général d'armée, qui dans le combat se porte toujours où il voit le plus grand feu.

Ce n'est pas que dans la pratique il négligeât rien de ce qui pouvoit adoucir la vie pénible de ses Missionnaires. Il les aimoit avec une tendresse de pere ; il compatissoit à toutes leurs souffrances ; & jamais il ne recevoit de leurs lettres sans les mouiller de ses larmes, surtout quand il y trouvoit les signes de leur Apostolat, je veux dire des croix & des afflictions.

Lorſqu'ils étoient ſur le point de partir, il pourvoyoit à leurs beſoins au-delà même de leurs deſirs. Il employoit tout ſon crédit pour leur procurer dans les ports de mer la protection des Intendans, & l'amitié des Capitaines. Il avoit par-tout des relations, en Portugal, en Angleterre, en Hollande, à Conſtantinople, en Perſe & dans les Indes, pour les pourvoir plus sûrement d'argent & des autres choſes néceſſaires. Enfin il ſe croyoit d'autant plus obligé de contribuer même à leurs commodités, qu'il les trouvoit plus ardens à ſouffrir tout pour Jeſus-Chriſt.

Vous avez vous-mêmes, mes Révérends Peres, mille fois éprouvé ſa charité, & vous pourriez mieux que moi dire juſqu'où alloient ſur cela ſes ſaintes inquiétudes. Quoique nous en ayons vu ici une infinité d'exemples édifians, il y en a bien d'autres qui nous ont échappé; & il faudroit vous entendre chacun en particulier, pour les connoître parfaitement.

Le Pere Verjus n'avoit pas moins d'eſtime que de tendreſſe pour ſes chers Miſſionnaires; & il n'y en avoit aucun parmi eux, qu'il ne regardât avec reſpect, & dont il n'admirât la vertu &

lè mérite. Si leurs voyages n'étoient pas heureux, ſi dans le compte qu'ils lui rendoient de leurs entrepriſes, il ne trouvoit pas que les progrés répondiſſent à ſes eſpérances, s'il s'élevoit quelque perſécution, il n'en rejettoit jamais la faute ſur eux : à l'entendre parler, c'étoit toujours à lui qu'il falloit s'en prendre ; & en ces occaſions il diſoit ordinairement : Je vois bien que je gâte tout, & que par mes péchés j'arrête l'œuvre de Dieu.

Comme les gens de bien n'ont pas toujours les mêmes vues dans le ſervice du Seigneur, il eſt quelquefois arrivé que les Miſſionnaires d'un pays ſe plaignoient qu'on négligeoit leur Miſſion, pendant qu'on ſembloit ne ſonger qu'à étendre les autres : & ils écrivoient même ſur ce ſujet des lettres aſſez vives, que la vue des beſoins véritables, où ſe trouvoient les peuples dont ils étoient chargés, leur arrachoit. Le Pere Verjus loin de les condamner, louoit toujours leur zèle, il leur repréſentoit ſes raiſons, le malheur des temps, l'état peu favorable de ſes affaires ; il tâchoit ſur-tout de les bien convaincre de ſa bonne volonté, & il faiſoit tous ſes efforts pour les conſoler. Dans les temps

les plus difficiles, il ne perdoit jamais courage; & bien loin de ſe rebuter pour les difficultés que la malice des hommes ou l'ennemi commun faiſoit naître, il ſe fortifioit, ſi je l'oſe dire, à meſure qu'il ſe ſentoit foible, & une entrepriſe manquée étoit pour lui une raiſon d'en former une autre.

Il faut pourtant avouer que le Pere Verjus eut d'abord quelque peine à entreprendre les nouveaux établiſſemens qui ſe ſont faits par les Jéſuites François aux Indes & à la Chine. Il en prévit les difficultés, ſçachant ſur-tout les différends qui étoient alors entre la Cour de Rome & celle de Portugal, au ſujet des Vicaires Apoſtoliques & des Evêques François que la ſacrée Congrégation avoit nommés, & qui avoient obtenu une pleine juriſdiction en ce pays-là, contre les priviléges que le Roi de Portugal ſoutenoit lui avoir été autrefois accordés. Il vit bien qu'il ſeroit difficile, quelques meſures qu'on prît, de concilier des intérêts ſi différens, & de contenter en même temps les Evêques Portugais déja établis dans les Indes, & les Evêques François qui s'y établiſſoient de nouveau; les uns & les autres prétendans qu'on devoit abſolu-

ment dépendre d'eux. Cependant comme c'étoit par les ordres exprès du Roi, que devoient partir les six premiers Jésuites, qui allerent à la Chine en qualité de Mathématiciens de Sa Majesté, il crut qu'étant appuyés d'une si puissante protection, ils pourroient se ménager avec les uns & les autres, & qu'on auroit même des égards pour eux, jusqu'à ce que les contestations de la Couronne de Portugal, avec la sacrée Congrégation, eussent été réglées: & il se rendit enfin aux ordres réitérés qui lui furent donnés sur cela par M. le Marquis de Louvois. Il est vrai que quand il eut une fois pris son parti, il mit en œuvre tout ce que son zèle put lui suggérer, pour soutenir & pour avancer cet ouvrage, malgré les obstacles & les persécutions par où le démon traverse ordinairement toutes les entreprises qui regardent la gloire de Dieu, & qui, comme vous sçavez, & comme vous l'avez peut-être éprouvé vous-mêmes, n'ont pas manqué dans celle-ci.

Il ne se contenta pas des moyens ordinaires que lui donnoit la France, pour faire passer des ouvriers dans les Indes, il chercha à s'ouvrir de nouveaux chemins par la Pologne, par la Perse & par

la mer rouge. L'Angleterre même, quoiqu'en guerre avec nous, lui donna quelquefois la facilité de faire paſſer des Miſſionnaires ſur ſes vaiſſeaux, & nous devons ſçavoir gré à la Compagnie Royale de Londres des bons offices qu'elle nous a rendus à cet égard. Ainſi on vit en peu de temps nos Miſſionnaires répandus dans les Royaumes de Siam, de Maduré, de Malabar, de Bengale, de Surate, du Tonkin & de la Chine. Ces ſuccès devoient aſſurément borner le zèle du Pere Verjus, mais il aſſuroit qu'il ne mourroit point content, qu'il n'eût au moins établi cent Jéſuites François en Orient ; & ſi ſes ſouhaits n'ont pas été entéirement accomplis, il s'en eſt peu fallu.

On ne ſçauroit aſſez admirer comment en ſi peu d'années le Pere Verjus put trouver des fonds ſuffiſans, pour fournir à tant de nouveaux établiſſemens, ſur-tout lorſqu'on ſçait juſqu'où alloit ſon déſintéreſſement, & combien il étoit éloigné de ces vues baſſes, où la conſcience & l'honneur peuvent le moins du monde être intéreſſés. Il preſſoit les perſonnes zélées, autant qu'il lui étoit poſſible, de contribuer à une ſi ſainte œuvre. Il tâchoit de les y porter

par ſes diſcours, par ſes lettres, par ſes amis, & par les autres moyens que peut découvrir une piété ingénieuſe. Mais s'il pouvoit s'appercevoir que dans les dons & les aumônes qu'on lui faiſoit, il entrât quelque autre vue que le deſir de glorifier Dieu, c'en étoit aſſez pour l'obliger à les refuſer.

Bien des gens ſeroient encore en état préſentement de rendre témoignage à la vérité, & je pourrois citer moi-même pluſieurs exemples dont j'ai eu connoiſſance, & qui en ſeroient une preuve honorable à ſa mémoire, mais je me contenterai d'en rapporter un très-édifiant, & propre à faire connoître ſon caractere.

Un pere de famille qui avoit un bien très-conſidérable, ſe trouvant au lit de la mort, & voulant ſonger à ſa conſcience, fit appeller le Pere Verjus pour ſe confeſſer. Il n'avoit aucune habitude avec lui; & ſa ſeule réputation l'avoit porté à lui donner cette marque de confiance. Le malade commença par lui dire qu'il avoit deſſein d'abandonner tout ſon bien à notre Compagnie. Le Pere Verjus écouta froidement la propoſition, & ſans paſſer plus avant, il voulut ſçavoir ſi le mourant ne laiſ-

ſoit

ſoit point d'enfans dans le monde. Cet homme qui paroiſſoit accablé de ſon mal, ſe réveilla alors tout d'un coup ; & comme ſi la colere lui eût donné de nouvelles forces, il s'emporta ſi violemment contre les déréglemens de ſon fils, & il en fit un portrait ſi affreux, que le Pere Verjus jugea d'abord qu'il y avoit dans le pere plus d'animoſité que de raiſon.

Cependant pour ne pas révolter un eſprit irrité, il s'étendit en général ſur la mauvaiſe conduite des enfans, qui s'attirent ſouvent la juſte indignation de leurs parens. Il le loua enſuite de ce que, contre la coutume de quelques peres, il ne s'étoit point aveuglé ſur les défauts de ſon fils. Mais quand après un long diſcours il s'apperçut que le malade lui donnoit volontiers ſon attention : après tout, Monſieur, lui dit-il, » l'action que vous allez faire, mérite » beaucoup de réflexion : vous devez » bien-tôt paroître devant Dieu, & il » ne ſera plus temps alors de réparer » le tort que vous faites à votre fils, » ſi par hazard il ſe trouve moins cou- » pable que vous ne vous l'êtes ima- » giné. Vous ne voudriez pas mourir » chargé de la moindre injuſtice à l'é-

» gard de votre plus cruel ennemi ;
» combien plus devez-vous appréhen-
» der d'ôter injuſtement le bien & l'hon-
» neur à la perſonne du monde qui
» vous doit être la plus chere ! Je ne
» veux point croire que ce jeune homme
» ſoit tout-à-fait innocent, puiſque vous
» l'accuſez vous-même ; mais je n'oſe
» auſſi le juger digne d'une punition ſi
» ſévere, juſqu'à ce qu'on lui ait donné
» le temps de juſtifier ſa conduite. Au
» reſte, Monſieur, l'aigreur, la colere
» & l'emportement ne ſont pas de bon-
» nes diſpoſitions pour ſe préparer à
» mourir. Faites venir votre fils, par-
» lez-lui en pere, & non pas en ennemi ;
» écoutez tranquillement ſes excuſes,
» & faites enſuite ce que la raiſon,
» l'amour paternel & la religion vous
» inſpireront. Mais quelque parti que
» vous preniez après cela pour diſpoſer
» de vos biens, jettez les yeux ſur
» toute autre perſonne que ſur les Jé-
» ſuites ; & pour moi quelque ardeur
» que j'aye pour l'établiſſement de mes
» Miſſions, vous pouvez compter que
» mon zèle ne ſervira jamais de pré-
» texte, ni à la vengeance d'un pere,
» ni à la ruine d'un fils.

Ce diſcours, que le Pere Verjus éten

dit avec une éloquence vraiment chrétienne, eut tout l'effet qu'il s'étoit propoſé. Le malade appella ſon fils, lui parla avec plus de modération, l'écouta & le jugea moins criminel. De ſorte qu'en peu d'heures leur réconciliation fut ſi parfaite, qu'elle fut ſuivie de larmes, & de mille marques d'une tendreſſe réciproque.

Le jeune homme, dans la ſuite, ne pouvoit s'exprimer aſſez vivement, ſur les obligations qu'il reconnoiſſoit avoir à un homme, qui, ſans le connoître, & en quelque ſorte contre ſes propres intérêts, lui avoit rendu un ſervice ſi eſſentiel; & il diſoit ſouvent que s'il lui eût été permis de révéler certains ſecrets de famille qu'il devoit prudemment enſevelir avec ſon pere, le monde connoîtroit, dans la perſonne du Pere Verjus, juſqu'où peut aller la ſageſſe, la bonté & le déſintéreſſement d'un Confeſſeur.

Lorſqu'on le louoit de ce détachement, il répondoit agréablement qu'il n'y avoit que deux choſes qui pouvoient enrichir ſes Miſſions. Recevoir peu & avec diſcrétion, & dépenſer beaucoup & avec libéralité. Ce qu'il expliquoit de cette maniere : « je ſuis » perſuadé, diſoit-il, qu'il y a certains

» biens qui appauvriſſent, au lieu d'en-
» richir. Ce qui nous vient de la
» paſſion, de l'intérêt, de la cupidité,
» ne ſert jamais à avancer la gloire de
» Dieu. J'aime mieux, pour nourrir
» tous les Miniſtres de l'Evangile, ce
» petit nombre de pains que Jeſus-Chriſt
» bénit dans le déſert, que toutes les
» richeſſes qui ne ſeroient ni données
» ni reçues dans un eſprit de charité &
» de zèle. L'un croît toujours & ſe
» multiplie au-delà même de nos beſoins:
» l'autre périt ſans aucun fruit, ou ne
» ſert qu'à une vaine oſtentation. Cela
» même nous doit inſpirer une grande
» foi & une ſainte prodigalité : car,
» lorſqu'on diſpenſe avec confiance à
» ſes Miniſtres le peu qui vient de Dieu,
» & que lui-même a béni, comme les
» Apôtres faiſoient aux peuples qui
» ſuivoient Jeſus-Chriſt, le ciel fait
» alors des miracles en notre faveur,
» & l'abondance ſuit de près notre
» pauvreté ». Le Pere Verjus ne re-
gardoit pas ces maximes comme des
idées de pure ſpéculation, il en faiſoit
la regle ordinaire de ſa conduite. Auſſi
tout ſembloit naître ſous ſa main, dès
qu'il étoit dans le beſoin, & la Provi-
dence lui fourniſſoit à point nommé
tous les ſecours néceſſaires.

C'eſt par-là que les Miſſions dont il eut ſoin s'étendirent dans la plus grande partie du monde. Lorſqu'il en fut chargé, il avoit commencé, ſi je puis m'exprimer ainſi, à être, comme un pere de famille, borné à un petit nombre d'enfans, & il devint en peu d'années le pere de pluſieurs nations. Quelque plaiſir qu'il eût de voir les grands ſuccès que le ciel donnoit à ſes travaux, il connut bien qu'un ſeul homme ne pouvoit plus remplir un emploi qu'il avoit rendu ſi pénible. Il crut donc qu'il étoit temps de le partager, & il demanda inſtamment aux Supérieurs, pour être le compagnon de ſon zèle, une perſonne pour qui, depuis long-temps, il avoit une véritable eſtime (1). Il lui remit le ſoin de toutes les Miſſions du levant, c'eſt-à-dire, de Conſtantinople, de Grèce, de Syrie, d'Arménie & de Perſe & il ſe borna à celles des Indes Orientales & de la Chine. Mais ſon grand âge & ſes infirmités continuelles ayant, quelque temps après, diminué conſidérablement ſes forces, il ſe crut enfin obligé de ſe décharger entiérement, & de ſe donner encore un ſecond ſuc-

(1) Le Révérend Pere Fleuriau.

ceſſeur (1) dans cette portion qu'il s'étoit réſervée.

Ce fut alors qu'étant débarraſſé de ſes occupations extérieures, il s'occupa tout entier du ſoin de ſa perfection. Il goûta ſa liberté & ſa ſolitude, non pas tant parce qu'elles lui procuroient du repos, que parce qu'elles lui donnoient le temps de travailler uniquement pour lui-même. La priere, la mortification, la lecture de l'Ecriture-Sainte partagerent tout ſon temps. Il s'occupoit ſans ceſſe des penſées de la mort, & il en parloit ſi ſouvent dans ſes diſcours & dans ſes lettres, qu'il ſembloit n'être attentif qu'à cette parole de l'Apôtre, *quotidie morior*. Cette penſée lui devint encore plus familiere depuis un accident qui lui arriva à Fontainebleau, où il tomba tout à coup ſans connoiſſance, & avec des ſymptômes qui le menaçoient d'une mort ſubite.

Il regarda cette chûte comme un avertiſſement de ce qui devoit bientôt lui arriver. Il en remercia Dieu comme d'une grace ſinguliere, & il ſentit de nouveaux deſirs d'être bientôt en état

(1) Le Révérend Pere Magnan, qui mourut à Verſailles le 15 Décembre 1705.

de s'aller unir avec Jesus-Christ. Mais cette pensée de la mort, qui avoit fait d'abord sa plus douce consolation, devint pour lui dans la suite la source d'une épreuve pénible & humiliante. A force d'y penser, il en craignit les suites, & il ne pouvoit l'envisager sans trouble. Ce n'étoit dans son ame qu'inquiétudes, que dégoûts, que ténèbres: une foule de pensées se succédoient les unes aux autres pour le tourmenter. Il se reprochoit, cent fois le jour, le retardement des progrès de l'Evangile, comme s'il en eût été effectivement la cause. Des vapeurs auxquelles il avoit été de temps en temps sujet, & qui devinrent alors presque continuelles, & une fâcheuse insomnie, jointe à la délicatesse de sa conscience, contribuerent à ces agitations de son esprit; & Dieu, par ces peines, voulut, sur la fin de sa vie, exercer sa patience, & purifier son ame.

Au milieu de ces inquiétudes, il conserva toujours, néanmoins dans son cœur, une solide confiance en la miséricorde divine; & quoiqu'elle n'eût rien de cette douceur sensible, qui produit le calme & la paix, elle avoit toute la force qui fait accepter avec soumission,

& même avec action de graces, tout ce qui nous vient de la main de Dieu. Le trouble dont il fut agité pendant près de deux ans, avoit pourtant ſes intervalles; & la derniere année de ſa vie, il recouvra entiérement la paix. Mais comme il craignoit qu'une longue maladie ne le plongeât en ſon premier état, il pria Dieu de lui accorder un genre de mort qui ne l'exposât point à de ſemblables alarmes; & il ſe tenoit ſi sûr de l'obtenir, que quelques mois avant que de mourir, il ne ſe ſéparoit jamais de ſes amis, ſans leur dire le dernier adieu. Il mourut en effet preſque ſubitement le 16 du mois de Mai 1706, à quatre heures du matin, dans la ſoixante & quatorziéme année de ſon âge, étouffé par ſon aſthme, dont les accès étoient devenus très-fréquens & très-violens.

Jamais mort, quelque ſubite qu'elle parût, ne fut moins imprévue que la ſienne. Il s'y étoit préparé par l'innocence de ſa vie, par la pratique conſtante des vertus religieuſes, par de continuelles méditations ſur la vanité du monde, par un travail infatigable pour avancer la gloire de Dieu, par un preſſentiment intérieur qui l'obligeoit

à se tenir toujours prêt à aller paroître devant lui.

Nous avons, mes Révérends Peres, tous les sujets de croire qu'il étoit mûr pour le ciel, & que Dieu ne l'a retiré de ce monde, que pour le récompenser avec un grand nombre de saintes ames, à qui il avoit procuré par ses travaux le bonheur éternel. Mais comme le Pere des lumieres découvre souvent des taches dans ce qui paroît aux yeux des hommes le plus pur & le plus parfait, vous devez joindre vos prieres aux nôtres, pour hâter dans l'autre vie, s'il étoit nécessaire encore, le repos à un homme, qui dans celle-ci a sacrifié tout le sien pour vous. Permettez-moi d'ajouter que ses religieux exemples nous laissent encore une autre obligation, & que nous ne pouvons nous représenter ce qu'il a fait, sans penser à ce que nous devons faire nous-mêmes.

A considérer les grandes qualités que la nature l'éducation & la grace avoient réunies dans la personne du Pere Verjus, il semble qu'on ne puisse guere espérer de lui ressembler parfaitement ; il est pourtant vrai qu'il se trouve peu de personnes parmi nous plus propres à nous servir de modèle. Avec un esprit élevé,

& toujours rempli de grands desseins ; mais qui ne regardoient jamais que la gloire de Dieu, personne ne s'abaissoit plus volontiers que lui à tout ce que la vie religieuse a de plus simple & de plus commun. Comme il aimoit la retraite, il aimoit aussi la régularité ; & il gémissoit souvent de ce que ses occupations, ses voyages, ses visites & ses infirmités l'obligeoient quelquefois à se dispenser de certaines observances ; car pour la priere, la lecture des livres spirituels, l'exactitude à réciter en son temps l'office divin, à célébrer chaque jour les divins Mysteres, & à se confesser réguliérement deux fois la semaine, rien n'a été capable de le déranger sur cela un seul moment.

Sa mortification n'a pas été une de ses moindres vertus. Il regardoit les croix comme son partage, & il les aimoit comme la plus précieuse portion de l'héritage de Jesus-Christ. Quoiqu'il eût un air toujours gai & content, & que la tranquillité de son esprit se fît remarquer dans sa conduite & dans ses entretiens, il a passé presque toute sa vie dans les souffrances. Son mal de poitrine le fit languir dans la jeunesse, un asthme succéda à cette langueur, ensuite il fut

tourmenté par des migraines violentes, enfin des fluxions ſur toutes les parties du corps, & des vapeurs très-fâcheuſes acheverent de ruiner ſa ſanté. Il ne goûtoit aucuns des plaiſirs innocens que les perſonnes mêmes les plus ſpirituelles ſe permettent quelquefois; & ſi quelque choſe étoit capable de lui donner de la joie, c'étoit de penſer que ſes infirmités lui tiendroient peut-être lieu de purgatoire. C'eſt ainſi qu'il s'expliquoit dans ſes plus grandes peines. Au lieu de prendre après le repas, ſelon notre coutume, un peu de relâche dans la converſation, il ſe retiroit ordinairement en ſa chambre pour écrire ou pour prier. Il dormoit très-peu, & étoit ſouvent obligé de paſſer une partie de la nuit ſans ſe coucher.

Il recevoit ſur-tout avec plaiſir toutes les incommodités qui accompagnent la pauvreté de notre état. Non-ſeulement il fuyoit avec ſoin tout ce qui auroit eu parmi nous quelque air de ſingularité, mais dans les choſes mêmes les plus communes il ſe négligeoit juſqu'à paroître quelquefois choquer la bienſéance. Pour les préſens qu'on lui vouloit faire, il les refuſoit conſtamment, & diſoit même ordinairement, pour ſe défendre

de les recevoir, qu'il n'en connoissoit pas l'usage. M. de Crécy, son frere, plus attentif qu'un autre à ses besoins, lui envoya un jour une table commode pour écrire, dont il jugea que le Religieux le plus austere pouvoit sans peine se servir. Le Pere la trouva trop propre, & M. le Comte de Crécy fut obligé de la reprendre. Une autrefois il le pria d'accepter un fauteuil de maroquin tout uni, parce qu'il sçut qu'il passoit la plus grande partie de la nuit sur une mauvaise chaise de paille, il le refusa avec la même fermeté que le reste; & comme malgré sa résistance on ne laissa pas de le mettre auprès de son lit : *Ce sont-là*, dit-il en riant, *les armes de Saül qui ne sont pas bonnes pour David.* En effet, il ne put jamais se résoudre de s'y asseoir une seule fois; & de peur de le chagriner, on le fit porter dans la chambre des malades.

Plusieurs personnes qui avoient éprouvé sur ce point sa délicatesse, lui envoyerent, sans se nommer, diverses choses qui pouvoient être de quelque utilité pour sa santé ou pour son soulagement; mais on sçut que l'usage qu'il en faisoit, étoit de les envoyer à l'Hôpital; & il arrêta bientôt par-là le cours de ces libéralités.

Il ſemble qu'il eût perdu le goût, tant il étoit indifférent pour tout ce qu'on lui préſentoit à manger. Il commençoit ſans réflexion par le fruit, ou par quelque autre mets que ce fût, ſelon que le haſard le déterminoit. Jamais il ne s'eſt plaint de la qualité des viandes; & il ne trouvoit rien de mauvais, parce qu'il croyoit que tout étoit bon pour un pauvre.

Quoiqu'il fût très-ſenſible au froid, il eut bien de la peine à ſouffrir qu'on lui fît du feu dans ſa chambre; & pour l'y obliger, il fallut un ordre exprès du Pere Général, qui en fut ſollicité par une perſonne de la premiere diſtinction. Encore en uſa-t-il ſi modérément, qu'il ſembloit plutôt en faire pour obéir que pour ſe chauffer. Et lorſque ſes amis lui repréſentoient qu'il n'étoit pas de la bienſéance de paroître faire uſage de ces ſortes d'épargnes, ſur-tout lorſque des Cardinaux, des Evêques & d'autres perſonnes d'un rang diſtingué lui faiſoient l'honneur de le viſiter dans ſa chambre, il diſoit qu'au contraire un peu d'avarice ne ſied pas mal à un Religieux; que les Grands du monde n'ignorent pas entiérement les engagemens de notre pauvreté; & que quand ils ont aſſez d'humilité pour deſcendre juſqu'à nous, ils

doivent bien s'attendre à partager un peu avec nous les incommodités de notre état.

Il joignoit à cette parfaite mortification une ſincere humilité. Malgré l'eſtime univerſelle où il étoit, il avoit de très-bas ſentimens de lui-même, & ces ſentimens paroiſſoient dans la maniere dont il s'exprimoit, lorſqu'il étoit obligé de parler de lui. Il n'aimoit ni les louanges ni la flatterie; & il eût voulu paroître n'avoir part à rien, ſi ce n'eſt, comme je l'ai déja marqué, pour ſe donner le blâme de tout ce qui tournoit mal. Il traitoit les autres au contraire, avec des manieres pleines d'eſtime & de reſpect, & trouvoit toujours lieu de leur dire des choſes obligeantes.

Le mépris qu'il faiſoit de l'approbation & des louanges des hommes ſur ce qui le regardoit perſonnellement, ne l'empêchoit pas d'être vif, lorſqu'il s'agiſſoit de la réputation de ſes amis, ou de l'honneur de ſes Miſſions. Son zèle s'allumoit alors, & le rendoit ardent à les défendre; mais c'étoit toujours d'une maniere qui ne lui faiſoit rien perdre de ſa douceur naturelle, & en gardant les regles les plus exactes de la charité chrétienne; car il avoit ſur ce point une

extrême délicateſſe de conſcience, & il n'eſt point de moyen dont il ne ſe ſervît pour éviter toutes les conteſtations qui pouvoient altérer cette vertu. Si cependant, malgré les précautions qu'il pouvoit prendre, on attaquoit injuſtement des perſonnes dont il devoit ſoutenir l'honneur & les intérêts, il n'épargnoit auſſi ni ſes ſoins ni ſon travail, pour faire en ſorte que le public fût inſtruit de la vérité, & rendît enfin juſtice au mérite. C'eſt lui, comme vous ſçavez, qui engagea un de nos meilleurs Ecrivains à réfuter les atroces calomnies dont quelques hérétiques avoient voulu noircir les nouveaux Chrétiens de l'Orient, en décriant le zèle de ceux qui avoient travaillé à leur converſion. C'eſt auſſi particuliérement à ſa priere, que, dans les dernieres diſputes ſur les cérémonies Chinoiſes, qui ont fait tant de bruit en Europe, d'autres ſe ſont employés à éclaircir la vérité. Vous pouvez juger combien il dut être ſenſible à tout ce qui ſe paſſa dans cette affaire; & ſi on pouvoit vous inſtruire en détail de la maniere dont il s'y comporta, il n'en faudroit pas davantage pour faire ſon éloge.

Afin de conſerver encore plus longtemps la mémoire d'un homme qui vous

doit être si cher, on a fait graver son portrait. Les traits, qui en sont assez bien pris, vous retraceront aisément l'air de son visage; mais ils ne pourront vous bien représenter la pénétration & la vivacité de son esprit, beaucoup moins encore toute la bonté de son cœur & les autres qualités de son ame, qui ont fait dire à tous ceux qui l'ont connu, que le Pere Verjus étoit un bon ami, un parfaitement honnête homme, & un très-saint Religieux. Je suis avec tout le respect possible, &c.

Fin du dixieme volume.

TABLE

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

LETTRE du Pere Lainez, de la Compagnie de Jesus, Supérieur de la Mission de Maduré, le 10 Février 1693, aux Peres de sa Compagnie qui travaillent dans la même Mission; traduite du Portugais, sur la mort du vénérable Pere Jean de Brito. Page 1

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 2, p. 1.

LETTRE du Pere Pierre Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de Villette, de la même Compagnie. 36

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 1, pag. 1.

LETTRE du même, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie. 54

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 5, pag. 1.

LETTRE du Pere Mauduit, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie. 135

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 1, pag. 30.
Lettre du Pere Dolu, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie. 144
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 1, p. 45.
Lettre du Pere Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie. 150
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 1, pag. 55.
Lettre du Pere Pierre Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie. 153
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 6, pag. 108.
Lettre du Pere Diusse, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere Directeur des Missions Françoises de la Chine & des Indes Orientales, de la même Compagnie. 231
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 1, page 61.
Route qu'il faut tenir pour passer les Détroits de Malaque *& de* Gobernadour. 235
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 2, p. 111.
Lettre du Pere Mauduit, Missionnaire

de la Compagnie de Jesus, au Pere le Gobien, de la même Compagnie. 241
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 6, pag. 1.
Relation d'un voyage que le Pere Mauduit, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, a fait à l'oueſt du Royaume de Carnate, en 1701. 251
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 6, pag. 17.
Lettre du Pere Petit, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de Trevou, de la même Compagnie, Confesseur de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans. 284
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 3, p. 217.
Lettre du Pere Tachard, Supérieur Général des Missionnaires François de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi. 288
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 3, p. 168.
Lettre du Pere Tachard, Supérieur des Missions de la Compagnie de Jesus dans les Indes Orientales, à M. le Comte de Crecy. 319
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 6, p. 229.

LETTRE du Révérend Pere Tachard, Supérieur Général des Missionnaires François de la Compagnie de Jesus dans les Indes Orientales, au Révérend Pere de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi. 333
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 5, p. 239.
LETTRE du Pere le Gobien, aux Missionnaires François de la Chine & des Indes. 338
Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 8, p. 1.

Fin de la Table du dixieme volume.